STORAGE-ITEM
MAIN

LP9-L32A
U.B.C. LIBRARY

THE LIBRARY

THE UNIVERSITY OF
BRITISH COLUMBIA

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of British Columbia Library

http://www.archive.org/details/lemerveilleuxaux00haut

Le Merveilleux

au XVIIIe Siècle

DU MÊME AUTEUR

L'Armée sous la Révolution.

Le Général Alexandre Dumas.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège et le Danemark.

Ernest D'HAUTERIVE

Le Merveilleux

AU

XVIIIe Siècle

PARIS
Félix JUVEN, Éditeur
122, rue Réaumur, 122

BF 1429
H 3
1902

AVANT-PROPOS

Des luttes religieuses marquèrent la fin du XVIIe *siècle, luttes oratoires ou luttes sanglantes, empreintes les unes et les autres d'un étrange caractère d'âpreté. Aux discussions théoriques des quiétistes, des jansénistes et des jésuites, au duel de Fénelon et de Bossuet, succéda le terrible soulèvement des protestants dans les Cévennes, guerre unique, où l'on vit quelques milliers de paysans tenir en échec une armée entière; guerre affreuse où de part et d'autre on se livra aux représailles les plus barbares, comme il arrive toujours entre citoyens d'un même pays armés par la politique ou par la religion, combattant, par conséquent, entre eux au nom de la liberté ou de la fraternité. Le* XVIIIe *siècle commença dans le choc des idées religieuses, lui qui devait finir dans le déchaînement des passions politiques : il a du sang dans son début comme il en eut dans sa fin. Au milieu, il fut gagné par l'esprit philosophique qui provoqua partout un soi-disant amour de l'humanité, un retour à la nature, un doute gé-*

néral des idées admises jusque-là. On invoqua la raison, la science, on proclama presque la découverte de la lumière universelle. Rarement cependant, il y eut plus de superstitions, plus de fausses croyances. Lassé de ne rien croire, on crut à tout, et la crédulité remplaça la foi religieuse.

C'est cette croyance au Merveilleux que nous étudierons, depuis le commencement du siècle jusqu'à la Révolution, en nous bornant à constater l'engouement de la société pour tout ce qui semblait échapper aux lois de la nature, sans prétendre donner une explication de faits, grossis souvent par l'imagination des contemporains, et parmi lesquels, de médiocre importance individuellement, concluants seulement par leur grand nombre, nous choisirons les plus caractéristiques, les plus intéressants. Ce n'est pas un traité du Merveilleux que nous écrivons : c'est un tableau de la société du XVIII*e siècle que nous présentons, sous ce point de vue spécial, et que nous compléterons par une histoire rapide de la franc-maçonnerie et de ses sectes principales.*

LE MERVEILLEUX
AU XVIIIe SIÈCLE

CHAPITRE PREMIER

LES JANSÉNISTES

Les Camisards. — Luttes des Jésuites et des Jansénistes. — Miracles sur le tombeau de Jacques II; sur celui de Mgr Vialart. — Le diacre Pâris. — Saint-Médard. — Les Convulsionnaires. — Les secours.

Sans écrire l'histoire des Camisards, sans même en donner un résumé, avant d'entreprendre le récit des merveilles auxquelles le XVIIIe siècle ajouta foi, rappelons la grande exaltation religieuse qui, de 1688 à 1704, souleva les sauvages populations des Cévennes, à la suite de la révocation de l'édit de Nantes.

Persécutés, chassés des villes, les protestants

les plus ardents se réfugièrent dans les montagnes où ils agirent rapidement sur les esprits de ces hommes simples, par le moyen qui, au dire de Voltaire, réussit le mieux pour fanatiser un peuple, par la prophétie, dont l'effet est prodigieux quand le bonheur veut qu'elle se réalise, et à laquelle on trouve toujours une explication plausible quand elle est démentie par les événements. A la suite de prédications enflammées, des ignorants, des femmes, des enfants même se déclarèrent animés de l'Esprit de Dieu, prêchèrent, prophétisèrent, exhortèrent le peuple à la pénitence, annoncèrent les malheurs qui devaient arriver, virent des événements se dérouler à distance. Des gens qui ne savaient pas lire, lurent couramment la Bible. Des jeunes filles comprirent le latin sans l'avoir appris. Des nourrissons parlèrent. Des femmes prétendirent même que dans leurs seins les enfants prophétisaient. Dans le ciel on vit des prodiges, des lueurs sanglantes, des troupes armées, des batailles, et dans le désert des montagnes s'élevèrent de grandes voix inconnues.

Que penser de ces phénomènes dont plusieurs furent constatés par de nombreux témoins, furent soigneusement enregistrés? Michelet les attribue « à un somnambulisme aggravé par l'horreur d'une situation unique. » Bien des faits que nous

observerons, dans la suite, peuvent s'expliquer de même par les lois, soupçonnées plus tard, mal connues encore aujourd'hui, de l'hypnotisme et du somnambulisme. Mais alors ces lois étaient ignorées, de même que l'on ne savait pas toutes les surprises que réservent les maladies de nerfs, celles des femmes surtout, et on préférait attribuer au surnaturel tout ce dont on ne voyait pas la cause immédiate, explication comme une autre, qui dispensait même de toute autre, et dont Jansénistes et Jésuites se servirent tour à tour en criant au miracle, pour se confondre réciproquement.

Si nous parlons de cette lutte entre jansénistes et jésuites, nous ne prenons ici parti pour aucun des deux camps. Nous ne discutons pas les théories, nous constatons les résultats, nous enregistrons les *miracles* dont chacun des adversaires se vantait pour assurer le triomphe de ses idées, et encore, devant l'abondance des faits, ne citerons-nous que les principaux.

A peine le tombeau de Jacques II, roi d'Angleterre, mort en exil à Saint-Germain-en-Laye, le 16 septembre 1701, fut-il fermé, que se produisirent sur cette tombe des guérisons étonnantes, permises par le ciel, dirent les jésuites, en récompense de la vie exemplaire de ce monarque. Des boiteux marchèrent droit, des paralytiques se rele-

vèrent, des sourds entendirent, des muets parlèrent. Un fait marqua l'apogée de cette vertu posthume, comme il en amena la fin. Une jeune fille, Catherine Dupré, muette depuis 1691, prétendait qu'un sorcier lui avait retourné la langue. Vainement, jusque-là, avait-elle essayé pèlerinages et exorcismes. Soudain, sur le tombeau de Jacques II elle retrouva la parole, à la grande joie de la foule toujours heureuse de crier au miracle. Cependant, un oratorien, le père Lebrun, moins crédule, poursuivit sans bruit une enquête minutieuse et acquit la preuve que la soi-disant guérison n'était qu'une indigne supercherie, dont seule d'ailleurs était coupable cette fille qui, plusieurs fois déjà, en des endroits différents, s'était présentée comme atteinte de paralysie, avait demandé des prières et s'était déclarée guérie, pour accepter ensuite le produit des collectes faites, parmi les populations émerveillées, en vue de lui permettre de regagner son domicile. Bravement, le père Lebrun dévoila la fraude et ruina ainsi le crédit du tombeau royal.

Peu de temps après mourut l'évêque de Châlons-sur-Marne, Mgr Vialart, quelque peu janséniste, mais surtout brave homme, bon pour les pauvres, généreux, prêt à soulager toutes les misères. Sa réputation de sainteté était, de son vivant, si bien établie, qu'après sa mort des prodiges se produisirent aussitôt sur son tombeau : des bossus se

redressèrent, des aveugles recouvrèrent la vue, des malheureux, perclus de douleurs, sentirent leurs rhumatismes disparaître instantanément. Les médecins accoururent, pour contrôler ces faits, avec le secret espoir d'en découvrir la fausseté, car, alors, ils préféraient la mort régulière d'un malade à sa guérison obtenue sans le secours de la science : quel changement depuis ce temps ! Sur trente-quatre cas soumis à leur examen, ils donnèrent pour vingt-deux des explications naturelles; onze leur parurent dus à des causes surnaturelles et un leur sembla complètement extraordinaire. Tout le monde exulta, les jésuites en déclarant que le mort était un saint, quoique un peu janséniste, les jansénistes en cherchant à l'accaparer pour eux, et les malades en étant guéris.

La lutte se poursuivit ainsi pendant plusieurs années, tantôt sur un théâtre, tantôt sur un autre, suivant l'intérêt qu'avaient les partis à ce que le ciel, très docile, produisît un miracle ici ou là. Nous n'entreprendrons pas de citer les âpres accusations lancées chaque jour par les uns contre les autres : si l'on veut voir jusqu'où peut aller la colère, il faut lire le procès intenté au Père Girard, sous l'inculpation d'avoir suborné une de ses pénitentes, La Cadière. La fureur des jansénistes, à la nouvelle de l'acquittement du père jésuite (1731), s'explique par l'exaltation dans

laquelle se trouvait la secte entière menacée d'être expulsée du cimetière de Saint-Médard, où s'accomplissaient des merveilles sans pareilles, sur le tombeau du diacre Pâris.

Ce dernier, né en 1690, avait vécu dans la prière et dans la mortification, donnant aux pauvres tout ce qu'il possédait, ne songeant qu'à faire le bien. Janséniste très ardent, il était mort, le 1er mai 1727, épuisé par les macérations et les privations de toutes sortes, et aussitôt les fidèles s'étaient arraché les objets qui l'avaient touché ou lui avaient appartenu.

Le jour de son enterrement, un premier miracle eut lieu. Une femme, Madeleine Beigny, paralysée d'un bras depuis longtemps, vint auprès du corps du saint, s'agenouilla, pria longtemps, et, soudain, frotta son bras malade contre la bière : arrivée chez elle, elle était guérie.

Ce fut le prélude de prodiges éclatants qui se produisirent sans interruption pendant plusieurs années, soit chez les malades auxquels on apportait des objets touchés jadis par le saint ou de la terre prise sur sa tombe et qu'ils avalaient mêlée avec de l'eau, soit surtout au cimetière de Saint-Médard, sur le tombeau même. Au milieu d'une petite cour, qu'environnait une sorte de cloître, reposait, à un pas du sol, sur quatre pieds carrés, une grande dalle, autour de laquelle

accouraient les malades, plus nombreux chaque jour, dans l'espoir de trouver là le remède à tous leurs maux. Avec une foi rendue plus ardente par l'aiguillon de la douleur, ils se précipitaient dans cette cour, s'agenouillaient autour du tombeau, se couchaient dessus, se glissaient dessous. Ils revenaient le lendemain. Ils étaient là pendant des jours, des nuits, et souvent un paralytique se relevait, lançant en l'air ses béquilles devenues inutiles; un hydropique se trouvait guéri ; un sourd entendait ; un aveugle voyait. Et ces faits se renouvelaient en plein jour, devant des témoins multiples, au milieu d'une foule généralement sympathique, il est vrai, mais composée aussi d'incrédules, de médecins, d'ennemis qui épiaient avec soin chaque mouvement dans l'espoir de découvrir une supercherie.

Citerons-nous quelques cas, pris parmi les plus éclatants, les plus indubitables? Pour les connaître tous, il faut voir les gravures du temps et lire surtout le livre de Carré de Montgeron : « *La vérité des Miracles du bienheureux Pâris.* »

Voici un Espagnol, don Alphonse de Palacios, qui, presque aveugle, souffrait d'une double kératite : il met sur ses yeux des fragments de la chemise du saint et tout disparaît, au grand étonnement de son médecin, qui conclut à une intervention surnaturelle.

Le 13 juin 1731, Marie-Anne Couronneau, dont la jambe gauche était entièrement paralysée depuis longtemps, sort du cimetière en marchant parfaitement droit.

Six jours après, la demoiselle Thibault arrive avec le « ventre enflé par un squire d'une grosseur énorme, les jambes grosses comme le corps d'un enfant, les pieds tout ronds, gros comme la tête, le côté gauche en paralysie complète, les doigts de la main gauche ankylosés, très écartés et couverts d'ulcères. » Elle se couche au pied du tombeau et, après une ardente prière, elle se relève guérie.

A la suite d'une neuvaine, le 19 juillet 1731, Marguerite-Françoise Duchène, qui, depuis trois ans, perdait son sang en vomissements, qui était hydropique, à demi paralysée, tout engourdie, retrouve la santé.

Huit jours après, c'est Marie-Louise du Boïer qui reprend sur le tombeau du saint l'usage d'une de ses jambes, atrophiée depuis 24 ans ; c'est la demoiselle Corin qui, paralysée d'un côté, atteinte d'un cancer, se lève, entièrement guérie ; c'est la demoiselle Hardouin qui retrouve à la fois l'usage de la parole et de ses jambes, comme Catherine Bigot, sourde-muette de naissance, disent les uns, accidentellement, disent les autres, qui entend subitement et se met à parler. Inverse-

ment, c'est enfin Gabrielle Gautier qui, le 4 août 1731, est punie d'avoir contrefait l'infirme sur le tombeau du saint et est frappée de paralysie.

Nous pourrions multiplier ces exemples qui, très connus du public, attiraient chaque jour au cimetière une foule de plus en plus compacte, venue autant pour assister aux miracles que pour en profiter. Si les malades étaient généralement des femmes, des femmes du peuple surtout, les spectateurs appartenaient à toutes les classes de la société. Aussi curieuses alors que maintenant, les grandes dames ne manquèrent pas de courir à ce spectacle d'un nouveau genre et, suivant leur habitude, en firent une question de mode, ainsi qu'en témoigne la gravure qui reproduit la visite de la princesse de Conti au tombeau, le 17 août 1731.

Bientôt, à mesure que le nombre des guérisons augmenta, leur nature changea. Alors apparurent les convulsions, qui avaient commencé en 1729 et devinrent contagieuses, au point qu'elles se produisirent même indépendamment des guérisons, chez de simples témoins. On vit les fidèles, les femmes principalement, se tordre, se rouler à terre, se jeter contre la pierre du tombeau, faire des cabrioles, se cambrer, imiter des scènes de la Passion ou de la vie du diacre Pâris, simuler la mort, et tout cela au milieu des cris les plus

étranges, des chants les plus enragés. C'était de la furie. Plus qu'un autre, le bas peuple en fut atteint, mais l'on vit cependant des hommes d'une classe élevée frappés de cette frénésie, comme le chevalier de Folard, ancien militaire, âgé de 61 ans, couvert de blessures, qui se livrait à des mouvements désordonnés, sautait comme une carpe, faisait entendre un bruit singulier avec son oreille, chantait pendant des heures, parlait un langage incompréhensible. Fontaine, secrétaire des commandements de Louis XV, fut, lui aussi, pris subitement de convulsions qui durèrent jusqu'au jour où il eut achevé la lecture des huit volumes des *Réflexions* du P. Quesnel, forme nouvelle, sans doute, d'une pénitence. Il se mettait sur un pied et tournait pendant une heure et demie ou deux heures, avec une vitesse de 60 tours par minute. Deux fois par jour il pratiquait cet exercice, après quoi il se soumit à un jeûne rigoureux, se contentant de boire un peu d'eau et de se gargariser avec du vinaigre. Il dormait à peine, travaillait pendant la journée à des ouvrages manuels et se rendait tous les matins, à quatre heures, à Saint-Eustache. Après dix-huit jours de ce régime, il tomba complètement épuisé, ce qui n'avait rien de miraculeux, mais ce qui ne l'empêcha pas d'entreprendre et de réussir quelque temps après un jeûne analogue, de 40 jours cette fois.

Les convulsionnaires ne tardèrent pas à inventer « les secours », pour les aider, dirent-ils, à sortir victorieusement de leurs crises. Il y en eut de deux sortes : les petits secours consistaient en coups de poing, en pression sur l'estomac et sur le ventre, le tout relativement modéré; pour les grands secours, on s'armait de bûches, de tiges de fer, de marteaux, et on frappait sur les convulsionnaires à tour de bras. Les patients se faisaient marcher sur la tête, sur le ventre, enfoncer des épingles dans le corps, jeter contre les murs, tirer, berner, écarteler, et alors seulement ils se déclaraient soulagés, avec la conviction que Dieu les protégeait puisqu'il leur permettait de supporter des douleurs intolérables en d'autres circonstances.

Montgeron raconte que pour donner les grands secours à une malade qui se plaignait de douleurs dans l'estomac, il la frappa soixante fois sur la partie souffrante avec un chenet de fer. « C'est insuffisant »! s'écria la convulsionnaire. Un homme très vigoureux saisit le chenet et lui en appliqua cent coups. A chacun d'eux elle murmurait : « Oh! que cela est bon! Courage! Plus fort! » et pendant ce temps Montgeron, émerveillé, essayait sa force contre un mur avec un chenet pareil : au vingt-cinquième coup il défonça la cloison.

Une autre convulsionnaire, étendue à terre,

ordonnait aux assistants de lui mettre sur le ventre une planche et de monter dessus peu à peu : vingt hommes à la fois y tinrent debout.

Une sœur se faisait attacher les pieds en l'air, après quoi on la laissait tomber plusieurs fois, la tête servant de *demoiselle* contre les carreaux.

Une autre, la sœur Nizette, recevait avec joie des coups de bûches sur la tête, puis était écartelée, suspendue par les bras, tirée par six hommes, pendue, rouée, crucifiée, ce qui amenait chez elle une extase délicieuse.

Mlle Sonet, dite la Salamandre, mettait ses pieds sur un tabouret, sa tête sur un autre, puis criait « Tabous ! » On allumait alors du feu sous elle et on ne le retirait que lorsque la peau commençait à griller. A un autre moment elle disait : « Sucre d'orge ! » On l'étendait à terre, avec un bâton pointu sous les reins. Au cri de « Biscuit ! » on lançait sur sa poitrine un gros pavé de cinquante livres suspendu au plafond. « Plus fort ! » demandait-elle. On remontait le pavé, à l'aide d'une poulie, et on le laissait retomber de nouveau, à sa grande satisfaction.

A la sœur Margot on donnait jusqu'à trois mille coups de poing dans la poitrine, sous le sein. Puis on lui frappait la tête, on lui appuyait violemment sur le ventre, on lui serrait le poignet et le crâne au moyen d'une serviette et d'un bâton,

on la hissait en l'air, on la précipitait à terre une vingtaine de fois de suite, jusqu'à ce que les aides, qui n'éprouvaient pas les jouissances mystiques de la dévote, tombassent eux-mêmes de fatigue. Après quelques minutes de repos, quatre hommes lui passaient quatre lisières autour du corps et tiraient de toutes leurs forces, arc-boutés avec leurs pieds contre sa poitrine, son dos ou ses côtés. C'était insuffisant. Il fallait encore l'écarteler jusqu'à ce que les membres craquassent, puis la rompre en la lançant violemment contre une tige de fer. On terminait généralement la séance par des coups frappés à l'endroit qu'elle désignait, sur le ventre ou dans le dos, à l'aide de bûches amincies au bout pour qu'on puisse mieux les prendre. D'autres fois on la traînait tout autour de sa chambre, le visage à terre, et on la promenait ainsi jusqu'à 136 fois.

Aux centaines d'exemples pareils, on pourrait ajouter les pratiques dégoûtantes de certains convulsionnaires qui léchaient les plaies des malades, suçaient le pus et buvaient l'eau dans laquelle on nettoyait les linges mis en compresses. Devant cette aberration des sens, devant cette folle exaltation, on ne sait que penser. De nos jours, les médecins invoqueraient l'hystérie, mais à l'époque où ces phénomènes se produisaient on était moins avancé; les uns les attribuaient à une protection

divine, les autres à une intervention diabolique, et les malades continuaient d'accourir, plus nombreux chaque jour.

Sans donner d'explication, pour mettre fin à des scènes qui devenaient dangereuses par leur contagion, le roi ordonna brusquement, le 27 janvier 1732, de fermer et de murer le cimetière de Saint-Médard.

Chassés de leur sanctuaire habituel, les convulsionnaires s'enfermèrent à huis clos, pour convulsionner à leur aise. La police les poursuivit. Le 11 février 1733 une ordonnance leur défendit de se réunir. Quelques jours après on en saisit d'un coup trois cents qu'on enferma à Vincennes. Peine perdue. Comme il arrive toujours, la persécution augmenta leur nombre. En 1737, ils trouvèrent même un avocat en la personne de Carré de Montgeron qui écrivit tout ce dont il avait été témoin à Saint-Médard, tout ce qu'il avait vu, tout ce qu'on lui avait raconté. Il se présenta à Versailles. A genoux, il offrit son volume au roi, auquel il adressa même, dans cette attitude, une belle allocution pour le supplier de mettre fin à la persécution. Louis XV ne répondit rien. Montgeron se releva : des gardes le saisirent et le conduisirent à la Bastille, où il mourut dix-sept ans plus tard.

Suivant la règle ordinaire de la mode, de Paris

les convulsions gagnèrent la province, où elles sévirent, surtout à Corbeil et à Troyes. A Paris même, elles diminuèrent beaucoup après l'emprisonnement de Montgeron. Cependant, bien qu'elles semblent avoir cessé vers 1740, elles ne disparurent pas entièrement, et de loin en loin on retrouve la trace de quelques mystérieuses réunions de convulsionnaires, surtout dans le faubourg Saint-Marceau.

La Condamine, l'homme à la fois le plus curieux et le plus distrait de son temps, à qui arriva la légendaire aventure de regarder furtivement la lettre qu'une dame écrivait devant lui, d'apercevoir ces mots : « Je vous raconterais bien autre chose si La Condamine n'avait pas l'indiscrétion de lire ce que je vous dis », et de s'écrier : « Mais je vous jure, madame, que je ne lis pas », La Condamine se glissa le 13 avril 1759, dans une de ces séances, sous le nom du baron de Gleichen, envoyé de la principauté de Baireuth. Après plusieurs détours on le conduisit, les yeux bandés, dans une maison écartée, où se trouvaient déjà réunies vingt-quatre personnes.

Après des prières entrecoupées de chant, une sœur, qu'il entendit appeler la sœur Françoise, se déclara prête. Aussitôt quatre assistants étendirent à terre une croix sur laquelle ils couchèrent la patiente. Ils lui clouèrent d'abord les mains

avec de gros clous quadrangulaires. Des gouttes de sueur sur son front témoignaient seules de la souffrance de cette malheureuse qui se forçait à sourire. On l'attacha ensuite par la ceinture contre le bois, puis on cloua ses pieds et on dressa la croix devant les fidèles enthousiasmés qui ne cessaient de chanter, sans que la victime, dont la physionomie exprimait malgré elle la douleur, laissât échapper un mot ou un cri. Peu à peu on redescendit la croix et l'on décloua la patiente, opération qui parut plus pénible que toutes les précédentes : après cette affreuse cérémonie d'une durée de trois heures et demie, la sœur Françoise s'avoua heureuse et soulagée, ce qui prouve que tout le monde n'entend pas le bonheur de la même façon.

On voulut ensuite crucifier une jeune novice, la sœur Marie, qui sanglotait, effrayée par ce spectacle. Vainement les fervents l'exhortaient, la sœur Françoise la suppliait, lui montrait le beau rôle qui l'attendait : la voix de la nature restait la plus forte. A la fin cependant on finit par triompher de ses répugnances, et elle se laissa mettre en croix, mais au bout de vingt-cinq minutes, alors que l'opération était à peine terminée, elle demanda à grands cris qu'on lui arrachât ses clous dont elle souffrait trop : on reconnut ainsi l'insuffisance de la grâce. Notons en

passant que cette grâce agissait surtout chez les femmes, bien rarement chez des hommes.

L'année suivante le poète Guimond de la Touche, âgé de 37 ans, eut l'honneur d'accompagner une princesse chez des convulsionnaires. Ce jour-là, on ne crucifiait personne ; une jeune fille s'enfonçait simplement des épingles dans le sein. Au premier moment La Touche fut écœuré. Sans céder cependant à ce mouvement de répulsion, il s'approcha pour ne rien perdre de la représentation. « C'est par curiosité que vous êtes venu ici, lui dit subitement la convulsionnaire. Eh bien sachez une chose : c'est que dans trois jours vous serez mort. » Sur le moment, le poète se contenta de sourire, mais rentré chez lui, il se sentit malade : trois jours après il mourait d'une fluxion de poitrine. D'autres personnes ont prétendu qu'une cartomancienne lui avait fait la même prédiction : de toute façon, il était donc destiné à connaître le moment exact de sa mort, ce qui du reste ne lui réussit pas.

Peu d'années avant la Révolution, on prétendait que des convulsionnaires se réunissaient encore secrètement dans des maisons du faubourg Saint-Marceau. On disait même que tous les jeudis saints ils tenaient dans le chœur de la Sainte-Chapelle une séance à laquelle assistaient des dames de la cour. On ne pénétrait, bien entendu, parmi

ces sociétés mystérieuses, où s'appliquaient les grands secours, que conduit par un affilié.

Dans ces miracles du diacre Pâris, deux séries de phénomènes sont remarquables. D'une part, en effet, des guérisons se produisirent certainement, contrôlées qu'elles ont été par des témoins nombreux dont plusieurs avaient tout intérêt à dévoiler la supercherie des malades et la dévoilèrent parfois, sans pouvoir, dans d'autres cas, fournir des explications rationnelles. A l'occasion de faits analogues et plus récents, la science moderne, qui ne veut pas admettre le surnaturel et le repousse de parti pris, a demandé, sans la trouver toujours, à l'étude des maladies nerveuses et de la suggestion, la solution du problème qu'elle ne comprend pas. Elle a inventé des noms, elle n'a rien expliqué. Quant aux malades, alors, comme maintenant, ils étaient parfois guéris : pour eux, c'était l'essentiel. Que la cause fût celle qu'ils croyaient ou non, du moment qu'elle guérissait, elle était bonne, bonne pour eux, bonne même pour ceux qui n'étaient pas soulagés mais qui conservaient au fond du cœur l'espoir que leur jour viendrait aussi, comme il était venu pour ceux que transportait une foi plus ardente que la leur.

A propos de Gassner, quand nous verrons des guérisons analogues obtenues par lui, nous nous

demanderons si le gouvernement avait le droit de priver ces malheureux de la lueur sublime qui se nomme l'espérance et si la fermeture de ce cimetière, dans lequel les uns trouvaient la santé et tous l'oubli momentané de leurs maux, ne constituait pas un acte de barbarie, et nous sommes forcés d'avouer qu'il en avait non seulement le droit, mais le devoir, car les maladies augmentaient avec le nombre des guérisons et frappaient des gens bien portants qui aspiraient à l'honneur d'être l'objet d'un miracle.

En outre, et c'est là le second phénomène à signaler, les convulsions chez les malades ou chez les spectateurs, déterminaient les uns et les autres à se livrer à des actes contre lesquels, dans une maison de santé, on aurait aussitôt réagi par l'emploi de la douche ou de la camisole de force. Comment la nature ne se révoltait-elle pas devant la souffrance? Comment ces illuminés résistaient-ils à des pratiques aussi effrayantes? Les Aissaouas seuls pourraient nous le dire, mais si l'on doit laisser les sauvages se divertir de la sorte, si l'on peut même s'amuser à les regarder, les peuples civilisés considèrent de leur devoir d'interdire ces distractions chez eux, surtout quand l'exemple constitue un danger, quand ces convulsions sont contagieuses comme elles le furent à Saint-Médard, comme elles le

devinrent autour du baquet de Mesmer, comme nous les verrons pendant tout ce siècle singulier qu'elles traversèrent, qu'elles dominèrent jusqu'à l'amener à la frénésie révolutionnaire, autre contagion plus terrible que les précédentes.

CHAPITRE II

SORCELLERIE

Les sorciers. — Façon de les reconnaître. — Les lycanthropes. — Les hydroscopes. — Jacques Aymar. — Chiromanciennes. — Cartomanciennes. — Les miroirs magiques — Un fou.

Le 16 juin 1696, une foule compacte se pressait sur les bords de la rivière qui passe près du village de Montigny, non loin d'Auxerre. Depuis le matin, les cloches sonnaient à toute volée. Le clergé des paroisses voisines était là, ainsi que tous les gentilshommes des environs, mêlés aux paysans. Un notaire, assisté de ses clercs, avait dressé une table auprès de la rivière et commençait à rédiger son grimoire, à côté d'un juge qui, impassible comme il convient à un juge, attendait au milieu de ses exempts.

Tout à coup de grands cris éclatent : « Les voici! les voici! » La foule s'écarte. Dix paysans apparaissent.

— Monsieur le curé, dit l'un d'eux au curé de la paroisse, on nous accuse d'être sorciers, d'avoir usé de maléfices, et nous demandons à subir l'épreuve pour montrer que nous sommes de bons et fidèles chrétiens.

— C'est bien, répond le curé. Moi aussi, je suis venu ici avec l'espoir que vous triompherez de vos accusateurs. Etes-vous prêts ?

— Oui, monsieur le curé.

— Alors, qu'on les attache.

Aussitôt on leur lie la main droite contre le pied droit, la main gauche contre le pied gauche. Une fois accroupis, on les prend les uns après les autres et on les jette dans la rivière. Deux coulent à pic; les autres, les plus maigres précisément, surnagent.

— Ce sont des sorciers! s'écrie-t-on. Au feu! au feu!

— Attendez, dit le curé. Reprenez d'abord ceux qui ont prouvé en enfonçant qu'ils sont hors de cause, et replongez les autres.

Quand on eut repêché les deux malheureux que l'on avait fort heureusement attachés avec une corde dont on conservait le bout à terre, on retira ceux qui flottaient et on les rejeta plusieurs fois dans l'eau, sans plus de succès.

— Nos cordes sont ensorcelées! s'écria l'un d'eux.

On changea les cordes, on bénit même les nouvelles et les patients lancés dans la rivière continuèrent à surnager.

— Au feu! les sorciers! hurlait la foule, qui bravement commençait à se précipiter sur eux à mesure qu'on les retirait sur le bord pour les détacher.

— Arrière! commanda le juge. C'est mon affaire. Ces hommes m'appartiennent. Avez-vous fini, monsieur le notaire, d'exprimer en style inintelligible ce que nous avons vu clairement?

— J'achève mon rapport, monsieur le juge. Faites votre devoir, comme j'ai accompli le mien.

On voit qu'un certain désaccord régnait entre ces deux personnages. Le juge, ayant eu l'indiscrétion de regarder par-dessus l'épaule du tabellion, lut cette phrase, la dernière du procès-verbal :

« En foi de quoi, nous certifions que lesdits hommes n'ont nullement enfoncé dans l'eau, non plus que les gourdes dont les éfants se servent pour apprendre à nager. »

— Bien, dit le magistrat. Que tout le monde se retire.

— Non, non, il faut les brûler! clamait la foule.

— C'est mon affaire, s'écria le juge avec autorité. De par la loi ces hommes m'appartiennent et seul je dois décider de leur sort.

Après quelques minutes de dispute, les paysans s'éloignèrent, non sans pousser encore des cris de mort. Lorsqu'il fut seul avec ses prisonniers :

— Quant à vous autres, leur dit-il, sauvez-vous, et tâchez de courir aussi bien que vous nagez.

Le lendemain, lorsqu'on apprit que ce magistrat trop humain avait relâché les sorciers au lieu de les condamner au bûcher, ce fut dans toute la contrée un cri d'indignation : on conservait dans le voisinage des hommes bien dangereux et on perdait un spectacle d'autant plus beau qu'il devenait plus rare.

Peu à peu, en effet, les bûchers qui s'étaient allumés si nombreux au moyen âge, commençaient à s'éteindre. De temps en temps on brûlait bien un sorcier, mais, depuis la seconde partie du XVIIe siècle principalement, le fait devenait plus rare, quoique la loi l'autorisât encore : on ne perd pas si vite les bonnes habitudes !

Et l'on croyait cependant toujours à la sorcellerie ! Si profonde pendant les siècles précédents, cette croyance avait résisté dans le peuple, et même dans les autres classes, au mélange de scepticisme et d'esprit soi-disant scientifique qui caractérise la philosophie du XVIIIe siècle. Ne nous hâtons pas d'en rire, car de nos jours, à l'aurore du XXe siècle, malgré les flots de lumière répandus par la science, dans l'universel désarroi jeté dans

les esprits par un matérialisme systématique, ne voyons-nous pas nombre de gens ajouter foi à des phénomènes étranges qui relèvent de la sorcellerie ou de la magie, s'ils ne sont pas la conséquence du charlatanisme? De tout temps l'homme a eu des tendances à ces croyances au mystérieux qui correspondent à la soif d'un au-delà dont souffre le plus matérialiste d'entre nous. C'est la revanche du principe spirituel qui est en nous contre la matière, c'est la révolte de notre besoin d'idéal contre le réalisme de la vie, c'est la résultante du passé et de l'avenir qui, mystérieux l'un et l'autre, nous poussent à chercher autre chose que ce que voient les yeux de notre corps. Tous les peuples, à quelque époque que ce soit, dans la période de civilisation aussi bien qu'à l'état rudimentaire, ont cru à la magie et tremblé devant les sorciers, avec cette seule différence qu'aux temps plus naïfs de leur jeunesse ils avouaient cette croyance, tandis que dans la vigueur de leur âge mûr ou dans la corruption de leur vieillesse ils rougissent de leur crédulité qu'ils croient masquer par leurs sarcasmes. Mieux vaut la juvénile franchise des premiers que la sénile hypocrisie des seconds. Au courant de cette étude, nous aurons du reste à revenir sur ce sujet, puisqu'un de nos buts est précisément de prouver que les époques les plus sceptiques en apparence sont

généralement les plus extravagantes par leur crédulité. L'homme n'est fort dans son esprit que lorsqu'une croyance bien définie lui sert de point de direction. Privé de cette foi, il erre dans la vie sans orientation, allant vers un but qu'il ignore, qu'il sent fatal, dont il a peur par conséquent. Sans la vision nette de ce qui est au-dessus de lui, il prend pour sa polaire la moindre étoile aperçue par hasard dans l'éclaircie d'un nuage.

Entre la magie et la sorcellerie il convient d'établir une distinction, peu importante, il est vrai, suffisante cependant pour classer les phénomènes en deux séries différentes. La magie, plus relevée que la sorcellerie, consiste en quelque sorte dans une mainmise de l'homme sur les *esprits* supérieurs, tandis que la sorcellerie se borne à des phénomènes plus grossiers. La première est plus spiritualiste, la seconde plus matérialiste. La première demande une culture plus soignée, une initiation plus délicate, la seconde des dispositions physiques particulières. Par la magie l'homme domine les *esprits* dont la puissance augmente la sienne, tandis que dans la sorcellerie il n'est le plus souvent qu'un intermédiaire inconscient. Les envoûtements, les maléfices, la possession, le vampirisme relèvent de la magie : les devins, les chiromanciens, les cartomanciens, les hydros-

copes, les lycanthropes, se rattachent à la sorcellerie.

C'est de cette dernière que nous parlerons d'abord, afin de suivre la progression qui nous amènera jusqu'à l'étude du mouvement spiritualiste proprement dit.

Très redoutés au moyen âge, nous l'avons dit, les sorciers, au commencement du XVIIIe siècle, avaient perdu une partie de leur prestige. On les craignait cependant encore dans les campagnes, où l'on se servait d'eux, absolument comme de nos jours encore, dans certaines provinces, les paysans prennent des précautions contre leur *mauvais œil* ou leur achètent des remèdes qui ont au moins sur ceux des médecins l'avantage d'être inoffensifs. A cette époque, de même qu'aujourd'hui, on les accusait d'exercer une mauvaise influence sur les récoltes, de faire périr les bestiaux, d'être la cause de certaines maladies, d'amener la grêle ou la gelée, en un mot de *jeter des sorts*, d'où, du reste, leur nom, et suivant une habitude de tous les temps c'était spécialement parmi les bergers qu'on les désignait, parmi ces solitaires vivant en la seule compagnie de leurs troupeaux.

Par l'exemple que nous avons cité, on a vu à quelle épreuve on soumettait les malheureux accusés, par la rumeur publique, à la suite sou-

vent de coïncidences fâcheuses, d'avoir ce don néfaste. Au moyen âge déjà on avait employé ce moyen, au milieu de beaucoup d'autres, pour démasquer les hérétiques. Plusieurs fois encore, pendant le XVIIIe siècle, on le mit en usage. A Cheu, par exemple, dans le diocèse de Sens, nous voyons plonger dans l'Armançon six individus accusés de sorcellerie : tous les six surnagent, ce qui ne laisse aucun doute sur leur culpabilité. Même opération en 1728 à Saint-Florentin, en Bourgogne, sur un pauvre diable qui ne put jamais s'enfoncer. Il perdit tout travail et fut réduit à mendier, malgré le témoignage de son curé d'après lequel c'était le plus brave homme du monde.

A défaut d'autre chose, ces expériences nous prouvent qu'au XVIIIe siècle on croyait à la sorcellerie et qu'on peut savoir nager malgré soi, ce qui est bien commode pour ne pas se noyer.

Suivant encore une vieille habitude, on berçait les enfants avec des histoires de sorciers, de diables, de revenants, ce qui les empêchait de dormir par la frayeur qu'on leur inspirait, frayeur dont ils ne s'affranchissaient pas toujours dans la suite. Ces histoires pénétraient dans les châteaux, jusque dans les palais, couraient dans le peuple qui les accueillait avec l'empressement dû aux choses les plus invraisemblables. Qui ne con-

naît les terreurs jetées dans les campagnes par les loups-garous, ces animaux fantastiques qui étaient, croyait-on, des sorciers transformés en loups, métamorphose après laquelle ils se nourrissaient de la chair fraîche des enfants et devenaient invulnérables tant qu'on n'avait pas béni les balles des chasseurs? Ne vit-on pas, dans les souffrances de la torture, entre deux coups de maillets, sous la morsure des tenailles, des malheureux, arrêtés sous cette inculpation, s'avouer vraiment coupables des crimes qu'on leur imputait?

Ils déclaraient, en effet, qu'ils avaient couru dans les champs et dans les forêts, sous la forme de loups, qu'ils avaient ravagé des troupeaux, dévoré des enfants, et cette folie devenait contagieuse. D'autres infortunés se reconnaissaient coupables aussi ! A la vérité, il faut dire que cette maladie devenait plus rare qu'au moyen âge, mais la croyance en ces êtres fabuleux n'en subsistait pas moins dans le peuple toujours prêt à croire aux légendes, et de temps en temps on s'armait pour détruire dans le voisinage un de ces animaux. Si on le tuait, après sa mort il se trouvait être simplement un loup; si les chasseurs troublés l'ajustaient mal, sa réputation s'établissait et des contrées entières se mettaient à trembler.

C'était donc un objet de terreur que ces loups-garous ou lycanthropes, mais comme toute chose en ce monde, la sorcellerie avait ses bons et ses mauvais côtés ! Les *hydroscopes*, au contraire, rendaient de grands services, non seulement par les sources qu'ils découvraient, mais aussi par leurs baguettes divinatoires dont ils se servaient pour trouver les mines, les métaux, les objets perdus ou volés et même les voleurs ou les assassins. Ecoutez l'histoire de Jacques Aymar et dites ensuite si jamais le plus fin limier de police se montra plus adroit.

A la fin du XVIIe siècle, un assassinat est commis à Lyon. La police, déjà, restait parfois impuissante dans ses recherches, mais elle avait la franchise de l'avouer et la ressource d'employer des moyens qui réussissaient encore et qui couvriraient aujourd'hui de ridicule le malheureux commissaire qui tenterait de les employer. Sans vergogne, on confie donc à Jacques Aymar le soin de découvrir les assassins. Celui-ci arrive, armé de sa baguette, une branche de coudrier en forme de fourche. On le conduit sur le théâtre du meurtre, car c'est une condition indispensable de partir de l'endroit même où le crime a été commis, afin de prendre la piste du coupable. La baguette tourne vivement. Aymar se dirige vers la porte : la baguette s'arrête. Il s'approche de la fenêtre : la baguette

tourne. Pas de doute : c'est par là que se sont sauvés les assassins. Dans une ruelle, au bas, la baguette tourne encore. Elle tourne ainsi, permettant de suivre la trace jusqu'à une auberge hors de la ville. Là elle tourne vivement. « Ils ont passé ici, » déclare Aymar. Et l'aubergiste avoue qu'en effet, le jour du crime, deux hommes suspects se sont arrêtés chez lui pour quitter des vêtements ensanglantés.

De proche en proche, la baguette conduit ainsi Aymar jusqu'au bord du Rhône. Là elle s'arrête, qu'on aille en amont ou en aval. Aymar appelle un batelier. Le voilà en bateau. Dès qu'il suit le courant, la baguette se remet à tourner. Il faut descendre le fleuve. Après plusieurs jours Aymar arrive à Beaucaire. Grand embarras : la baguette tourne dans deux directions différentes. Aymar en conclut judicieusement que les coupables se sont séparés. Suivant alors la direction qui le ramène dans le centre de la ville, il va jusqu'à la porte de la prison. Il entre. Sur son ordre — inutile d'ajouter qu'un agent l'accompagne porteur d'un laissez-passer — on range les détenus sur un rang. Aymar passe lentement devant eux : en face d'un individu, arrêté le matin même pour vol, la baguette tourne vivement. Pas de doute! C'est un des coupables! Malgré ses dénégations on le conduit à la salle des tortures où quelques

coups de maillet lui arrachent l'aveu de son crime, le nom de son complice, l'itinéraire de sa fuite qui concorde de point en point avec les révélations de la baguette.

Comment Aymar procédait-il? Le dire serait rendre un grand service à la police. Il n'a malheureusement pas légué son secret. Quelques personnes l'ont même accusé de ne pas avoir eu de secret du tout et d'avoir eu connaissance de l'assassinat et de ses détails par les moyens ordinaires que le hasard met parfois entre les mains des policiers eux-mêmes. Ne faut-il pas douter de tout?

Dans la suite, cependant, il découvrit plusieurs vols, un entre autres, en désignant le tiroir dans lequel l'argent avait été volé, ce que la victime savait déjà, et le lit dans lequel avait couché le voleur, détail beaucoup plus intéressant qui permit d'arrêter le coupable. Il reconnaissait aussi les bornes que l'on avait déplacées dans les champs et rendait de la sorte des procès impossibles. D'autres fois enfin, on s'amusait à disposer plusieurs chapeaux sur une table : sa baguette tournait devant ceux sous lesquels on avait mis de l'argent. Il est certain que de nos jours, entre la préfecture de police et Robert Houdin, Aymar trouverait de lucratives occupations.

Ses successeurs, avec quelques-unes de ses pré-

tentions, n'acquirent cependant la célébrité que par la recherche des sources, d'où le nom *d'hydroscopes* que les savants leur donnèrent en échange de celui de *sourciers* par lequel le peuple les désignait. Les plus fameux furent Parangue et Bléton.

Le second, né en Dauphiné vers 1731, avait reconnu sa singulière propriété, dès l'âge de 12 ans, grâce à une fièvre ardente qu'il éprouva après s'être endormi un jour contre un rocher. Depuis, chaque fois qu'il s'asseyait à la même place la fièvre le reprenait; avec une intelligence précoce il en conclut qu'il se passait un phénomène anormal. Il fit des recherches et découvrit une source à cet endroit précis. A partir de ce moment, il s'étudia et reconnut très facilement, à l'accélération de son pouls, l'instant où il marchait au-dessus d'une source ou sur une canalisation. De nombreuses découvertes, dans lesquelles il ne se trompa guère que pour la profondeur, lui valurent une réputation telle qu'en 1782 on le fit venir à Paris, où eurent lieu, dans les jardins de Sainte-Geneviève, des expériences publiques dont il se tira à son honneur, indiquant très exactement et les yeux bandés les canaux sur lesquels il passait, les prises d'eau, les nappes souterraines. Parfois, cependant, il faut l'avouer, il commettait de légères erreurs, comme son collègue Parangue, qui,

né près de Marseille en 1760, avait la prétention de *voir* les sources à travers la terre.

La mode se mit aux hydroscopes. Pendant quelques années on en parla avec enthousiasme, on écrivit même des traités sur ce sujet. Un charlatan profita de l'engouement pour s'établir en plein boulevard. Sur une table, il posait deux vases d'airain, munis chacun d'un couvercle. Il se retirait, on mettait de l'eau dans un des vases et à son retour il reconnaissait aussitôt, au moyen de sa baguette quel était celui qu'on avait rempli. Inutile d'ajouter que dans la foule un compère indiquait au sorcier le vase sur lequel devait tourner la baguette. La fraude fut découverte un jour où, un incrédule ayant versé de l'eau dans les deux vases, le compère maladroit ne sut quel signe faire.

De nos jours encore les hydroscopes sont nombreux et avant de tous les traiter de charlatans il faut voir les résultats obtenus, entendre l'avis de quelques savants, étudier les phénomènes électriques qui se produisent sur le passage d'un courant d'eau, fût-il souterrain. Mais alors on préférait une autre explication : on attribuait aux sorciers un pouvoir occulte, comme on le donnait aux devins et aux devineresses qui avaient beau jeu pour exploiter la crédulité publique et qui ne s'en privaient pas.

Les cartomanciennes, les diseuses de bonne aventure, les chiromanciennes étaient nombreuses, sans parler des personnes de la société qui commençaient déjà à leur faire concurrence, non sans succès. Elles se tenaient dans les faubourgs, dans celui de Saint-Marceau surtout, qui avait la spécialité d'abriter tout ce qui présentait un caractère un peu extraordinaire, et elles s'adressaient au peuple, à la bourgeoisie, même aux grandes dames qui ne craignaient pas de se déguiser, d'emprunter un costume de soubrette pour pénétrer incognito dans ces taudis, car, alors comme maintenant, si tout le monde aimait à consulter les sorcières, personne ne voulait être vu chez elles. A défaut de science, elles avaient du reste la discrétion professionnelle. Ainsi, si Mme du Hausset ne nous avait pas laissé le récit d'une visite qu'elle fit à la Bontemps, avec Mme de Pompadour, nous ne saurions rien de cette séance mémorable au cours de laquelle la devineresse, d'après les mains de ces dames et le marc de café, leur donna quelques détails pouvant s'appliquer à elles; ce qui fit dire à Louis XV, auquel sa maîtresse racontait cette promenade : « Prenez plusieurs prédictions : on vous annonce toujours les mêmes choses. Les unes sont justes, les autres sont fausses. Vous oubliez celles-ci pour ne penser qu'aux premières. »

Louis XV, on le voit, croyait peu aux devins. Gustave III, roi de Suède, était plus crédule; souvent il lui arrivait de consulter, sous différents déguisements, une sorcière établie sur le port de Stockholm, et chaque fois cette femme lui prédisait qu'il mourrait jeune, de mort violente, ce qui arriva du reste. Retrouvait-elle chaque fois dans la main le même signe, preuve qu'elle avait de la suite dans les idées, ou bien, ayant reconnu le roi malgré son déguisement, se souvenait-elle de l'histoire des pays du Nord et en concluait-elle que, comme celle des autres souverains de ces régions, sa vie serait brisée brusquement ? Nous ne trancherons pas cette grave question et nous nous contenterons de remarquer que les diseuses de bonne aventure de l'époque paraissaient avoir conservé de la cabale une tradition fortement affaiblie, et qu'elles ne recherchaient aucunement le côté scientifique et positif que, de nos jours, quelques rares personnes introduisent dans ce qu'on appelle les sciences occultes et que Lavater entrevoyait déjà quand il écrivait son traité de la Physiognomonie ou jetait les bases de la Graphologie. Le plus souvent elles parlaient « de chic », d'abord avec des généralités peu compromettantes, puis, dans la conversation, elles arrachaient peu à peu à leurs interlocuteurs leurs secrets, qu'elles leurs redisaient quelques instants

après sous une autre forme, et terminaient la séance par ces promesses agréables qui font toujours plaisir, même quand on sait qu'elles ne se réaliseront jamais : ceux de nos lecteurs ou celles de nos lectrices qui se sont égarés un jour chez quelque sorcière moderne reconnaîtront certainement là les procédés employés devant eux. Ces mystères furent expliqués, en 1784, par Decremps dans sa *Magie blanche dévoilée*, mais on refusa de le croire et on préféra une explication qu'on ne comprenait pas. Eteilla put continuer à faire des dupes et Mlle Lenormand se préparer à conquérir la réputation qu'elle devait avoir quelques années plus tard.

Ne quittons pas les devins sans citer le cas de ce riche seigneur qui, pendant une promenade aux Tuileries avec quelques amis, vit venir à lui un individu qui l'observait depuis un moment :

— Je désirerais, monsieur, avoir l'honneur de vous entretenir, lui dit l'inconnu.

— Parlez, monsieur.

— Accordez-moi la grâce de venir à l'écart.

Ils s'éloignèrent un peu.

— Votre visage, reprit l'inconnu, porte une si heureuse influence des astres que je n'ai pu résister au plaisir de vous exprimer ce que ma science m'a révélé de parfait pour vous.

— Que voyez-vous donc ?

— Montrez-moi votre main, pour compléter mon étude.

— La voici.

Et le sorcier, devant l'admirable crédulité de cet homme, lui adressa mille éloges sur son caractère, sur ses goûts, sur ses bonnes fortunes, lui promit les félicités les plus grandes. Ravi, le riche seigneur tendit généreusement un petit écu de trois livres. Cette somme était si peu en proportion avec toutes les qualités ainsi découvertes que le prophète rappela son interlocuteur.

— Monsieur, lui dit-il pour se venger, il est une chose que j'hésitais à vous annoncer, mais en présence de la force de votre caractère je crois pouvoir parler : vous aurez trois convulsions successives et la dernière sera très dangereuse.

A ces mots, il salue et disparaît.

Tout soucieux, notre personnage rejoint ses amis, et leur fait part de l'étrange prédiction, qu'ils tournent naturellement en plaisanterie : on rit toujours lorsqu'il s'agit des autres, et les plus crédules pour eux-mêmes sont les premiers à se moquer du voisin. Il rentre chez lui, préoccupé. Peu de jours après il a une première convulsion, suivie d'une seconde, puis de la troisième qui doit être si fatale. En vain les médecins se pressent autour de son lit, lui prodiguent des remèdes, lui certifient que ce n'est absolu-

ment rien : il déclare qu'il va mourir. En désespoir de cause un médecin, qui connaît l'aventure des Tuileries, se déguise en sorcier de comédie, avec une grande robe constellée d'étoiles, un immense chapeau pointu, une baguette, des lunettes qui servent d'ailleurs à changer son visage, et se présente auprès de son lit, appelé, dit-il, par un de ses amis.

— Votre science est grande ? lui demande le moribond.

— Elle est sans bornes, répond humblement le faux sorcier.

— Dans ce cas vous voyez que je suis condamné ?

— Montrez-moi votre main.

— Laquelle ?

— La gauche.

— La voici.

— Votre santé, en effet, a couru un grand danger, mais la mort n'est nullement à craindre : la ligne de vie n'est brisée qu'en apparence. Vous guérirez promptement et jamais vous n'éprouverez d'autres convulsions.

La prédiction du faux sorcier fut aussi juste que celle du vrai.

Un soir, avant de se rendre au spectacle, deux grandes dames allèrent consulter une étrangère fameuse qui dévoilait l'avenir. Elles étaient très

somptueusement vêtues, avec leurs diamants et leurs plus riches parures.

— L'Esprit veut plus de simplicité, leur dit la nécromancienne. Quittez ces bijoux, quittez même ces vêtements et il viendra vous parler.

Docilement les dames se déshabillèrent avant d'entrer dans le cabinet des consultations, où la femme leur recommanda de se recueillir un moment. Au bout de deux heures, ne voyant pas venir l'Esprit, n'entendant plus aucun bruit, elles essayèrent de sortir : la sorcière les avait enfermées et était partie avec les robes et les bijoux.

Pendant des années la vogue revint aux miroirs magiques fort consultés jadis. On ne sait pas au juste qui les introduisit en France. Il est cependant probable que ce furent les Italiens venus à la suite de Catherine de Médicis car, à ses autres pratiques occultes, la célèbre Florentine joignait celle-là pour se renseigner sur les démarches de ses ennemis. Dans ces miroirs, en effet, après une évocation plus ou moins longue et une méditation sérieuse, on voyait se dessiner l'image d'une personne absente ou même morte dont on suivait tous les mouvements, ce qui permettait d'avoir des nouvelles d'un ami éloigné, de retrouver des objets perdus ou d'invoquer le témoignage d'un mort.

Délaissés pendant le XVIIe siècle, ces miroirs furent de nouveau à la mode au XVIIIe, surtout

parmi les gens de la haute société. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que soit hasard, soit habile supercherie de la part des charlatans, on cite des cas où l'expérience réussit pleinement. Ainsi une dame, désolée d'avoir perdu un chapelet en diamant, alla, sur le conseil de sa femme de chambre, consulter un sorcier, près de Saint-Nicolas-des-Champs. Après lui avoir promis de retrouver l'objet, à la condition expresse qu'elle ne révélerait le secret à personne, sous peine de mourir au bout de huit jours, il plaça sous ses yeux un miroir dans lequel se reproduisit toute la scène de la disparition : à son grand étonnement, la dame vit un jeune abbé, qu'elle connaissait parfaitement, entrer dans son cabinet de toilette, s'emparer habilement du chapelet, retourner chez lui et le déposer dans un petit cabinet de Chine. Elle se rendit aussitôt chez l'abbé, fit semblant de plaisanter, ouvrit le meuble chinois et retrouva effectivement son chapelet. Malheureusement elle oublia son serment : de retour chez elle, elle raconta l'aventure à son mari et elle mourut huit jours après.

L'histoire est-elle vraie ? A-t-elle été inventée pour montrer aux femmes le danger de tenir leurs maris trop au courant de leurs affaires ? Toujours est-il qu'on la croyait, comme on en croyait mille autres semblables, et cette crédulité

est aussi intéressante que les faits eux-mêmes.

L'imagination jouait évidemment en tout cela un rôle énorme et certaines personnes étaient si persuadées qu'elles verraient dans un miroir l'image évoquée, qu'elles la voyaient réellement, sans se rendre compte que c'était dans leur esprit. Nougaret raconte qu'en 1772, il eut l'intention d'acheter à un juif, rue de la Harpe, un miroir magique, mais qu'il ne put jamais rien apercevoir dedans. Un de ses amis au contraire eut plus de succès, et cela à deux reprises, si bien, qu'enthousiasmé, il paya six mille livres un miroir qui pouvait valoir trente sous. Pour confondre son ami, Nougaret en construisit un tout pareil et le lui présenta, sans l'avertir de la substitution : les mêmes phénomènes se reproduisirent, ce qui acheva de convaincre Nougaret que l'illusion était due au désir ardent que l'on avait de voir se produire l'image. Le juif vendit cependant pour 40,000 livres de miroirs, mais la police s'étant mêlée de son commerce, il dut quitter la France.

N'abandonnons pas les sorciers et les prédictions sans raconter l'histoire, très véridique, arrivée en 1777 à la duchesse d'Amville. Cette dame, très joueuse, très superstitieuse, avait rêvé que si un fou lui indiquait trois nombres, elle serait sûre avec ces chiffres d'avoir un terne à la loterie. Munie d'une lettre de recommandation pour le

directeur des Petites-Maisons, elle demanda un aliéné qui eût assez de raison cependant pour comprendre ce qu'elle exigerait de lui. On amena un grand individu, à mine sombre, auquel elle exposa sa requête. Celui-ci réfléchit un moment, prit un morceau de papier, un crayon, écrivit trois chiffres.

— Voyez-les bien, madame, lui dit-il. Vous en souviendrez-vous ?

— Parfaitement.

Gravement, le fou coupe le papier en trois, en fait trois boulettes qu'il avale, puis regardant la duchesse :

— Demain au tirage ces trois numéros sortiront et formeront un terne; mais je ne vous garantis pas, madame, qu'il sera sec.

CHAPITRE III

LA MAGIE

Les Alchimistes. — Alchimistes riches. — Alchimistes pauvres. — Procès de Lorient (1736). — Possession des filles de Landes. — Les Vampires. — Histoires de magie. — Les ventriloques. — Façon de dévoiler l'infidélité d'une femme.

Avant de trop médire de l'alchimie, songeons que, tout en poursuivant un but chimérique, ceux qui s'y livrèrent, soit au moyen âge, soit plus tard, firent d'importantes découvertes et rendirent à la science de vrais services, souvent sans le vouloir, c'est vrai, mais un service involontaire est parfois plus utile qu'un autre et toujours plus agréable car on s'y attend moins. Au XVIIIe siècle les chimistes proprement dits s'étaient déjà séparés de leurs dangereux prédécesseurs, connus sous le nom d'alchimistes, ces rêveurs ou ces charlatans qui poursuivaient la double découverte de la

pierre philosophale et de l'élixir de longue vie, l'inépuisable richesse et l'éternelle jeunesse. Réunis par le même désir, ils se trouvaient dans les deux classes extrêmes de la société : ils allumaient à la fois leurs fourneaux dans les taudis des faubourgs et dans les laboratoires des palais.

Les alchimistes riches, et ils étaient nombreux parmi les grands seigneurs, parmi les princes mêmes, installaient chez eux des laboratoires très luxueux, pour lesquels ils dépensaient des sommes énormes. Le plus souvent ils n'avouaient pas le but de leurs recherches. Ils n'osaient pas dire que dans ces creusets mystérieusement chauffés, ils espéraient retrouver l'or gaspillé dans la vie facile de l'époque et ils couvraient leurs recherches du masque de la science, ce qui ne trompait personne et contentait tout le monde. Il était, en effet, devenu de bon ton d'étudier la physique et la chimie, et cette manie gagna même les femmes qui se passionnèrent pour cette étude, pour celle de l'histoire naturelle, de la botanique, de la médecine et de l'anatomie. Jamais les femmes du monde ne se livrent en bloc à une occupation, surtout sérieuse, s'il ne s'y mêle pas une question de mode. Il leur faut cet entraînement pour fixer sur un objet leur esprit futile, et c'est généralement quand l'exemple leur a été donné par quelques hommes que cet engouement les prend.

Ainsi, quand on sut que tel ou tel personnage consacrait ses loisirs à la science, il fut bien porté pour les femmes de cultiver les mêmes sciences, ou du moins de paraître les cultiver, de suivre des cours, d'avoir chez elles des laboratoires, de donner des séances, de se communiquer les résultats de leurs expériences. On trouva du meilleur goût l'ingénieuse idée qu'eut une grande dame, Mme d'Arconville, de dissimuler imparfaitement sous son lit le squelette destiné à ses travaux anatomiques, de façon à ce qu'on l'aperçût pendant les visites. Quelques-unes suivirent l'exemple et tombèrent dans l'alchimie : mieux encore que les hommes, car la crédulité de la femme ne connaît pas de limite, elles devinrent la proie des alchimistes pauvres qui cachaient leur science dans la saleté de repaires mystérieux, un peu de tous les côtés, surtout dans le faubourg Saint-Marceau.

Ces derniers exploitaient merveilleusement la cupidité de leurs contemporains, dont les plus riches devenaient leur proie. Quand, par bonheur pour eux, un grand seigneur venait les voir ou les convoquait dans son laboratoire, ils lui racontaient des histoires merveilleuses, s'engageaient de la façon la plus formelle à lui livrer un secret qu'ils possédaient dans leur famille depuis les temps les plus reculés, lui promettaient,

selon son désir, la pierre philosophale ou l'élixir qui empêche de vieillir, et souvent, pour achever de le convaincre, tentaient devant lui une expérience : on allumait un réchaud, on jetait dans le creuset un morceau de cuivre, par-dessus une poudre, et quand le tout avait chauffé suivant certaines formules, on en retirait un petit lingot d'or que les orfèvres déclaraient parfaitement pur et qui coûtait généralement au riche seigneur une partie de sa fortune : comment refuser quelque argent à des hommes assez savants pour dévoiler un tel mystère?

D'autres fois, l'alchimiste qui ne recevait pas de visites répandait des bruits étranges, inventait des phénomènes si incroyables qu'il se trouvait toujours quelqu'un pour venir lui demander son secret, et, une fois la première victime tombée dans ses filets, c'était à lui d'être assez intelligent pour en attirer d'autres par elle. On vit ainsi de ces charlatans gagner de véritables fortunes, ce qui fit dire à un contemporain : « Ceux-là ont découvert la pierre philosophale. »

Ce ne fut pas à l'alchimie seule que l'on demanda la fortune : souvent aussi, en plus de la baguette divinatoire, on employa la magie pour retrouver des bijoux perdus ou pour pénétrer les mystères d'une cachette oubliée. Rappelons rapidement le grand procès intenté, en 1736, à un

malheureux prêtre de Lorient, l'abbé Rouzic, et à une vingtaine de personnes, pour s'être livrés, disait-on, à des pratiques magiques en vue de découvrir des trésors. L'instruction dura 19 mois pendant lesquels on entendit une quantité de témoins, qui, comme les juges du reste, croyaient à la sorcellerie et aux histoires les plus invraisemblables. Finalement, malgré ses dénégations, l'abbé Rouzic fut condamné à faire amende honorable, en chemise, la corde au cou, à être marqué au fer rouge et à servir vingt ans sur les galères. Le jugement atteignit douze autres accusés et les six derniers, aussi innocents mais plus prudents, furent condamnés par contumace à cinq ans de galères, ce qui ne les encouragea pas à dire le lieu de leur retraite.

C'est qu'à cette époque, surtout pendant la première moitié du XVIIIe siècle, on croyait très couramment à la magie, aux démons, à la possession, au vampirisme même, et l'on ne plaisantait pas avec le diable.

Au XVIIe siècle plusieurs cas de possession étaient restés légendaires : qui ne se souvient des religieuses de Loudun, en 1632 et des possédées d'Aussonère, en 1662? En 1732, se produisirent à Landes, près de Bayeux, des faits de démonomanie presque aussi importants.

Le curé de l'endroit, l'abbé Heurtin, homme

très exalté, voyant des miracles partout, allait souvent chez un de ses paroissiens, M. de Leaupartie, gentilhomme normand, d'un esprit borné, qui vivait avec ses quatre filles élevées très religieusement. Dans leurs longues causeries, comme on en avait à la campagne, loin de tout bruit et de toutes nouvelles, le curé, avec toute son imagination, racontait les phénomènes extraordinaires dont il avait lu le récit aussi bien dans la *Vie des Saints* que dans les traités de démonologie, et, comme il parlait toujours dans un but d'édification, les jeunes filles assistaient à ces conversations qui agissaient peu à peu sur leurs jeunes intelligences et sur la tête déjà fatiguée de leur père.

En mai 1732, la plus jeune, nommée Claudine, âgée de neuf ans, fut prise d'une fièvre violente.

— O mon père! s'écria-t-elle tout à coup dans un accès de délire. Qu'il est beau!

— Qui, mon enfant? demanda M. de Leaupartie.

— Ce jeune homme.

— Il n'y a personne ici que toi et moi.

— Si, papa. Ce beau jeune homme, tout vêtu de blanc.

— Mais où donc?

— Là, à côté de mon lit.

— La pauvre enfant devient folle! s'écria le père.

Et comme l'abbé Heurtin entrait à ce moment, il lui raconta ce qui se passait.

— Votre enfant n'est pas folle, monsieur, lui répondit le curé. Etudions-la. Voyons, mon enfant, souffrez-vous?

— Non, mais le beau jeune homme m'a dit que je serais bien malade.

— Quelle maladie aurez-vous?

— Oh! c'est affreux! je serai possédée! je le suis!

Et aussitôt elle lança un blasphème. De cette bouche si pure d'enfant sortirent des horreurs, des infamies contre la religion, des gros mots, des jurons épouvantables. Le malheureux père était atterré. Quant au curé, heureux comme un médecin devant une maladie très grave et intéressante, devant ce qu'on appelle un beau cas, il reconnut aussitôt la présence du diable et procéda à un exorcisme qui resta sans résultat.

Les jours suivants les crises augmentèrent. Il exorcisa de nouveau la malade. Vainement. Au cours d'une attaque, Claudine déclara, cependant, que son démon, nommé Crève-Cœur, la quitterait le jour de la Saint-Louis.

Grande fut la joie du curé qui annonça cet événement en pleine chaire, pour inviter ses paroissiens à venir à l'église, au jour indiqué, re-

mercier Dieu. En même temps, il convia les membres du clergé et de la noblesse des environs à se réunir à lui pour cette cérémonie et M. de Leaupartie de son côté prépara un grand banquet. Au jour dit la foule était nombreuse, autant par curiosité que par piété, peut-être aussi par gourmandise. L'exorcisme eut lieu. Les Normands, très pratiques, déclarèrent qu'il avait parfaitement réussi, afin de boire le vin du père en l'honneur de la délivrance de la fille.

Quelque temps après pourtant les crises reparurent. Les domestiques prétendirent même qu'elles n'avaient jamais complètement cessé. Mais on leur imposa silence, sous le prétexte qu'ils n'y connaissaient rien. Ce qu'on ne put pas dissimuler, ce fut que les sœurs de la petite Claudine tombèrent peu à peu dans les mêmes crises. Bientôt une femme de chambre fut prise, puis la servante du curé, puis deux sœurs d'école, la fille du maréchal. Et ainsi, de proche en proche, le mal gagna, entra dans toutes les maisons, frappa les enfants, les jeunes filles, les jeunes femmes même. Toute la paroisse fut atteinte. Cela devint un délire général. Des femmes, très pieuses jusque-là, très honnêtes, se mirent à blasphémer, à dire des horreurs contre la religion, à faire l'apologie du démon. Quand le curé leur montrait des objets religieux, leur fureur augmentait; elles

criaient bien haut qu'elles ne devaient plus prier, qu'elles étaient possédées, que les sacrements n'existaient pas pour elles. Les unes faisaient des cabrioles, les autres se pliaient à la renverse comme un arc, beaucoup aboyaient comme des chiens, une surtout imitait un gros dogue avec une perfection surprenante. Elles s'exposaient à de véritables dangers sans qu'on pût les retenir. Une jeune fille montait sur un mur élevé et le parcourait très vite à reculons, sans un faux pas. Elle se jetait violemment dans un puits et restait suspendue par les mains à la margelle. Une de ses amies se précipitait par les fenêtres des chambres, des escaliers ou des greniers, s'accrochant aussi avec les mains au moment de tomber dans le vide. Toutes, au milieu de ces exercices violents, semblaient être en syncope, sans connaissance de ce qui se passait autour d'elles, comme le sont des somnambules.

De nos jours, un médecin à l'examen duquel on soumettrait ces personnes, par la contraction de l'estomac, par l'impossibilité de rien avaler, par la formation d'une boule dans le gosier, conclurait vite à l'hystérie, mais alors, s'il y avait déjà des hystériques, comme il y en eut de tous les temps et comme il est à craindre qu'il n'en existe toujours, on ne les appelait pas ainsi, on recherchait ailleurs la cause du mal. L'abbé Heurtin af-

firmait se trouver devant des cas de possession. Dans ses promenades, dans ses visites, en chaire même, il ne cessait de parler du démon, d'exorciser les unes, de prier pour les autres, et les têtes s'exaltaient de plus en plus.

D'après l'aveu d'une possédée, il avertit M. de Leaupartie que le diable avait pénétré dans le corps de sa fille à la suite d'un pacte conclu entre Satan et un nommé Froger, qui avait même caché le fatal parchemin dans son grenier, entre deux poutres. M. de Leaupartie se rendit aussitôt chez l'intendant de la province, auquel, pour ne pas avouer le but véritable de sa démarche, il inventa une histoire d'objets de contrebande à saisir, si bien qu'une escorte de gendarmes reçut l'ordre de l'accompagner chez M. Froger : une minutieuse perquisition resta sans résultat.

Loin d'avoir les yeux ouverts par cet insuccès, M. de Leaupartie, au contraire, dans un long mémoire, relata les phénomènes observés chez ses filles et chez les autres femmes de la localité. Après y avoir joint ses propres observations, l'abbé Heurtin envoya le tout à la Sorbonne et à la Faculté de Médecine de Paris, afin que les savants donnassent, si possible, une explication rationnelle de ces faits. Les médecins avouèrent leur ignorance devant quelques-uns de ces prodiges, ce qui constituait un prodige nouveau,

plus étonnant encore, et la Sorbonne, dans son assemblée du 13 mars 1735, décida, avec un raisonnement assez curieux, qu'il fallait conclure à la possession « même si on pouvait expliquer ces accidents par les forces de la nature, parce que le diable, qui entend ses intérêts, ne se découvre qu'avec beaucoup de difficulté de crainte d'être chassé de sa demeure. »

L'abbé Heurtin triomphait. Sa victoire dura peu de temps. Au bruit de ce qui bouleversait son diocèse, Mgr de Luynes quitta Paris où il vivait plus habituellement et revint à Bayeux, étudier l'affaire de plus près. Lui aussi, au début, crut à la présence du démon : sur son ordre, deux évêques, cinq grands vicaires et neuf curés pratiquèrent successivement des exorcismes, mais ils ne tombèrent pas d'accord et Mgr de Luynes ordonna d'amener chez lui une des possédées. A peine celle-ci fut-elle en sa présence, qu'elle se jeta sur lui et lui envoya un formidable soufflet. Le prélat n'en continua pas moins son enquête, à la suite de laquelle il conseilla à M. de Leaupartie de mettre ses filles dans un couvent pour les soustraire à l'influence de l'abbé Heurtin. Au lieu de suivre ce sage avis, la famille Leaupartie se rendit à Caen, auprès d'un exorciste, élève du fameux Charpentier. Charpentier lui-même vint de Paris et pendant trois mois les exorcismes se re-

nouvelèrent sans aucun résultat. A la fin, Mgr de Luynes trancha dans le vif : il enferma l'abbé Heurtin dans l'abbaye de Belles-Toiles et dispersa les filles de M. de Leaupartie dans des couvents différents : tous les phénomènes de possession cessèrent comme par enchantement.

Si nous avons cité tout au long cette « histoire des filles de Landes », comme on l'appela alors, c'est que nous y trouvons réunis plusieurs cas de possession et qu'il paraît inutile de fatiguer le lecteur par l'exposé de faits analogues, mais isolés, que l'on rencontre fréquemment au XVIIIe siècle, jusque pendant la Révolution même, puisque en 1795, à Dolot, près de Sens, cinq prêtres exorcisèrent vainement, devant cinq cents témoins, un individu qui dansait frénétiquement en annonçant le retour de la monarchie : le commissaire du gouvernement employa le système de Mgr de Bayeux, arrêta le possédé, le mit en prison et lui déclara qu'il ne sortirait que guéri : la guérison fut instantanée.

Le démon, pensait-on, n'habitait pas les corps seuls des vivants : il ressuscitait aussi certains morts qu'il transformait en vampires. Cette croyance, répandue en France pendant la première moitié du XVIIIe siècle, avait traversé l'Allemagne, après avoir pris naissance en Hongrie, en Pologne et en Moravie, où elle était si déve-

loppée que, de 1700 à 1740, elle causa dans ces contrées une véritable épidémie.

Un vampire était un mort doué du triste privilège de sortir, la nuit, de son tombeau pour sucer le sang des vivants, celui de ses parents les plus proches généralement, ce qui amenait très rapidement la mort des victimes qui devenaient à leur tour des vampires. Son corps, bien qu'enterré depuis des semaines, des mois, même des années, conservait toute sa fraîcheur. Son sang, rajeuni par le sang de ses victimes, restait fluide et gardait sa couleur. Aussi, lorsque par les ravages causés dans un endroit, on soupçonnait un mort d'être coupable, on ouvrait son tombeau et si au lieu de le trouver en décomposition, comme il convient à celui d'un bon chrétien, on voyait son corps intact, on en concluait qu'il était un vampire, et, sans qu'il protestât, on le traitait comme tel, on lui coupait la tête, on lui enfonçait un pieu dans le corps, souvent on le brûlait, ce qui le rendait inoffensif pour l'avenir. Il y avait de quoi.

Quelques exemples, du reste, montreront ce qu'était la croyance populaire à ce sujet.

Le premier est extrait d'une lettre adressée à Dom Calmet, par un aide de camp du duc de Wurtemberg, M. de Beloz, qui certifie le fait dont furent témoins 1,300 personnes dignes de foi.

En 1732, vivait, dans un village près de Belgrade, une famille composée d'un individu et de ses cinq neveux ou nièces. Dans l'espace de quinze jours cet homme et trois de ses neveux moururent de la même maladie : un matin, au réveil, ils se sentaient très faibles, pouvaient à peine marcher, comme si le sang eût manqué dans leurs veines. Le lendemain la faiblesse augmentait et le surlendemain ils s'éteignaient, sans secousse, épuisés. Restait une des nièces, belle jeune fille, pleine de santé, qui tout à coup dépérit à son tour et déclara que par deux fois, la nuit, un vampire l'avait sucée. On chercha qui était mort, parmi les proches, car les vampires s'acharnent surtout sur leurs parents, et l'on pensa au frère de cet homme, à un autre oncle de ces cinq jeunes gens, enterré trois ans plus tôt. On résolut d'ouvrir son tombeau. Aussitôt accourut des villes voisines une foule considérable. Le duc de Wurtemberg vint lui-même de Belgrade, sous une escorte de 24 grenadiers, avec une députation composée de gens intelligents et haut placés.

A l'entrée de la nuit, on se rendit au cimetière où reposait le corps du soi-disant vampire.

« En arrivant, dit M. Beloz, on vit sur son tombeau une lueur semblable à celle d'une lampe, mais moins vive... On fit l'ouverture du tombeau et l'on y trouva un homme aussi entier et parais-

sant aussi sain qu'aucun de nous assistants ; les cheveux et les poils de son corps, les ongles, les dents et les yeux (ceux-ci demi-fermés) aussi fermement attachés après lui qu'ils le sont actuellement après nous qui avons vie et qui existons, et son cœur palpitant. »

On sortit ce corps qui avait perdu sa flexibilité mais dont les chairs restaient intactes. Un des assistants, armé d'une lance de fer, lui perça le cœur et il coula de la plaie « une matière blanchâtre et fluide, avec du sang », sans aucune odeur. D'un coup de hache, on lui trancha la tête : même liquide. On rejeta le corps dans la fosse remplie de chaux vive. A partir de ce jour la nièce se porta mieux, guérit même complètement.

Quelque temps après, un officier hongrois écrivit à Dom Calmet, dont on connaissait les recherches sur les phénomènes mystérieux, et lui raconta que, lors de son séjour chez les Valaques avec son régiment, deux de ses hommes étaient morts de langueur, de telle sorte que leurs camarades les déclarèrent victimes d'un vampire. Pour découvrir ce dernier, leur caporal employa le moyen usité dans le pays : il mit un enfant, vierge encore, tout nu sur un cheval noir, entier et aussi vertueux que son cavalier improvisé, et les conduisit dans le cimetière où il les promena successivement sur toutes les tombes. Arrivé de-

vant une, le cheval refusa obstinément d'avancer. Les soldats témoins de l'épreuve ouvrirent le tombeau, trouvèrent dedans un corps intact, qu'ils reconnurent pour être celui d'un vampire, lui enfoncèrent un pieu dans le cœur, lui coupèrent la tête et revinrent satisfaits, raconter cette aventure à leur officier qui entra dans une colère affreuse. « J'eus toutes les peines du monde, écrivit-il, à me vaincre et à ne pas régaler le caporal d'une volée de coups de bâton, marchandise qui se donne à bon prix dans les troupes de l'Empereur. J'aurais voulu pour toutes choses au monde être présent à cette opération. »

Dans un château de Posnanie, en Pologne, mourut également un intendant qui suça bientôt le sang des vivants comme il avait jadis probablement sucé leur bourse. On le déterra, on lui coupa la tête, et dans le sang qui s'échappa on trempa un mouchoir blanc, après quoi, pour éviter toute atteinte aux gens de la maison, on leur fit boire quelques gouttes de ce sang.

Sans aller si loin, en Lorraine, en 1726, on ouvrit le tombeau d'un individu nommé Paul Arnold, auquel on attribuait plusieurs morts dans le voisinage. Le bailli de la localité assistait à l'opération et ordonna de lui faire subir les traitements réservés aux vampires, ce qui eut lieu et réussit pleinement.

Que penser de ces faits étranges, affirmés par des gens qui prétendent en avoir été témoins ? Ne doit-on pas y voir le résultat de circonstances fortuites que dénature l'esprit plus ou moins terrifié des assistants et qu'exagère l'imagination de ceux qui les rapportent ? Quoi qu'il en soit, nous n'avons pas la prétention ici *d'expliquer* le mystérieux, nous nous contentons d'en signaler la croyance et d'en rechercher l'influence.

En France, du reste, les histoires de magie étaient nombreuses, invraisemblables souvent, crues d'autant mieux. On parlait très sérieusement de pactes conclus avec Satan, de gens métamorphosés en animaux, d'individus rendus invisibles, et l'on en profitait parfois pour mystifier les malheureux trop crédules, comme ce jeune Poinsinet auquel on persuada que de temps en temps on cessait de le voir. Des amis prévenus le prirent pour une cuvette, lancèrent de l'eau sur lui, débitèrent sur son compte mille horreurs et tout cela à sa grande joie, sans qu'il osât ouvrir la bouche pour les détromper.

Il suffisait qu'un fait fût étrange pour qu'on le crût, qu'on annonçât un phénomène bizarre pour attirer des centaines de curieux. Un homme placardait-il sur les murs que tel jour à telle heure il se mettrait dans une bouteille : aussitôt une foule se pressait au rendez-vous, auquel ne man-

quait que le mystificateur. Un autre annonçait qu'il traverserait la Seine à pied sec et les deux rives regorgeaient de curieux qui passaient ainsi vainement leur journée à attendre. Les joueurs de gobelets eux-mêmes, les prestidigitateurs, dans leurs tours invoquaient la magie et prétendaient obtenir leurs résultats merveilleux par des moyens surnaturels.

La crédulité était si grande, qu'un individu, nommé Eteilla, installa à Paris un cours de magie pour lequel il faisait encore de la réclame en 1793. N'alla-t-on pas jusqu'à dérober à Marie-Antoinette son anneau nuptial, au moment de son mariage, pour le charger de maléfices qui devaient empêcher la future reine de France d'avoir des enfants ? Quelques jours seulement après la naissance de Madame, le curé de la Madeleine reçut cet anneau sous le secret de la confession et le rendit à la reine.

Lorsque pour la première fois on entendit un ventriloque, on ne manqua pas d'attribuer au démon cette singulière propriété. Ce fut à Saint-Germain-en-Laye, en 1770, qu'un épicier nommé Saint-Gille s'aperçut qu'il pouvait déplacer sa voix. Aussitôt les uns le déclarèrent sorcier, les autres l'étudièrent scientifiquement et quelques-uns enfin, qui cherchaient en tout une occasion de s'amuser, se servirent de lui pour leurs plai-

santeries. M. de la Chapelle invita plusieurs amis à déjeuner dans la forêt de Saint-Germain, sous de grands arbres, hantés, disait-il, par un esprit des bois. La joyeuse troupe s'amusa d'abord de cette invention et commença à déjeuner très gaîment. Tout à coup, la comtesse de B... s'entendit appeler du haut d'un arbre. Elle leva la tête, ne vit rien. Une seconde après on l'appelait d'un autre côté, tantôt d'un arbre, tantôt de l'intérieur de la terre. Très intriguée, très troublée même, elle essaya de faire bonne contenance et répondit à l'esprit qui, bien stylé, lui raconta plusieurs particularités très intimes de son existence. On juge de l'émotion générale. D'autres dames, dans la frayeur de voir à leur tour leurs secrets dévoilés, voulurent partir et, pour rassurer ses invités, M. de la Chapelle dut leur montrer le coupable.

L'histoire fit grand bruit, d'autant que Saint-Gille ne se gêna pas pour mystifier bon nombre de personnes. Les médecins se mirent en campagne et découvrirent d'autres cas d'engastrimythie, comme ils disaient alors, dans ce langage simple dont ils ont conservé le secret.

Terminons enfin ce chapitre par une histoire de magie, racontée par Nougaret.

Un bourgeois de Paris se croyait trompé par sa femme et, mal au courant sans doute des habi-

tudes de la haute société, attachait une grande importance à un fait dont il ne pouvait cependant pas trouver la preuve. Après avoir épuisé tous les moyens que lui suggérait son imagination pour reconnaître l'infidélité de sa femme, il partit pour Strasbourg où le fameux Cagliostro était dans tout l'éclat de sa renommée. Il exposa son embarras au grand magicien qui lui répondit :

— Rien de plus facile que d'être fixé sur votre sort. Prenez cette fiole. Le soir, avant de vous coucher, buvez-en le contenu. Si votre femme a été infidèle, le lendemain matin vous serez changé en chat.

Notre homme revient à Paris, raconte son voyage à sa femme, lui montre la fiole, lui annonce la prédiction de Cagliostro et lui déclare que le soir même il tentera l'expérience. Nougaret ne nous dit pas ce qui se passa dans la tête de l'épouse, mais il a soin de nous prévenir que la bouteille ne contenait rien « d'effrayant pour l'hymen », si bien que le lendemain matin, de bonne heure, la femme se leva pour vaquer aux soins du ménage, laissant son mari jouir d'un repos bien mérité. Assez tard dans la matinée, étonnée du silence de son mari, elle entre dans la chambre. O terreur! dans le lit, la tête sur l'oreiller, elle aperçoit un gros chat noir mort.

— Hélas ! s'écrie la pauvre femme, faut-il donc

que pour une seule fois où j'ai oublié mon devoir avec notre maudit voisin je perde le meilleur des époux !

A ces mots, le mari sort de dessous le lit où il était caché. Sa femme se jette à ses pieds. Il la relève, dit Nougaret, l'embrasse et lui pardonne. « Que pouvait-il faire de mieux ? »

CHAPITRE IV

LES EMPIRIQUES

La sensibilité. — Les maladies nerveuses. — Les médecins. — Les empiriques. — Le prophète Élie. — Remède contre les douleurs. — Gassner : ses guérisons.

Lorsqu'on lit les ouvrages du XVIIIe siècle, surtout ceux qu'écrivirent des femmes et qui parurent après les œuvres des philosophes, on trouve continuellement le mot « sensibilité » dont on a étrangement abusé, jusque pendant la Révolution, aux heures les plus sombres. Sensibilité morale et sensibilité physique, il s'agit des deux, de la seconde surtout, de cette sensiblerie étonnante dont ne se défendirent pas les terroristes, qui pour un mot éclataient en sanglots, qui ne pouvaient voir souffrir un animal, qui vantaient sans cesse les plaisirs champêtres et qui envoyaient en même temps sans pitié à l'échafaud

d'innocentes victimes. Cette sensibilité ne vient pas du cœur. C'est un résultat nerveux. Elle témoigne de l'empire que les nerfs commençaient dès lors à prendre sur les muscles. « Nos grand'mères, disait Mme de Genlis vers 1780, nos grand'mères qui ne pouvaient attirer sur elles l'attention que par des puérilités, se contentaient de paraître effrayées à la vue d'une araignée, d'une souris, d'une chauve-souris. Mais quarante ans après, on voulut étonner, épouvanter, on eut des maux extraordinaires, de si terribles convulsions, qu'il fallut matelasser les chambres à coucher, des attaques périodiques. »

Les femmes eurent des vapeurs, des syncopes. Pour un bouquet de fleurs dans un appartement, on en vit se trouver mal, comme on vit un conseiller du parlement de Douai obligé de sortir d'une salle à manger où il allait se pâmer parce qu'un des convives avait cassé une pomme au lieu de la couper. Les attaques de nerfs périodiques avec évanouissements devinrent à la mode, et, comme types du genre, on peut citer celles de la princesse de Lamballe qui, pendant une année, se produisirent régulièrement deux fois par semaine, aux mêmes jours, aux mêmes heures. Suivant l'usage pour les malades de ce genre, son médecin arrivait chez elle aux heures convenues, lui frottait les mains avec un liquide spiri-

tueux, lui bassinait les tempes et l'étendait sur son lit, où elle restait évanouie pendant deux heures. Durant tout ce temps ses amies causaient tranquillement, entre elles, autour de son lit, jusqu'à ce que la princesse daignât sortir de sa léthargie.

On pourrait citer beaucoup d'autres cas analogues et faire rentrer dans cette catégorie les cataleptiques, bien qu'on leur ait tout d'abord attribué un pouvoir surnaturel. On démasqua les unes par un traitement à la Salpétrière, les autres par un emprisonnement jusqu'à entière guérison, une dernière enfin avec un flacon d'ammoniaque maintenu de force sous son nez pendant une des crises, après quoi on la fessa d'importance.

Parmi les médecins, se trouvaient beaucoup d'hommes distingués, d'hommes instruits qui travaillaient sérieusement et étendaient chaque jour leurs connaissances, mais en général ils ne comprenaient pas grand'chose à ces maladies nerveuses et les traitaient par des remèdes plus ou moins anodins, auxquels eux-mêmes n'ajoutaient guère foi. Volontiers auraient-ils répondu à leurs malades ce que Bonvard dit à une dame qui lui demandait s'il fallait prendre de l'écorce d'orme pyramidal, drogue alors très à la mode et employée pour tout : « Prenez-en, madame, et dépêchez-vous pendant qu'elle guérit. »

Ce Bonvard était un homme d'esprit. Un évêque, dont la vie avait été assez peu exemplaire, se plaignait à lui de souffrir comme un *damné* : « Quoi! déjà, Monseigneur? » s'écria-t-il. Aussi dut-il sa réputation autant à son esprit qu'à sa science.

On recevait en effet les médecins, beaucoup pour leurs soins et beaucoup pour le charme de leurs conversations. Ils s'introduisirent ainsi dans la société et prirent peu à peu une si grande influence sur les femmes qu'à un moment donné cet engouement remplaça celui que, sous Louis XIV, les grandes dames avaient eu pour leurs directeurs. Singulier changement, dont la portée philosophique ne manque pas d'être considérable, car il montre le chemin parcouru par les idées, le gain du matérialisme sur le spiritualisme. Autrefois on soignait l'âme, maintenant on ne s'occupait que du corps. Quelques années après, par un retour habituel dans l'évolution humaine, ce fut par l'esprit que les magnétiseurs soignèrent le corps.

A côté des médecins, les empiriques, les toucheurs, les guérisseurs, charlatans de toutes sortes, attiraient chez eux la foule par le charme du merveilleux. Les malades, auxquels la science officielle ne procurait pas les soulagements attendus, se retournaient vers ces êtres étranges dont on citait des guérisons admirables. Qu'importait

qu'on comprît ou non leur système, que la Faculté approuvât ou condamnât leurs théories, du moment qu'on sortait de chez eux soulagé!

Quels étaient les remèdes de ces « guérisseurs »? La persuasion. Quelques-uns distribuaient des drogues, des eaux miraculeuses, des pilules généralement inoffensives — c'était la seule qualité que l'on pût exiger d'elles, — d'autres « touchaient » les malades, c'est-à-dire leur imposaient les mains sur la tête ou sur les parties douloureuses du corps, quelques-uns enfin se contentaient de paroles. Rien de dangereux, on le voit, dans cette médication. Ces charlatans laissaient l'imagination jouer le rôle principal : en cela ils furent les vrais précurseurs des magnétiseurs et comprirent mieux leur siècle que les savants.

Répandus un peu partout, à l'étranger aussi bien qu'en France, c'était naturellement à Paris qu'ils trouvaient le plus grand nombre de clients. Beaucoup habitaient le faubourg Saint-Marceau, d'autres s'installaient momentanément dans un quartier qu'ils exploitaient, puis, une fois leur succès épuisé, ils disparaissaient, souvent pour reparaître ailleurs sous un autre nom.

En 1773 s'établit, à la butte des Moulins, un « Toucheur », surnommé le prophète Elie. Sa réputation de sainteté amena vite chez lui une quantité de malades. Il les prenait les uns après

les autres, les regardait, posait la main sur le siège du mal, leur disait de croire fermement à leur guérison et les renvoyait avec ces mots : « Allez, vous êtes guéri. » Plusieurs le furent vraiment, ce qui n'a rien d'étonnant si l'on pense au rôle des nerfs dans quelques maladies et à celui de l'imagination sur certaines cures. L'enthousiasme gagna rapidement le public. Chaque jour, devant la porte, se tenait une foule compacte qui acclamait les malades lorsqu'ils sortaient soulagés ou murmurait contre eux si le mal avait résisté à la volonté du prophète. Une femme lui conduisit sa fille boiteuse. Le prophète la regarda, lui ordonna de quitter ses béquilles. La petite obéit, tomba sur le nez. Fureur de la mère, qui déclara cette enfant indigne d'un miracle, et l'emmena au milieu des huées de tous les témoins.

Le prophète Elie ne recevait rien directement, mais il était permis de donner de l'argent à sa fille. Au bout de peu de temps, alors que sa réputation atteignait son apogée, la police eut l'indiscrétion de s'occuper de lui. On l'arrêta. Une fois en prison, on voulut qu'il continuât ses cures : tout son pouvoir, paraît-il, avait disparu avec sa liberté. On se contenta de l'expulser de Paris.

Un autre empirique s'était établi dans le faubourg Saint-Germain où il vendait, contre toutes sortes de maux, une eau merveilleuse dont il fal-

lait boire une bouteille par jour pendant un mois. Chaque bouteille coûtait un louis, ce qui donnait à bien des gens confiance en un remède aussi cher. Un ancien militaire, le chevalier de H., tout couvert de douleurs contractées pendant ses nombreuses campagnes, en entendit parler et résolut de remplacer par cette eau les drogues inefficaces de son médecin. Il envoie son valet de chambre lui en acheter une bouteille. Celui-ci rencontre un camarade avec lequel il s'arrête un moment au cabaret. Entre deux verres il lui explique le but de sa course. Son rusé compagnon lui conseille de garder le louis, de le partager au besoin avec lui s'il ne veut pas charger seul sa conscience d'un méfait aussi grave, et d'apporter à son maître une bouteille d'eau de Seine bien cachetée. Cet excellent conseil est aussitôt mis en pratique, et le chevalier reçoit des mains de son fidèle valet une bouteille recouverte d'un gros cachet de cire.

— Comme tu as mis longtemps pour cette course! lui dit-il.

— Le docteur demeure loin.

— C'est égal, tu avais deux fois le temps d'aller et de revenir.

— Beaucoup de monde attendait chez le docteur.

— Ah! ah! il y avait beaucoup de monde?

— La foule était si compacte que j'ai eu toutes

les peines du monde à me faire livrer la bouteille de monsieur.

Et le vieux militaire avale consciencieusement son eau à laquelle il découvre un petit goût étrange, pas trop désagréable. Le lendemain il recommence le même traitement, dont son valet se trouve encore mieux que lui, et les jours suivants il continue à boire de son eau, puisée chaque jour dans la Seine. Au bout d'un mois, contrairement à l'avis de son valet qui lui conseille de prolonger encore ce remède pendant quelques jours, il se déclare tout à fait guéri et sa joie est telle de pouvoir marcher librement qu'il veut pour sa première sortie aller remercier l'empirique. Grande frayeur du valet qui cherche mille prétextes pour le dissuader d'exécuter son projet. Mais le chevalier tient bon, sans comprendre cette obstination. Au moment où il sort, le coupable tombe à genoux devant lui et par un aveu complet implore son pardon. Le chevalier ne peut s'empêcher de rire et, content d'être guéri tout de même, s'en va partout raconter son aventure et recommander son remède.

Ne quittons pas les empiriques sans dire un mot de celui qui conseilla à une mère, désolée d'avoir fait une fausse couche, de garder le fœtus dans de l'eau-de-vie, avec la promesse que si elle le maintenait à une douce température, il se dé-

velopperait et achèverait de se former complètement. La dame soignait donc avec amour son futur enfant et pour plus de sûreté l'avait toujours sur sa cheminée, dans un charmant petit flacon. Un jour un de ses amis vint la voir et, pendant la visite, se trouva mal. Elle se précipita dans son cabinet de toilette pour chercher de l'eau des carmes. Mais quelle ne fut pas sa terreur, à son retour, de voir son ami, qui revenu à lui avait aperçu une bouteille, l'avait flairée et, afin de se remettre complètement, en avalait le contenu. « Tout est perdu! » s'écria la pauvre mère, dont l'espoir s'évanouissait.

Après les cures de ces guérisseurs empiriques, il conviendrait peut-être de parler des guérisons obtenues par le magnétisme, mais pour comprendre l'immense succès de Mesmer, il faut d'abord suivre le mouvement théosophique, qui, avec le goût du merveilleux si répandu, exalta encore les esprits et les prépara à tout croire, conséquence inattendue de l'incrédulité des philosophes. Entre ces théosophes et ces empiriques, un homme apparut comme transition toute naturelle, car il tenait à la fois des uns, des autres et guérissait les malades sans remède, par le pouvoir reçu du Ciel. Hâtons-nous de le dire, cet homme était convaincu, et c'est pour cela qu'il ne faut pas le confondre avec les charlatans.

Il se nommait Gassner et était né en 1727 à Bratz, sur la frontière du Tyrol et de la Souabe, dans un pays où la foi avait conservé toute sa puissance, la religion toutes ses superstitions. Doué d'un esprit ardent, il entra dans les ordres et, en 1758, il reçut la cure de Klösterle, dans le diocèse de Coire. C'était un fort brave homme, qui vivait très simplement, d'une façon exemplaire, répandant le bien autour de lui. Au bout de quatorze ou quinze ans, le bruit courut qu'il guérissait les malades, sans remèdes, par l'imposition des mains, parfois même par une simple bénédiction donnée de loin. Chose plus admirable encore : il les guérissait gratis, sans demander, sans recevoir même de rétribution.

Son secret? Il ne le cachait pas. Selon lui, les maladies se divisent en trois catégories, suivant qu'elles sont dues à des causes physiologiques, à des causes diaboliques, ou aux deux réunies. Pour les premières, il convient de s'adresser aux médecins, pour les secondes aux exorcistes, pour les dernières aux exorcistes d'abord puis aux médecins. Le système offrait au moins l'avantage d'une grande simplicité de classification.

Quand on lui amenait un malade, pour savoir dans quelle catégorie il devait le ranger, il pratiquait sur lui ce qu'il appelait « un exorcisme probatoire », en sommant le diable de montrer sur

le champ les symptômes de la maladie. Si rien ne se produisait, la maladie était déclarée naturelle, et il passait à un autre. Le plus souvent les convulsions et les cris du malade annonçaient la présence du démon, et il fallait procéder à un exorcisme en règle dont le résultat était la guérison dans bien des cas.

Les contradicteurs ne manquèrent pas. Les protestants surtout accusèrent Gassner de supercherie. Pour prouver sa bonne foi et son pouvoir réel, celui-ci ordonna au diable d'agir à son commandement : devant des médecins stupéfaits, il obtint, sur un simple mot, une accélération ou une diminution du pouls dans une des deux mains seulement, les phénomènes d'une fièvre violente dans un pied ou dans une main, le déplacement instantané de cette fièvre. Après cela, impossible de nier.

Sa réputation grandit rapidement, établie sur le témoignage de nombreux malades qui se déclaraient guéris et dont plusieurs l'étaient réellement. La petite ville de Klösterle ne tarda pas à être envahie par une foule qui arrivait de tous les côtés. Bientôt Gassner, par pitié pour ceux qui ne pouvaient pas venir jusqu'à lui, demanda à son évêque, et en obtint, l'autorisation de s'absenter momentanément pour visiter les villes voisines. Le voilà donc parti, allant partout où il

jugeait sa présence utile, prêchant, exorcisant, guérissant. De 1774 à 1775 il voyagea ainsi de plus en plus loin, et s'arrêta enfin à Ratisbonne où les malades accoururent venant de Suisse, d'Allemagne, de France. Il vint même des juifs et des protestants. L'affluence fut telle qu'une partie de ces pèlerins d'un nouveau genre dut camper sous les murs de la ville.

Avec un public aussi nombreux il fallait plus que jamais éviter toute supercherie : un notaire ou un officier public tenait un registre des interrogations, des réponses, signalait les maladies, enregistrait les résultats, constatait les guérisons, et cela sous le contrôle des témoins, des médecins, des protestants spécialement. Le duc de Wurtemberg, oncle du roi, étudia lui-même les phénomènes sur place. D'après l'invitation de Gassner, il choisit les malades, les médecins, les spectateurs et par un procès-verbal qu'il signa et apporta à Paris en 1777, il certifia les heureux résultats obtenus devant lui.

Désormais les contradicteurs ne discutaient plus sur la réalité des faits, pas plus que sur le désintéressement de leur auteur, mais ils cherchaient des explications rationnelles que le peuple repoussait. Instinctivement, dans cet ordre d'idées, la foule aime ce qu'elle ne comprend pas, comme si, pour échapper aux misères de chaque jour,

elle trouvait une consolation dans ce merveilleux dont elle rit tout en y croyant, qui l'attire et l'effraye en même temps. Peu importait aux malades que la cause de leur guérison fût naturelle ou non : ils guérissaient, c'était l'essentiel. Même lorsque la maladie avait résisté aux injonctions de l'exorciste, il leur restait encore l'espérance, le meilleur des remèdes, celui qui trompe le plus et auquel on revient toujours. Et cependant tout à coup l'autorité religieuse, l'autorité civile elle-même intervinrent pour mettre fin à ces miracles. Les évêques de Prague, de Constance, de Salzbourg interdirent dans leurs diocèses cette façon de conjurer les esprits ; Joseph II expulsa Gassner de Ratisbonne, parla un moment de l'enfermer, l'envoya enfin à la cure de Bondorf où il mourut en 1779, sans chercher à se révolter contre cette persécution. N'était-il pas inhumain de priver ainsi les malheureux d'un secours si efficace? Sans doute, mais l'intérêt général l'exigeait. Depuis que le bruit de ces guérisons, considérées comme miraculeuses, s'était répandu, le nombre des malades avait singulièrement augmenté. Des gens, en parfaite santé jusque-là, se croyaient possédés, avaient des crises, des convulsions et se précipitaient chez Gassner : malgré eux ils se rendaient malades pour être guéris. Cette épidémie gagnait. Il fallait l'enrayer. Le meilleur remède consistait

à supprimer le médecin. On le fit. Rappelons que la mesure réussit parfaitement avec les convulsionnaires de Saint-Médard et notons que nous verrons un mouvement analogue dans l'étude du mesmérisme.

Gassner, fut donc avant tout un exorciste convaincu et c'est en cela qu'il se rattache à la fois aux théosophes, puisqu'il croyait tenir son pouvoir du ciel, et aux magnétiseurs, car il agissait par persuasion sur ses malades. Son originalité a consisté à venir avant Mesmer et Puységur, à deviner une partie de leurs procédés, à les appliquer autrement, par des pratiques qui, en fait, n'étaient que l'accessoire, mais qu'il considérait comme l'essentiel.

CHAPITRE V

THÉOSOPHIE ET SPIRITISME

Le spiritisme et la théosophie. — Phénomènes spirites : Mlle Clairon ; Mme de Genlis. — Les théosophes. — Historique. — Swedenborg. — Les visions.

Ces deux mots, théosophie et spiritisme, doivent être réunis. Les deux doctrines se rattachent l'une à l'autre par tant de points communs, elles se confondent si souvent, que l'on peut considérer les spirites actuels comme les descendants des théosophes du XVIIIe siècle. De même, en effet, que les spirites se disent en relation avec les esprits des morts et plongent dans les mystères de l'Inconnu, les théosophes se prétendaient en communication avec Dieu, soit par des visions directes, soit par les esprits des morts, soit enfin par des êtres intermédiaires dont certains spirites, de nos jours n'admettent pas encore l'existence, preuve que dans leurs théories, dans leurs opé-

rations même, les théosophes allèrent plus loin que leurs successeurs et étendirent davantage ce domaine si troublant de l'invisible.

Ce fut à partir de 1750 environ que ce mouvement prit tout à coup une extension extraordinaire, éclatant comme une réponse aux doctrines des philosophes, comme une réaction contre les théories matérialistes, comme une révolte d'un sentiment inné dans l'homme, de ce besoin d'idéal et d'au-delà qui, à un moment donné, plante, au cœur de l'incrédule le plus convaincu, l'espérance d'une autre vie. Quelques hommes le dirigèrent, le régularisèrent, en firent même la base de sociétés puissantes, mais indépendamment d'eux il était répandu un peu partout. Les grands mouvements qui entraînent les peuples ne prennent pas naissance dans le cerveau d'un homme : ils naissent d'eux-mêmes, on ne sait d'où souvent; ils sont la conséquence de causes que l'on ne voit pas immédiatement, parce qu'on les recherche trop près, parce qu'on ne remonte pas assez loin : ils se répandent dans la société, gagnent peu à peu, sans forme précise, sans presque être remarqués par les contemporains. Puis, tout à coup, un homme arrive, qui comprend le sentiment général, qui s'empare de ces idées éparses, les groupe, les condense en une formule. En suivant le courant général, il s'élève si bien au-dessus,

il paraît si bien le précéder, que l'on s'imagine qu'il le dirige. Erreur. Il n'est pas la source : il est la lumière qui ne crée pas et qui éclaire. Sans elle tout existe déjà, sans elle cependant rien ne paraît être.

Dans le cas présent, avant d'étudier les sectes théosophiques, nous pourrions citer bien des exemples pris en dehors de ces écoles, quelques-uns même antérieurs aux formules des théosophes; mais, suivant la règle suivie jusqu'ici, nous ne prendrons que les plus caractéristiques, dont on verra facilement l'analogie avec les phénomènes spirites actuels. Bien entendu, nous citons le témoignage des contemporains sans rien expliquer, sans formuler une opinion sur des doctrines que, comme toute doctrine, on ne doit pas juger à la légère.

Dans ses *Mémoires*, Mlle Clairon, la grande tragédienne, raconte qu'en 1743 mourut un jeune homme qui, follement épris d'elle, l'avait poursuivie pendant deux ans et demi sans qu'elle se laissât fléchir par ses prières. Elle avait alors vingt ans. Au moment de mourir, le pauvre amoureux la supplia de venir auprès de son lit de mort lui dire un dernier adieu : suivant le point de vue auquel on se place, elle eut la fermeté ou la cruauté de résister à cette demande suprême. A partir de ce jour, tous les soirs, à onze heures, elle en-

tendit un cri déchirant. Ce cri retentissait en quelque endroit qu'elle se trouvât, chez elle, chez des amis, dans la rue, partout, et les personnes qui l'accompagnaient le percevaient distinctement. Plusieurs fois, à la même heure, elle entendit le bruit d'un coup de fusil tiré contre elle, elle en vit même la flamme, sans éprouver aucune blessure, sans découvrir aussi la main ni l'arme invisibles. Dans sa chambre, un soir, elle reçut un épouvantable soufflet; un autre soir des applaudissements éclatèrent suivis d'une musique agréable. Et toujours les phénomènes se produisaient à onze heures du soir, devant des témoins souvent, sans que personne en trouvât la cause. Ils durèrent exactement deux ans et demi et cessèrent brusquement.

A peine délivrée de cette obsession, elle reçut la visite d'une vieille amie de ce jeune homme, Mme de S..., par laquelle elle apprit que ce malheureux, le soir de sa mort, ne voyant pas, malgré ses prières, arriver Mlle Clairon, s'était écrié : « La barbare ! je la poursuivrai autant après ma mort que je l'ai poursuivie pendant ma vie ! » et il expira à onze heures.

Dans ses *Mémoires* aussi, Mme de Genlis raconte que fortement atteinte de la rougeole, on l'avait séparée de ses enfants. Malgré cette précaution, un d'eux, âgé de 5 ans, tomba malade, sans que

sa mère le sût et mourut un matin à cinq heures. « Le même jour, à la même heure, dit-elle, j'étais seule avec ma garde ; je ne dormais pas, et, levant les yeux vers le ciel de mon lit dont une grande rosace dorée occupait tout l'impérial, je vis distinctement mon fils, sous la figure d'un ange, dont les ailes bleues se dessinaient sur la dorure : il me tendait les bras. » La vision dura douze heures et disparut à cinq heures du soir. Pendant ce temps-là, comme elle fixait sans cesse les yeux au plafond, on lui demanda ce qui attirait ainsi son attention, et à plusieurs reprises elle l'expliqua aux personnes présentes, qui, averties de la mort de l'enfant, sortirent pour cacher leurs larmes. Cinq semaines après seulement on lui avoua son malheur.

Remarquons en passant le rôle singulier du chiffre *cinq* dans cette histoire. Déjà, du reste, on avait observé les coïncidences curieuses des nombres, on avait fondé sur eux des systèmes plus ou moins exacts dont s'occupent encore nos occultistes.

A cette époque également les esprits frappeurs, qui, un siècle plus tard, devaient bouleverser l'Amérique et l'Europe, s'amusaient à troubler de paisibles bourgeois. Grâce à une affection déjà toute particulière pour les greniers, ils élurent domicile, en 1746, dans celui d'une maison

d'Amiens où ils se comportèrent de la façon la plus bruyante, avec des sonnettes et des chaînes qu'ils agitaient, avec beaucoup de propreté aussi, puisqu'ils balayèrent le plancher toutes les nuits, à minuit.

Dans la petite ville de Dibbelsdorff, en Basse Saxe, ils se montrèrent moins grossiers. Du mois de décembre 1761 au mois de mars 1762, ils s'établirent dans la maison de Kettelhut chez lequel ils frappèrent des coups discrets. Malgré une visite minutieuse, on ne put les démasquer. Ils continuèrent à frapper. L'idée vint alors à un des assistants de se rendre compte de leur degré d'instruction.

— Combien de boutons à mon habit ? s'écria-t-il en riant.

Les esprits frappèrent 18 coups : il y avait en effet 18 boutons. Même expérience avec les boutons d'un voisin, puis avec des pièces d'argent. Les esprits comptaient parfaitement. Ils lisaient même à travers un livre fermé le nombre inscrit sur une page désignée et découvraient, aussi bien que nos tables tournantes, le nom d'un individu absolument inconnu à toutes les personnes présentes, sauf à celle qui les interrogeait.

Ne parlons pas du frénétique accès de danse qui secoua en 1750, les étuis de violons et de contre-basses chez un luthier de la rue Croix-des-

Petits-Champs. On l'attribua d'abord à la douce gaîté d'esprits musiciens, mais la police découvrit une cause plus naturelle : un voisin, très amoureux de la fille du luthier, dirigeait tout ce vacarme au moyen de ficelles et profitait de la stupeur des parents pour goûter en paix avec sa bien-aimée les douceurs d'un tête-à-tête.

Les amoureux n'invoquèrent pas seuls le secours des esprits. Les charlatans, aussi nombreux alors que de nos jours, mais plus francs dans l'exercice de leur métier, se servirent d'eux pour exploiter la crédulité publique. Beaucoup prétendaient évoquer des revenants, d'autres appelèrent le diable lui-même. Quelques-uns firent paraître à volonté des personnes chères et très éloignées. Inutile d'ajouter que ces évocations étaient subordonnées à la générosité des curieux.

Pendant son ambassade à Vienne, le maréchal de Richelieu se rendit, avec plusieurs grands seigneurs, dans une caverne où un sorcier lui montra Satan, après avoir sacrifié à la lune un cheval blanc, payé un prix dont l'amour-propre du noble animal dut être satisfait, car de son vivant, jamais personne n'avait songé qu'il eût tant de valeur.

Un autre individu, pour se venger d'un prince qui lui avait fait donner une volée de coups de bâton et en avait exigé un reçu, se présenta à lui

à Dresde avec un déguisement, sous le nom du comte de Steinville, colonel français, et lui montra des revenants. Cabaretier de son état, atteint de la monomanie de la magie, il avait formé quelques adeptes, auxquels il promettait des prodiges : devant leur insistance, il les conduisit dans un bois, où il se brûla la cervelle en leur présence. N'était-ce pas la plus grande de toutes les merveilles, de voir un charlatan se rendre justice ?

A côté de ces hommes qui discréditèrent la théosophie comme, de tout temps, des imposteurs s'efforcèrent de tirer parti de doctrines ou de sciences dont ils ne comprenaient pas la haute portée ou dans lesquelles ils cherchaient un bas intérêt, il se trouva des philosophes et des savants qui consacrèrent leur vie à l'étude de ces phénomènes, pour découvrir, derrière les faits, la cause qui les produisait. Ils se passionnaient pour ces recherches, y consacraient leur temps, leur fortune, leur réputation. Les uns les admiraient, les autres les traitaient de fous. On les considérait comme des saints ou comme des charlatans et parmi eux il y avait des deux, suivant qu'ils étaient convaincus ou non.

A toutes les époques de l'humanité, des hommes ont prétendu entrer en communication avec la Divinité, recevoir d'elle des ordres, lui parler, la voir même. Toute religion n'est-elle pas fondée

sur les rapports entre Dieu et l'homme ? Mais les théosophes vont plus loin : il veulent ces rapports plus directs, et, comme ils ne peuvent aller jusqu'à Dieu, c'est Dieu qui vient à eux.

Sans passer en revue les hommes qui prétendirent ainsi s'élever jusqu'à Dieu ou abaisser la divinité jusqu'à l'humanité, pour s'en tenir aux derniers siècles, on peut citer quelques prédécesseurs des théosophes dont nous aurons à parler.

Au XVIe siècle, Paracelse, grand philosophe, grand médecin, qui, suivant les erreurs de son temps, tomba dans l'alchimie, acquit une réputation immense par ses ouvrages, longtemps considérés comme de véritables bréviaires dont les occultistes de nos jours citent volontiers des passages, sans les lire, il est vrai.

Après lui, au XVIIe siècle, vinrent Valentin, Weigel, Bœlunius, Robert. Ces deux derniers avaient des visions, des extases, comme Poiret, le fondateur des piétistes, comme les théosophes anglais Pordage, Jane Leade, George Fox, Wesley, Gichtel, comme Antoinette Bourrignon, comme Mme Guyon. Ces deux femmes, qui vivaient à la fin du XVIIe siècle, étaient d'un mysticisme encore plus exalté. Mme Guyon, spécialement, avait avec Dieu des rapports si intimes qu'elle lui servait de secrétaire. En dehors des apparitions qu'il lui accordait, des miracles qu'il la chargeait d'ac-

complir, il lui dictait ses lettres et elle écrivait machinalement, animée par cet esprit intérieur : les médiums écrivant étaient déjà inventés à cette époque.

En 1688, naquit à Stockholm, un homme appelé à exercer une grande influence sur le mouvement mystique de son siècle, mais qui, jusqu'à l'âge de 57 ans se consacra exclusivement aux sciences exactes. Emmanuel Swedenborg, c'était son nom, voyagea successivement dans presque tous les pays de l'Europe, pour se tenir au courant des progrès réalisés chaque jour, spécialement sur ce qui concernait les mines, et il publia nombre d'ouvrages scientifiques d'une réelle valeur. A Londres, en 1745, il rentra un soir assez tard dans l'auberge où il était descendu et il se fit servir à manger dans une petite pièce séparée. Après une journée de marche, il mourait de faim. Aussi se mit-il à manger le plus prosaïquement du monde, avec un appétit féroce. Tout à coup un homme se dresse devant lui, dans un éblouissement de lumière : « Ne mange pas trop », lui dit l'apparition, qui disparaît quelques secondes après.

Interdit, sans frayeur aucune, Swedenborg suit un conseil donné d'une façon si étrange et qui, somme toute, n'est pas mauvais. Son imagination cherche à découvrir le mystère de cette vision que de tous ses vœux il appelle de nouveau. La nuit

suivante elle se produit encore, et cette fois l'homme lumineux déclare être Dieu, tout simplement.

A partir de ce moment, la vie du savant est complètement changée. Comment ne le serait-elle pas? Chaque jour il a une communication avec Dieu. Tantôt il le voit, tantôt il reçoit la visite d'un esprit supérieur. Un jour c'est un saint qui lui apparaît. Le lendemain c'est un ange. Que les choses de la terre lui paraissent mesquines devant la révélation de cet infini mystérieux! Peut-il s'occuper encore des sciences terrestres alors que s'ouvrent devant lui des horizons aussi merveilleux, alors surtout que Dieu lui donne une mission à accomplir, le charge d'expliquer aux hommes le sens des Ecritures, lui promet de lui dicter ses écrits ? Aussi n'hésite-t-il pas. En une heure, il oublie tout son passé pour entrer résolument dans cette voie nouvelle, où il donnera du reste toujours l'exemple d'une vie irréprochable.

Le bruit de ses apparitions se répandit rapidement. Au bout de très peu de temps, on vint lui demander s'il pouvait voir tel ou tel individu mort récemment — ce sont les seuls dont on se souvienne — et le plus souvent l'évocation réussissait, il conversait avec le mort désigné, il lui transmettait tout ce dont on l'avait chargé pour lui. Bientôt il entra couramment en rapport avec

l'autre monde, où il vécut dans une grande familiarité avec le ciel et l'enfer. Anges, démons, morts illustres, morts connus de lui, tous le fréquentaient. Bientôt aussi le domaine de ses investigations s'étendit : en 1748 il visita plusieurs planètes. Du 23 janvier au 11 novembre, il vit trois fois Saturne, deux fois Vénus, six fois Mercure, une fois la lune, six fois Mars, vingt-trois fois Jupiter, et voyagea vingt-quatre fois dans les terres australes.

L'infini n'avait plus de mystère pour lui. Il le décrivit dans plusieurs ouvrages dont le premier surtout, *les Arcanes célestes*, eut un prodigieux retentissement. Successivement il promena ses lecteurs au ciel, en enfer, dans les planètes, et sa réputation grandit si bien que, contrairement au proverbe, elle se répandit même dans son pays, et lorsqu'il revint en Suède, en 1756, il fut l'objet de la curiosité générale. Entré à Stockholm le jour même de l'exécution du baron de Horn et du comte Brahe, il eut avec ce dernier, son ami très intime, une longue conversation douze heures après sa mort : les jours suivants il eut encore le plaisir de le voir plusieurs fois.

Deux faits achevèrent de lui donner dans le Nord une situation toute particulière. A cinquante lieues de Stockholm, en 1759, il annonça tout à coup qu'un violent incendie dévorait un des quartiers de la ville et comme ses interlocuteurs ne

paraissaient qu'à demi convaincus, il leur décrivit minutieusement les ravages du feu qu'il suivit de rue en rue, de maison en maison, renseignements tous reconnus, d'ailleurs, dans la suite, d'une rigoureuse exactitude.

Peu de temps après, il vint chez une veuve, Mme de Marteville, que des créanciers poursuivaient pour une somme payée autrefois par son mari mais dont elle n'avait pas la quittance, et lui dit avoir vu pendant la nuit M. de Marteville se rendre chez elle. La veuve, en effet, avait causé en songe avec son mari et avait même, le matin, grâce à ses révélations, retrouvé la fameuse quittance.

En 1761 enfin, la reine Ulrique, princesse de Prusse, le chargea d'une commission pour son frère, mort depuis un an, et quand il lui rendit compte de sa conversation avec le prince, elle déclara que personne au monde n'avait pu lui révéler ce qu'il venait de lui dire.

Contrairement aux habitudes des devins, impuissants à prévoir leur propre destinée, il annonça sa mort à date fixe, en 1772, et pour ne pas se donner un démenti à lui-même, il mourut au jour indiqué.

Comme il est facile de le penser, Swedenborg a été l'objet de violentes critiques. Les uns l'ont accusé d'être un simple farceur, un charlatan plus

habile que ses voisins, d'autres au contraire ont cru à son pouvoir merveilleux, et ceux-ci, parmi ses contemporains, furent de beaucoup les plus nombreux. Plus tard, on l'a traité de fou. A quelle opinion le lecteur se rangera-t-il? nous l'ignorons, mais si, comme nous le croyons, cet homme fut vraiment convaincu, jugez des jouissances inouïes qu'il éprouva pendant ces visions réelles ou fausses! Du moment qu'il les croyait vraies, elles étaient vraies pour lui, et dès lors quelles extases délicieuses quand il plongeait ainsi dans l'infini! Le grand voile était déchiré, il voyait, il vivait déjà d'une vie surnaturelle. Les fous de la sorte, s'ils sont vraiment fous, doit-on les guérir? Ne vaut-il pas mieux leur laisser leur folie? ils se croient heureux, donc ils le sont, car le bonheur consiste dans l'idée que l'on a de le posséder plutôt que dans sa possession même.

Quoi qu'il en soit, que Swedenborg ait été convaincu ou non, qu'il ait cru à ses visions, qu'il n'en ait pas eu ou même qu'il en ait eu, il n'en reste pas moins un fait certain : c'est l'influence considérable qu'il exerça sur le mouvement théosophique, mouvement qui existait, nous l'avons dit, à l'état latent, comme en fermentation, et qui éclata au grand jour quand un homme, un savant, d'un réel mérite, osa dire : « J'ai vu. » Entraînés par cette attraction du mystérieux, la

plus grande de toutes, surtout pour les âmes qui ont perdu la foi religieuse, les adeptes de cette doctrine se recrutèrent nombreux, demandant à Dieu des visions, alors qu'ils croyaient à peine à ce Dieu, ils se groupèrent, ils formèrent des sectes appelées « sectes Swedenborgiennes », que l'on peut considérer comme les premières sectes d'illuminés au XVIIIe siècle, après toutefois les convulsionnaires de Saint-Médard qui furent, eux aussi, des illuminés, sans avoir une organisation aussi complète que ceux dont nous nous occupons.

Les sectes d'illuminés furent de plusieurs sortes, indépendantes les unes des autres. Toutes, ou presque toutes, se rapprochèrent beaucoup de la franc-maçonnerie, lui empruntèrent plus ou moins ses règles, ses formules, ses grades, se fondirent même avec elle, et c'est pour cela qu'avant de continuer l'étude de l'Illuminisme, il faut donner un aperçu général de la franc-maçonnerie, dont le rôle a été singulièrement dénaturé et dont l'influence a été considérable sur la Révolution, mais d'une façon différente de celle que l'on imagine en général.

CHAPITRE VI

LA FRANC-MAÇONNERIE

Historique de la Franc-Maçonnerie en France. — Sa composition. — Son but. — Différence radicale avec la Franc-Maçonnerie actuelle. — Les Francs-Maçons étaient religieux. — Côté mondain. — Réceptions.

Nous n'avons pas à rechercher les origines de la franc-maçonnerie. Qu'elle ait pris naissance dans les sanctuaires mystérieux de l'Egypte ou de la Grèce, qu'elle remonte à la construction du temple de Jérusalem, sous Salomon, qu'elle ait eu pour fondateur et premier grand maître Hiram, l'architecte de ce temple, qu'elle doive simplement son existence aux confréries des maçons constructeurs qui voyageaient en Europe au moyen âge, pour élever la plupart de nos cathédrales et de nos basiliques, nous n'avons pas à choisir entre ces hypothèses, dont la dernière nous paraît la

plus simple, la plus vraisemblable par conséquent, tandis que les autres ont surtout pour but de frapper l'imagination des futurs adeptes. Nous prenons la secte au commencement du XVIIIe siècle, et nous l'étudions telle qu'elle était alors.

Pour cela, passons en Angleterre où elle florissait dans toute sa vitalité. Peu à peu, elle avait perdu son caractère primitif et professionnel, pour devenir une association d'hommes qui devaient s'entr'aider, sans être tenus de connaître l'architecture. En 1717, le changement acheva d'être complet. A cette époque, en effet, eut lieu, dans les loges de Londres, une modification profonde : l'exception devint la règle, et si l'on conserva encore comme symbole les termes employés par les architectes ou les maçons et le nom de leurs instruments, on convint de se livrer désormais à l'étude de questions politiques ou littéraires, sans s'occuper de construction. On chercha les hommes de mérite et de talent, on les attira, et les assemblées devinrent des réunions de gens instruits où l'on parla de tout, sauf peut-être d'architecture.

Peu de temps après, les jacobites anglais répandus en France, dans l'espoir de trouver dans la franc-maçonnerie un instrument assez puissant pour les aider à remettre les Stuarts sur le trône d'Angleterre, l'introduisirent chez nous et installèrent une première loge à Dunkerque en 1721.

Une seconde, sous l'autorité des loges anglaises, s'ouvrit à Paris quatre ans plus tard, chez Hure, restaurateur, rue de la Boucherie : la franc-maçonnerie transformée apparaissait en France, préconisée par les chefs du parti catholique ultramontain, adoptée par les partisans du pouvoir absolu. Depuis ce moment jusqu'à la Révolution, elle passa par quatre phases bien distinctes.

Jusqu'en 1738 ses progrès furent peu rapides, puisqu'en 1736, il n'y avait encore à Paris que quatre loges qui toutes admettaient la suprématie de la grande loge de Londres.

En 1738, le duc d'Antin, petit-fils de Mme de Montespan et fils du fameux courtisan qui, pour plaire au roi, ordonna de scier tous les arbres d'une futaie, sans les abattre, pour les renverser tous ensemble sur un mot du monarque, le duc d'Antin fut élu grand maître. Pendant les cinq années où il exerca ses fonctions, il travailla avec tant de zèle et d'énergie au développement de la société que, sous sa présidence, dix-huit loges nouvelles se fondèrent et que de cette époque date vraiment le grand essor de la franc-maçonnerie en France. Il est vrai que rien ne lui manqua. A la faveur des grands seigneurs qui suivirent l'exemple du duc d'Antin et fortifièrent de leur crédit l'association naissante, s'ajouta bientôt un stimulant puissant partout, en

France plus qu'ailleurs, où l'on aime à braver l'autorité : le pouvoir civil et le pouvoir religieux ne tardèrent pas à persécuter les francs-maçons d'une façon assez légère pour ne pas les détruire, suffisante cependant pour leur donner une vague apparence de conspirateurs. A plusieurs reprises la police leur défendit de se réunir. Le Châtelet menaça d'une amende de trois mille livres les cabaretiers chez lesquels ils tenaient leurs assemblées et fit même quelques exemples, aussi parfaitement inutiles d'ailleurs que les mandements de certains évêques ou les bulles d'excommunication lancées par les papes Clément XII et Benoît XIV. La noblesse continua à s'affilier aux loges dans lesquelles elle entraîna même le clergé.

En 1743 commença une période peu brillante qui dura jusqu'en 1771. Cette année, en effet, après la mort du duc d'Antin, Louis de Bourbon Condé, comte de Clermont, accepta la place de grand-maître où il apporta autant de négligence que son prédécesseur y avait déployé d'activité. En ce moment cependant les francs-maçons avaient pris une décision importante : ils avaient fondé la grande loge de France, dans le but de dicter des règles aux autres loges du royaume, mesure qui aurait dû fortifier beaucoup la société par la concentration de l'autorité dans une seule main. Le

contraire arriva. Des abus s'introduisirent de tous les côtés, la concession des maîtrises devint un objet de trafic et le pouvoir se décentralisa complètement en accordant l'inamovibilité aux maîtres de loges.

Tout le mal venait de ce que le comte de Clermont ne s'occupait pas de ses fonctions. Il y attachait si peu d'importance qu'en 1761 il nomma comme son représentant Lacorne, un maître à danser. Les affaires se gâtèrent. La grande loge de France, qui, en 1756, s'était déclarée indépendante de la grande loge d'Angleterre et se considérait en conséquence comme assez puissante pour résister même à la volonté du grand-maître, refusa de reconnaître le substitut, l'expulsa, continua à tenir ses séances tandis que Lacorne fondait une seconde loge composée en grande partie d'hommes de bas étage. Après une année de lutte, le comte de Clermont, pour avoir la paix, révoqua Lacorne, ce qui amena une réconciliation apparente des deux partis. Mais les membres de l'ancienne grande loge admettaient avec peine parmi eux les fidèles de Lacorne, gens sans naissance, pris dans un milieu très ordinaire, nullement entendus à la direction des loges ; aussi prévoyait-on une crise prochaine. Elle éclata en 1767. A la réunion de la grande loge, des frères bannis l'année précédente entrèrent brusquement

dans la salle des séances où ils se livrèrent à des voies de fait contre ceux qui les avaient exclus. Devant ce scandale, le gouvernement ferma la grande loge. Vainement celle-ci essaya-t-elle de tenir de nouveau des séances : la police se montra inexorable jusqu'en 1771.

Cette année le comte de Clermont mourut sans laisser de regrets parmi les francs-maçons dont il avait entravé les progrès par son insouciance. La grande loge s'ouvrit de nouveau et choisit à la fois pour son successeur le duc de Chartres, le futur Philippe-Egalité, et pour administrateur général le duc de Montmorency-Luxembourg, qui, en réalité, se chargea de tout le travail.

Il y avait fort à faire. Sous peine de voir la franc-maçonnerie dépérir complètement, une réforme générale s'imposait. Grâce à l'inamovibilité de leurs maîtres, les loges avaient peu à peu conquis leur indépendance et plusieurs étaient en guerre les unes avec les autres. Il fallait les réconcilier, il fallait en même temps reviser les constitutions, en renouveler quelques-unes, en supprimer d'autres. Vingt-deux inspecteurs furent chargés de vérifier les loges de la province, tandis qu'à Paris des délégués de différentes villes préparaient un nouveau code des lois maçonniques, sous la direction du duc de Luxembourg. Pour mener à bien cette entreprise, il devenait

indispensable de concentrer de nouveau le pouvoir : dans ce but, on créa le Grand-Orient de France, qui tint sa première séance le 5 mars 1773 et dont l'autorité, dans l'esprit de ses fondateurs, devait s'étendre sur toutes les loges du royaume. Presque toutes en effet reconnurent sa puissance, puisque, vers 1777, nous lui en trouvons environ 300 de soumises, mais la grande loge de France se déclara indépendante, entraînant avec elle plusieurs dissidents : elle ne devait reconnaître le pouvoir de sa rivale qu'en 1799.

Malgré cette scission, on n'en doit pas moins admettre que le Grand-Orient exerça la véritable direction de la franc-maçonnerie, à laquelle il rendit les plus grands services, soit par les réformes qu'il provoqua, soit par la discipline qu'il maintint. Tout d'abord il prit deux mesures d'une importance telle que des auteurs les ont considérées comme des réformes préparatoires à celles que la Révolution introduisit dans notre gouvernement : d'une part la suppression de l'inamovibilité des maîtres de loges, appelés désormais « Vénérables », amena une centralisation du pouvoir par l'affaiblissement des autorités provinciales et, d'autre part, l'envoi à Paris de députés des différentes loges donna une idée très nette du régime représentatif. En même temps, comme pour affirmer davantage cette puissance nouvelle,

il appelait « ordre maçonnique » ce que jusque-là on avait appelé « ordre royal. »

Armé du nouveau code, fort de sa puissance reconnue par la majorité, le Grand-Orient dirigea la franc-maçonnerie dans une ère de prospérité qui dura jusqu'à la Révolution, grâce à l'ordre habilement maintenu et au prestige dont il s'entoura autant par le choix de ses mesures que par l'élévation de ses idées. Etabli dans un hôtel particulier, dans une maison appelée « l'ancien noviciat des Jésuites » et situé rue du Pot-de-fer, au faubourg Saint-Germain, il défendit aux maçons de s'assembler dans les auberges et prit des mesures énergiques pour rehausser la dignité des frères, comme de fermer une loge dès qu'il s'y produisait une incorrection.

Comme résultat de ces efforts, la France possédait en 1789, environ sept cents loges en pleine activité. Thory en cite plus de trois mille pour l'univers entier.

La franc-maçonnerie touchait donc à l'apogée de sa puissance lorsqu'éclata la Révolution. Dès les premiers jours les frères négligèrent les assemblées, occupés qu'ils étaient ailleurs par des événements politiques autrement importants, et bientôt un grand nombre de maçons émigrèrent, furent emprisonnés ou proscrits, si bien qu'en 1792 la Grande-Loge interrompit ses travaux

et ses membres se dispersèrent. Le Grand-Orient lutta plus longtemps, tint encore quelques séances, se prolongea péniblement jusqu'en 1793, date à laquelle il prononça la déchéance du duc d'Orléans dont il brisa l'épée, après quoi il entra en sommeil, comme la plupart des loges de France. Il se réveilla en 1796, en même temps que la Grande-Loge : dix-huit loges étaient alors en activité : trois à Paris, sept à Rouen et les autres au Havre, à Perpignan, à Melun, à la Rochelle. En 1799, la Grande-Loge se fondait enfin avec lui et à partir de ce moment commença pour la franc-maçonnerie une ère nouvelle de prospérité.

La composition d'une société explique son esprit. Si l'on regarde dans quelle classe se recrutaient les francs-maçons au XVIIIe siècle et d'où ils sortent de nos jours, on comprendra sans peine le changement absolu qui s'est produit dans les théories maçonniques et qui se traduit par la poursuite d'un but diamétralement opposé. Actuellement, en effet, en dehors de quelques utopistes, les frères sont presque uniquement pris parmi les gens d'une condition médiocre qui demandent à la franc-maçonnerie un appui pour leurs ambitions, d'où résulte cet esprit révolutionnaire qui transforme tout franc-maçon en un ennemi des anciens ordres de choses, ordres politiques ou religieux, et qui le prédispose aux aventures dans

lesquelles il a tout à gagner, rien à perdre, il le croit du moins.

Bien différente, au contraire, était la composition de la société au siècle dernier. En passant d'Angleterre en France, la franc-maçonnerie, instrument de propagande politique entre les mains des jacobites, changea presque tout de suite de caractère par suite du goût des Français pour les fêtes et les bals, par suite aussi de leur manie de fronder l'autorité. Le gouvernement, à tort ou à raison, défendait les réunions : la noblesse entra en masse dans les loges, beaucoup pour s'amuser, beaucoup aussi pour ennuyer la police, cette éternelle victime des amis de l'ordre. Le pape excommuniait les francs-maçons : les catholiques s'affilièrent, avec une partie du clergé, et le parlement refusa d'enregistrer les bulles pontificales. Il en résulta que les principaux membres de la noblesse et du clergé, tous francs-maçons, suivirent la mode du jour, attirèrent parmi eux les littérateurs et les philosophes, flattés de se trouver en aussi bonne société, et représentèrent bientôt les idées d'indépendance et de bienfaisance, sans renoncer cependant aux anciennes croyances religieuses.

La société se composa donc d'un double élément, mondain et mystique. On gagna le premier par les plaisirs et par la vanité, le second par

l'appas du mystère et par la vanité aussi, qui sert aussi bien vis-à-vis des gens intelligents que des imbéciles. Afin de séduire les esprits inquiets qui cherchaient, sans trop savoir quoi bien souvent, on leur parla de mystères, de révélations, de grands secrets. Pour les engager à fond, on ne leur dévoilait ces fameux secrets que peu à peu, à mesure qu'ils montaient en grade, jusqu'à ce qu'ils arrivassent au sommet de la hiérarchie, à un point tel que lorsqu'ils reconnaissaient la futilité des révélations, ils n'osaient l'avouer, par fausse honte, de peur de montrer qu'ils avaient été dupes, de crainte aussi de perdre tout pouvoir sur les frères placés en dessous d'eux. De là ce côté symbolique conservé dans les termes, dans les cérémonies, dans les réceptions surtout ; de là aussi ce silence exigé de tous les membres : les maçons d'alors avaient parfaitement compris que toute la puissance d'une société secrète réside dans le mystère dont on l'enveloppe.

Les francs-maçons actuels commettent une grave erreur avec leur prétention de suivre les traditions de leurs devanciers : en politique comme en religion ils ont adopté des théories diamétralement opposées, ils poursuivent un but entièrement différent. Malgré, en effet, les bulles d'excommunication dont nous avons parlé, une grande partie des maçons étaient religieux et

même catholiques : nous n'en voulons pour témoignage que les messes d'actions de grâce, célébrées au moment de la naissance de grands personnages, comme celle du dauphin, ces *Te Deum* chantés à l'occasion de la guérison du grand maître (1777) ou de la conclusion de la paix (1783), ces offices dits sur la tombe de tel ou tel frère, et cela, non pas en province, mais en plein Paris, soit à l'église Saint-Eustache, soit chez les Révérends Pères de Nazareth, dans la rue du Temple, soit surtout à l'église des Petits-Pères, sur la place des Victoires. Et que l'on ne croie pas à quelques manifestations isolées : les loges entières assistaient à ces cérémonies, preuve que si le scepticisme avait gagné plusieurs membres, la religion n'en restait pas moins officiellement reconnue et respectée par la société.

Ce qui se passa même à Lunéville prouve combien les francs-maçons tenaient aux pratiques religieuses. M. Duverney, curé de Couvas et membre de la loge de Plombières, étant mort en 1770, les maçons de Lunéville voulurent faire célébrer pour lui un office dans une des églises de la ville. Le curé refusa. L'évêque de Toul, auquel les F.F. adressèrent une réclamation, approuva la conduite du curé et interdit à tous les prêtres de son diocèse d'agir autrement. Les F.F. ne se tinrent pas pour battus : ils attaquèrent devant les tribu-

naux le curé et l'évêque, mais les juges renvoyèrent les plaideurs dos à dos, avec défense à l'évêque d'inquiéter les francs-maçons, à ceux-ci de continuer leurs poursuites, et ordre au curé de célébrer un service qui rentrait dans les attributions de son ministère.

Un pareil fait et de nombreux autres analogues montrent l'importance conservée par la religion aux yeux des francs-maçons dont une des premières règles d'ailleurs était le respect des croyances religieuses : quel changement depuis ! Pour le côté politique la transformation n'a pas été moins complète. Nos F.F. actuels faussent l'histoire ou ne la connaissent pas quand ils prétendent que la franc-maçonnerie poursuivait autrefois le renversement de la royauté, comme si, avant les dernières années qui précédèrent la Révolution, la France avait possédé une coterie républicaine semblable à celle qui amena la révolution de 1848 ou qui profita du désarroi de 1870. Tout au contraire, la première loge créée en France le fut par les partisans du pouvoir absolu. Dans la suite, les maçons restèrent entièrement dévoués à la Monarchie, comme tout le monde du reste en France. Sans doute ils poursuivirent un but politique, mais théoriquement bien plus qu'effectivement, et s'ils parlèrent souvent de liberté et d'égalité, ce fut dans un sens moral : ils

réclamèrent une liberté plus grande, mais, à l'inverse de nos maçons actuels, ils demandèrent cette liberté pour tous, pour leurs adversaires aussi bien que pour eux, et il reconnaissaient que le meilleur moyen de la maintenir est d'avoir un gouvernement assez fort pour la faire respecter. Quant à renverser la royauté, ils n'y songeaient pas, et lorsqu'éclata la Révolution, avant d'entrer en sommeil, en 1791, la mère loge adressa une circulaire aux chapitres « pour les engager à l'obéissance à la Constitution et au plus entier dévouement au roi Louis XVI, leur légitime souverain. » Elle les invita en même temps « à cesser leurs travaux à la première invitation des autorités civiles. »

Il y a loin, de cette conduite et de ces théories, à l'esprit de révolte et d'intransigeance de nos T.T. C.C. F.F. actuels. Comme nous l'avons dit, la différence de composition explique en partie la différence d'opinions. Citer les noms des maçons du XVIIIe siècle serait reproduire une grande partie de l'Armorial de France, la partie la plus brillante, à laquelle il conviendrait d'ajouter la liste presque complète des savants, des philosophes, des littérateurs. Les grands-maîtres étaient choisis parmi les plus grands personnages, autour du trône même, et, dans les loges, les vénérables étaient également pris parmi les gens de la plus

haute naissance. La meilleure société ainsi réunie se montra naturellement exclusive afin de conserver le bon ton des réunions et de se livrer tout à son aise aux fêtes et aux plaisirs que l'introduction de gens d'une condition inférieure eût rendus impossibles. On se souvient de la scission qu'amena la nomination de Lacorne comme substitut du comte de Clermont : à peine installé, dès le début de ses réformes, le Grand-Orient décida que les artisans et les domestiques seraient admis comme frères servants seulement, qu'il faudrait justifier au moins de trois mois de domicile à Paris pour entrer dans une loge, après quoi il prononça l'exclusion de tous ceux « qui dans les arts et métiers n'étaient pas maîtres » et il interdit enfin l'entrée des loges aux comédiens ou aux gens attachés aux théâtres publics, parce que « leur état les met dans une telle dépendance des caprices du public que les frères ne peuvent exercer une partie de leurs engagements qui consiste à secourir les membres de la Société lorsqu'ils sont injustement humiliés ». En réalité on voulait rester entre soi, surtout depuis que chaque loge devenait une sorte de salon.

Dans les réunions, en effet, on causait agréablement sur les questions de morale, de philanthropie, de philosophie, ou simplement de littérature, et généralement l'on ne se séparait pas

sans « boire trois fois trois », dans un de ces banquets dont nos F.F. actuels ont pieusement conservé la tradition en démocratisant toutefois légèrement le menu. Un bal ou une fête suivait presque toujours une réception, car l'on avait pour principe de ne manquer aucune occasion de s'amuser, principe qui en vaut peut-être un autre.

Suivons une de ces séances : grâce aux récits du temps, grâce aux gravures, aux caricatures même, il est facile de décrire très exactement ce qui se passait. Les variantes, bien entendu, étaient nombreuses, pour ne pas tomber dans l'uniformité, pour distinguer les loges les unes des autres, mais le fond différait peu.

Nous voici à la réception d'un apprenti, vers l'année 1775. Les F.F. se réunissent dans la loge. A terre, au milieu de la salle, sont dessinés des signes symboliques autour d'un cercueil peint également sur le plancher. Dans trois coins sont posés des flambeaux, disposés soit un par un, soit trois par trois. Tous les frères debout, découverts. Seul le vénérable est assis, à l'orient, son chapeau sur la tête. A la porte, l'épée à la main veille le frère sentinelle.

Le récipiendaire attend dans une pièce à côté, en compagnie du frère Terrible qui le menace des peines les plus effroyables s'il trahit les secrets de l'ordre et qui s'assure ainsi du degré de confiance

que l'on peut lui accorder. Après une épreuve suffisante, le frère Terrible lui bande les yeux et frappe à la porte. Le frère sentinelle ouvre pour demander ce que l'on veut. Le récipiendaire est introduit et amené devant le vénérable qui lui fait jurer, la main sur l'Evangile, de ne jamais révéler les mystères qu'on lui dévoilera. Après ce serment, on l'étend à terre, sur le cercueil, et on lui jette sur la tête un long voile rouge. Les frères l'entourent, tirent leurs épées dont ils dirigent les pointes vers son corps, le maintiennent dans cette position tandis qu'on lui explique les dangers auxquels l'exposerait une indiscrétion, puis, lorsqu'il a répondu d'une façon satisfaisante aux questions qui lui sont posées, le grand-maître le relève, lui arrache son bandeau et lui donne l'accolade.

Pour fêter l'arrivée de ce nouveau membre, on passe ensuite dans la salle du banquet, ou, si l'on tient en même temps une de ces loges d'adoption, dont il sera question au prochain chapitre, le bal commence aussitôt.

CHAPITRE VII

LA FRANC-MAÇONNERIE (*suite*) ORDRES SIMILAIRES

Les loges d'adoption. — Principales réunions. — Maçonnerie d'imitation : Ordre de la Félicité, de l'Ancre, des Fendeurs, des Mopses, du Bouchon, de la Persévérance, de la Rose. — Ordres sérieux : Rite écossais.

Tout d'abord les femmes n'eurent la permission d'entrer dans les loges qu'après la réunion sérieuse, pour embellir de leur présence quelques fêtes où elles paraissaient avec le nom de « cousines ». Peu à peu, les frères remarquèrent qu'ils avaient bien tort de se passer de leurs « cousines », et ils les admirent d'une façon plus suivie, sous le titre de « sœurs » qui indiquait une familiarité plus grande quoique inoffensive. Par sa réforme de 1774, le Grand-Orient rendit régulier ce qui était l'exception. Dès lors, les maçons initièrent leurs femmes, leurs filles, leurs amies, et la mode s'établit de tenir de temps en temps

des « loges d'adoption » ou autrement dit d'offrir des fêtes auxquelles les dames, souvent les plus grandes dames de la cour, prirent part en compagnie des grands seigneurs, et qui se terminèrent généralement par des actes de bienfaisance. Parmi celles de ces réunions dont le souvenir est resté, signalons-en quelques-unes plus éclatantes que les autres.

Le 24 juin 1773, pour la création du Grand-Orient, le duc de Luxembourg donna une brillante réunion dans le Vauxhall de Torré, rue de Bondy. Trois ans après, au cours d'un voyage dans le Midi de la France entrepris par le grand-maître, le duc de Chartres, les maçons des différentes villes où il passa le reçurent avec empressement et les loges réunies de Bordeaux se signalèrent tout particulièrement par un banquet somptueux auquel prirent part la duchesse de Chartres, les dames de sa suite ainsi que les femmes des membres de la noblesse ou du parlement.

Après la maladie du duc de Chartres, en 1777, le Grand-Orient célébra la guérison de son grand-maître par une fête que termina une collecte en faveur des prisonniers détenus pour mois de nourrice. Les autres loges imitèrent cet exemple et donnèrent des bals ou des banquets à la suite desquels on réunit des secours pour des femmes en couches, on délivra des prisonniers, on mit des

jeunes gens malheureux en apprentissage, on maria de pauvres filles. Les mêmes fêtes se reproduisirent, avec les mêmes actes de générosité, chaque fois que l'occasion s'en présenta, soit à propos d'un événement public heureux, soit pour célébrer la naissance d'un enfant royal et toujours, après la séance sérieuse, les femmes furent admises « en loges d'adoption ».

Une des réunions les plus fameuses, une de celles pour lesquelles on chercha le plus à arracher des indiscrétions aux frères qui avaient eu le bonheur d'y prendre part, fut la réception de Voltaire à la loge des Neuf-Sœurs, en 1778. Quelques jours avant, le philosophe rentré à Paris depuis peu au milieu d'un enthousiasme indicible, avait reçu une députation de quarante maçons venus à pied, suivis de leurs carrosses, et avait très aimablement promis de se rendre à la loge. Au jour convenu, il se présenta comme apprenti, mais on le dispensa des cérémonies ordinaires : à son arrivée, on le plaça derrière un rideau qui lui dissimulait l'intérieur de la salle et qui se tira dès qu'il eut promis au vénérable de garder le silence sur les réceptions :

« Cet homme de génie, dit Bachaumont, est resté comme étonné des pompeuses niaiseries de ce spectacle, tant l'homme est susceptible de s'en laisser imposer par la surprise de ses sens. » Le

vénérable se leva, et en signe de déférence, lui céda le siège à l'Orient, après lui avoir remis le tablier d'Helvétius, tablier prêté par la veuve du philosophe et que Voltaire embrassa avec émotion. Un grand banquet termina cette réception dont on parla beaucoup dans Paris, à cause du personnage d'abord et par suite de la composition très brillante de la loge, une des plus recherchées de la capitale.

Sans oublier les loges de province, souvent fort brillantes, spécialement celles qui étaient attachées à tel ou tel régiment, citons parmi les mieux fréquentées, celles du Contrat Social et celle de la Candeur. La première pendant le peu de temps qu'elle dura, se signala par de brillantes réunions que présida la princesse de Lamballe et auxquelles prirent part les plus grandes dames. La seconde, fondée en 1775 par le marquis de Saisseval, la marquise de Courtebonne, la vicomtesse de Faudoas, les comtesses de Polignac et de Choiseul-Gouffier, fut plus particulièrement encore la loge de la cour et donna également de grandes fêtes qui se terminèrent presque toujours par des actes de bienfaisance. Le 1er février 1778, sous la présidence du duc et de la duchesse de Chartres, elle reçut la comtesse Jules de Rochechouart. Après le banquet qui suivit cette réception, la comtesse de Brienne, la comtesse Dessalles, le vicomte de

Gand, le marquis de Caumartin et le comte Maxime de Puységur jouèrent un opéra-comique, *l'Ami de la maison*, et le duc et la duchesse de Chartres clôturèrent la soirée par un grand bal. Les sœurs de la *Candeur* proposèrent aussi en 1779 un prix de trois cents livres pour le meilleur mémoire sur cette question : « Quelle est la manière la plus économique, la plus saine et la plus utile à la société d'élever les enfants trouvés, depuis leur naissance jusqu'à sept ans? » Dans le même ordre d'idée, en 1782, la loge reçut magnifiquement une brave fruitière, Mme Menthe, qui après avoir mis au monde dix-huit enfants, dont dix encore vivants, enceinte d'un dix-neuvième, perdit sa sœur. Bien que celle-ci l'eût déshéritée, elle n'hésita pas cependant à adopter son enfant. Réunis au nombre d'environ cent quarante, les maçons de la *Candeur* tinrent d'abord leur séance ordinaire, après quoi une toile se leva et l'on aperçut sur un trône la fruitière, l'adopté à ses pieds, entourée de ses dix enfants, tous habillés aux frais de la société. Le président raconta la bonne action de cette femme, une des sœurs posa sur son front une couronne civique, une autre lui remit une bourse, une troisième une layette, et la loge se chargea du petit orphelin.

Quelque temps après, pour célébrer la découverte des frères Montgolfier, la *Candeur* ac-

corda à l'un d'eux les honneurs d'une séance particulière, à la suite de laquelle les sœurs couronnèrent aussi, au bruit des tambours, au milieu des drapeaux qui s'agitaient, un jeune soldat nommé Thion, qui, ayant eu sur le champ de bataille le bras emporté par un boulet, avait achevé lui-même l'amputation et ne s'était rendu à l'ambulance qu'après avoir porté une bombe au canon à la manœuvre duquel il était attaché.

Aux approches des grands cataclysmes qui bouleversent un peuple, qui marquent la fin d'un monde et le commencement d'un autre, il semble que la haute société se livre avec une furie plus grande à ces plaisirs dont elle sera bientôt privée. L'histoire ancienne nous montre le luxe inouï de plusieurs peuples à la veille de leur chute, et sans remonter aux Perses, aux Carthaginois ou aux Romains, la France nous donne l'exemple de la Révolution et celui de la fin du second Empire. Pendant les quinze années qui précédèrent la réunion des Etats-Généraux, les bals et les fêtes se succédèrent à Paris, à Versailles, en province même, avec un caractère nouveau. Il s'agissait, en effet, de faire mieux que les autres, de donner de l'imprévu, « du pas connu, » et toutes les imaginations s'évertuaient à trouver ce que n'avaient pu découvrir les précédents. De là ces fêtes étranges où l'on dépensait des sommes fa-

buleuses pour arracher un cri d'admiration à des invités blasés, de là ces retours aux joies champêtres qui consistaient à introduire parfois des troupeaux entiers dans un salon, de là aussi, croyons-nous, le succès si grand des loges d'adoption. Ces dernières, en effet, devinrent de plus en plus nombreuses, soit à Paris, soit dans les grandes villes comme Lyon, Marseille, Toulouse, Montpellier, Bordeaux. Une politesse exquise régnait dans ces assemblées, composées d'ailleurs, de la meilleure société. Le bon ton et les belles manières n'eurent jamais à y souffrir et les rites les plus sérieux, en marquant combien les frères étaient assidus aux séances qui précédaient ces réunions mondaines, finirent par considérer ces dernières comme un lien très fort pour les sociétés maçonniques. Les meilleures loges, non seulement les mieux composées mais aussi les plus sévères, tinrent donc souvent des « tenues d'adoption » et les ordres similaires, même les plus mystiques, ne dédaignèrent pas ce mode de propagande.

A mesure que la franc-maçonnerie se développait en France, il se fondait, à côté, des ordres similaires entre lesquels il convient tout d'abord d'établir une distinction très caractéristique. Tandis que les uns n'étaient qu'une maçonnerie d'imitation, une association de gens désireux de s'amuser entre eux et d'emprunter aux ordres vé-

ritables quelques-uns de leurs rites, afin de donner un prétexte à leur réunions et plus de piquant à leurs assemblées, les autres constituaient des sociétés sérieuses avec un but politique ou religieux parfaitement établi.

Parmi les premiers, nous ne citerons que les principaux, ceux dont les fêtes eurent le plus d'éclat. Nous ne les considérons pas comme de la vraie maçonnerie, mais plutôt comme de simples coteries mondaines, dans lesquelles la galanterie devint la règle la mieux observée, et où les fêtes eurent généralement pour prétexte la bienfaisance, suivant la mode, toute à la sensibilité et à la philanthropie.

Vers 1742, de jeunes officiers de marine imaginèrent de fonder à Paris l'*Ordre de la Félicité* dont les cérémonies furent calquées sur celles de la franc-maçonnerie. Les frères et les sœurs, tous marins ou supposés tels, s'embarquaient, soi-disant, ensemble pour l'île de la Félicité. Seuls les termes, les emblèmes, les grades de la marine étaient admis. « Avez-vous navigué? demandait-on parmi les formules d'admission. Où avez-vous navigué? Dans quel état sont les planches de votre navire? » ajoutait-on pour connaître les dispositions du futur mousse. Et lorsqu'on était définitivement admis, les hommes juraient « de ne jamais entreprendre le mouillage dans aucun port

où il y aurait actuellement un vaisseau de l'ordre à l'ancre, » de même que chaque femme s'engageait « à ne point recevoir de vaisseaux étrangers dans son port, tant qu'il y aurait un vaisseau de l'ordre à l'ancre, » double serment d'un symbolisme légèrement grivois qui montrait bien le but poursuivi par les *Félicitaires*, gens tous distingués qui se réunissaient uniquement pour se distraire au moyen de quelques-unes des galanteries si goûtées à cette époque. Bientôt il se glissa dans la société des personnages de basse extraction, d'où une scission. Ces derniers, expulsés aussitôt, fondèrent entre eux l'*Ordre des Chevaliers et des Chevalières de l'Ancre*, copie exacte de tous les rites des Félicitaires.

Vers la même époque fut institué également à Paris l'*Ordre des Fendeurs*, prétendue association de *menuisiers*, de *charbonniers* ou de *charpentiers* réunis dans un *chantier*, au milieu *des forêts du roi*. Sous l'apparence d'un but non moins symbolique que toutes ces appellations, les Fendeurs ne cherchaient que prétextes à fêtes et à réunions.

De même, les *Mopses*. Cet ordre mixte, fondé à Vienne en 1737, puis répandu en France et en Hollande, n'acceptait à l'origine, parmi ses membres que des catholiques romains dont il exigeait le serment de ne révéler aucun des secrets de l'ordre.

Gouverné par deux Mopses, un homme et une femme, il distribuait aux deux sexes les mêmes fonctions. Son nom, ancien mot signifiant « doguin » ou « petit chien, » s'explique facilement par le récit d'une initiation. Sur le plancher de la salle des réunions étaient dessinés divers symboles. Dans un carré, inscrit lui-même dans un cercle, avec un flambeau sur chacun des trois coins dirigés vers le Nord, vers l'Ouest et vers le Sud, plusieurs cœurs étaient disséminés, unis entre eux par un lacet « le cordon de plaisir qui liait les cœurs » et les rattachait tous à l'emblème du Palais de l'Amour, devant la table de la Maîtresse, à l'Orient. A son entrée le récipiendaire, les yeux bandés, les poignets tenus par une corde assez lâche, passait entre les frères qui le recevaient l'épée à la main, image du châtiment suspendu sur la tête des indiscrets. Après l'avoir promené sur le lien qui unit les cœurs pour l'amener sur le Palais de l'Amour, la maîtresse lui posait quelques questions, exigeait de lui des serments dont on contrôlait la sincérité par une épreuve burlesque basée sur ce que le chien est l'emblème de la fidélité : on lui présentait un « doguin » avec l'ordre de l'embrasser sous la queue préalablement retroussée. Généralement le néophyte résistait. Plus il refusait, plus on insistait, et de là naissaient des contestations

à la grande joie de l'assemblée. Quand la répugnance du néophyte paraissait bien insurmontable on posait de force le doguin sur sa bouche. Alors seulement, il s'apercevait que l'objet de sa répulsion était en cire, en carton ou en satin. Bien entendu une fête, un bal, ou un festin suivait ces réceptions et on oubliait alors tout le cérémonial ordinaire des loges maçonniques.

A propos de ces épreuves d'un goût douteux, citons aussi celles que subissaient les *Chevaliers et les chevalières du Bouchon*, avant d'entrer dans cet ordre, introduit en Italie vers 1745. Le grand maître, disait-on, souffrait et pour le soulager il fallait lui souffler à l'endroit où les Mopses embrassaient le doguin. Le candidat ne manquait pas de se révolter, puis à force de raisonnements il se laissait convaincre et le grand-maître, se retournant, lui présentait, avec un grand sérieux, un orifice dans lequel il soufflait sans s'apercevoir qu'un carton remplaçait la nature.

Quittons ces indécentes farces, dont le succès du reste fut médiocre, et voyons deux autres ordres tout empreints de la galanterie délicate du siècle.

Vers 1771, Mme de Genlis, la comtesse Potocka, le comte Brostoski et M. de Seignelai s'amusèrent à créer un ordre, auquel ils donnèrent le nom

d' « *Ordre de la Persévérance* », et qu'ils prétendirent être la continuation d'une ancienne réunion de chevaliers, en Pologne, bien qu'ils en eussent eux-mêmes fixé les statuts. Pour donner plus de vraisemblance à cette fable dont le côté mystérieux et exotique flattait les adeptes, Mme Potocka obtint du roi de Pologne, complice de cette mystification, une lettre par laquelle il remerciait les fondateurs français d'avoir ressuscité un ancien ordre, fameux autrefois en Pologne. Dès lors on ne douta plus de l'authenticité de cette maçonnerie. Mme de Genlis raconte même que M. de Rulhière, auteur d'une histoire des révolutions de Pologne, lui avoua que, grâce aux recherches entreprises pour son ouvrage, il connaissait les secrets de l'ordre longtemps avant que l'ordre existât en France, et il lui donna des détails qui dénotaient chez ce singulier historien une imagination des plus fécondes. Mme de Genlis, qui mieux que personne savait à quoi s'en tenir sur ces hâbleries, le laissa aller, puis quand il eut fini :

— Tout ce que vous m'expliquez est fort intéressant, lui dit-elle, et il est curieux que ce soit un profane qui apprenne à une initiée les secrets de son ordre.

— Quand on écrit l'histoire, répondit M. de Rulhière avec un sérieux imperturbable, et l'histoire moderne surtout, on est obligé de faire tant

de recherches qu'il faut bien découvrir les choses les plus obscures et les plus secrètes.

L'opinion de M. de Rulhière n'en contribua pas moins au développement de cet ordre, dans lequel voulurent entrer bon nombre de grandes dames et de seigneurs de la cour. Pendant les réunions, chez M. de Lauzun, on prononçait de beaux discours sur la vertu et sur la sensibilité, on lisait quelques pages philanthropiques, on proposait de bonnes actions et on terminait la séance par une quête, généralement très fructueuse, dont le produit servait à soulager quelques misères. Entre les membres, qui appartenaient à la meilleure société et prenaient tous une devise, dictée le plus souvent par la galanterie, régnait la plus exquise politesse. En outre, par un retour aux anciens usages de la chevalerie, les statuts permettaient aux femmes de broder une écharpe pour un chevalier, lorsque celui-ci s'était montré digne d'une telle faveur par une belle et bonne action, bien constatée. A l'inverse des autres ordres, celui de la persévérance ne donnait ni bals ni festins.

Plus mondains encore et beaucoup moins sérieux étaient les *Chevaliers et les nymphes de la Rose*. Dans cet ordre mixte, fondé en 1778 par le duc de Chartres, qui lui avait fixé comme lieu de réunion sa propre petite maison de la Folie-Triton, rue Montreuil, les chevaliers n'admettaient que

des nymphes de mœurs assez faciles pour ne pas affliger plus tard leurs frères par une vertu intempestive. L'amour et le mystère, voilà le but ouvertement poursuivi par cette société, tout empreinte de la galanterie de l'époque, avec ses vices raffinés, si bien dissimulés sous l'apparence des belles manières et de l'esprit. Deux présidents, un homme, sous le nom de Hiérophante, une femme, sous celui de Grande Prêtresse, dirigeaient les réunions, remplies de cérémonies symboliques.

— Quel âge avez-vous ? demandait-on au néophyte ?

— L'âge d'aimer, répondait le chevalier.

— L'âge de plaire et d'aimer, disait la nymphe.

Aussitôt on couvrait le récipiendaire de chaînes, tressées avec des roses et des fleurs, et on le conduisait devant l'autel de l'Amour et de Vénus. Là, après un serment au petit Dieu et à sa mère, hommes et femmes échangeaient les couronnes de fleurs qui ornaient leurs têtes et pour célébrer la nouvelle admission, les représentations, les chants, les danses se succédaient, sans que les nymphes se montrassent cruelles à leurs chevaliers.

A côté de ces ordres, d'autres se fondèrent, beaucoup plus sérieux. Leur histoire est longue, assez confuse, précisément à cause de leurs at-

taches directes avec la maçonnerie proprement dite à laquelle un grand nombre de leurs membres appartenaient simultanément. Depuis 1750 surtout jusqu'à 1789, des corps constitués sérieusement, que l'on doit considérer comme des loges indépendantes plutôt que comme des ordres différents, se succédèrent avec une fortune variable. Leur nomenclature fastidieuse n'apprendrait que des noms, car la plupart de ces associations imitaient les rites de la grande loge ou du Grand-Orient avec quelques variantes, suffisantes pour affirmer leur autonomie. Aussi, comme nous n'avons pas la prétention d'écrire une histoire complète de la Franc-Maçonnerie et que nous nous bornons à rechercher ses rapports avec la société du XVIIIe siècle, laisserons-nous de côté ces différents systèmes pour nous occuper des trois grands ordres, qui, en dehors des loges régulières, jouèrent un rôle important : l'illuminisme, le rite Egyptien et le rite Ecossais seront seuls l'objet d'une étude spéciale.

Le premier sera traité dans un chapitre suivant, le second lorsqu'il sera question de son fondateur, de Cagliostro.

Quant au troisième, il fut introduit en France vers 1728 par le chevalier de Ramsay, noble écossais, jacobite ardent, protestant converti au catholicisme par Fénelon et dont la vie entière se

passa dans des intrigues ou dans des complots stuartistes. Ce violent lutteur, devant l'extension prise par la maçonnerie en Angleterre, avec l'intuition de l'influence qu'elle exercerait bientôt en France, essaya de la diriger au profit de ses vues politiques. Pour gagner à lui des adeptes plus nombreux, il excita leur curiosité en se prétendant le dépositaire de secrets remontant aux croisades, remontant même aux associations des Israélites alors qu'ils bâtissaient le deuxième temple de Jérusalem, et il flatta leur amour-propre par des grades nombreux dont les noms symboliques attestaient l'importance ou la haute antiquité de la société. Venu lui-même d'Ecosse, il affirma que ce système s'était conservé intact dans ce pays. Inutilement, la grande loge d'Ecosse protesta contre des prétentions qu'elle déclara dépourvues de tout fondement : la vanité et l'amour du merveilleux l'emportèrent sur les raisonnements de l'histoire, et le « rite Ecossais » garda ses partisans en Ecosse comme il conquit ses adeptes en France.

Il se distinguait de la maçonnerie proprement dite par une variété énorme de titres : trente-trois degrés remplaçaient les trois grades classiques d'apprenti, de compagnon et de maître. Il se subdivisa lui-même. En France on vit plusieurs « directoires écossais », unis en théorie par une

idée générale, bien qu'ils conservassent toutefois dans la pratique une indépendance basée sur la valeur des titres respectifs des principaux membres. De tous ces ordres, le plus important fut certainement le *Conseil Souverain des Empereurs d'Orient et d'Occident*, appelé aussi *Sublime Mère Loge écossaise du grand globe français* et organisé en France vers 1758 par le F.·. Pirlet. La plupart des vénérables des loges de Paris en faisaient partie, si bien qu'au moment de la fondation du Grand-Orient, en 1778, le *Conseil Souverain* faillit se fondre dans le pouvoir nouveau composé en majorité de ces mêmes vénérables. Il résista cependant, avec les vénérables dissidents qui défendirent leur inamovibilité, mais ses jours de splendeur étaient passés. Vainement il nomma comme grand-maître le marquis de La Rochefoucauld-Bayens, donna des fêtes, fit célébrer de grands offices religieux, tint des loges d'adoption sous la présidence de la princesse de Lamballe, acheta même pour ses réunions l'hôtel des archives de la Grande Chancellerie de France, rue Coq-Héron : ses principaux membres se détachèrent de lui pour former un nouveau corps de hauts grades, nommé *Grand Chapitre général de France* qui, en 1786, entra en relation avec le Grand-Orient, comme les autres directoires écossais y étaient entrés en

1776, et envoya auprès de lui des représentants pour s'occuper de la direction des affaires. La mère-loge Ecossaise continua cependant ses travaux jusqu'en 1791, date à laquelle elle suspendit ses séances en raison des circonstances politiques.

Après la Révolution l'*Ecossisme* devait reparaître, comme la Maçonnerie tout entière, et de nos jours encore il conserve des fidèles, au grand regret des Maçons sérieux qui trouvent les grades contraires à l'esprit égalitaire de la Société, mais à la grande joie des charlatans qui, aujourd'hui comme ils le faisaient hier, comme ils le feront demain, abusent facilement de la naïveté des gens crédules par le mystérieux pouvoir de titres dont ils seraient eux-mêmes embarrassés d'expliquer l'origine ou la valeur.

CHAPITRE VIII

LA FRANC-MAÇONNERIE ET L'ANGLETERRE

But actuel. — But primitif. — La Franc-Maçonnerie en Angleterre. — Sa diffusion dans l'univers par les Anglais.

Avant d'étudier le martinisme et l'illuminisme, il convient de dire un mot d'une question importante, qui, suivant nous, explique le véritable but poursuivi par les fondateurs de la maçonnerie.

Le but *actuel*, nous le connaissons, en France du moins. Les Frères ont pris soin de nous le montrer, par leurs actes mieux encore que par leurs paroles : il est double et consiste d'abord et avant tout *à lutter contre la religion catholique*, avec l'appui des juifs et de la partie anglicane des protestants, en second lieu *à maintenir une république parlementaire* qui ruine la France mais assure la fortune de la coterie triomphante. Par le fait, en s'élevant, en jugeant la chose de plus haut, ce double but converge vers un seul qui con-

siste à arracher la France à ses traditions et à la jeter par conséquent à la dérive, à la merci des autres peuples qui conservent intacts leurs croyances, leurs gouvernements et leurs forces. C'est seulement à ce point de vue que l'on peut conclure que les francs-maçons ont conservé une unité de direction.

Bien que ce que nous disons en ce moment semble être en contradiction avec ce que nous avons expliqué dans le chapitre consacré à l'historique de la franc-maçonnerie en France, ce désaccord n'est qu'apparent : les francs-maçons du XVIIIe siècle n'ont pas connu, en effet, l'arrière-pensée des gens qui les dirigeaient. Ils étaient persuadés qu'ils ne s'occupaient que de questions philosophiques ou philanthropiques et, loin de s'imaginer qu'ils servaient les intérêts britanniques, ils se considéraient comme de très bons catholiques, fidèles sujets du roi de France. Dans les tenues de loges, ils ne voyaient pour la plupart que l'occasion de se réunir en bonne société, et s'ils avaient soupçonné le véritable but de leurs fondateurs, ils auraient fui avec horreur des assemblées si contraires à tous leurs principes.

Le malheur est qu'ils ne se rendirent jamais compte du but de l'association. Et cependant, que de fois la question s'est posée dans les loges! que de fois ce problème a été soumis à l'investigation

des frères, sans que jamais une solution franche, exacte, claire, ait mis fin à ces incertitudes, voulues d'ailleurs! « L'origine, la nature et le but de la maçonnerie, écrit Rebold, un des principaux auteurs maçonniques, continuèrent d'être un problème insoluble pour la plus grande partie des maçons du continent. » Personne n'a vu clair, parce que ceux qui savaient ne voulaient pas parler, et que les autres, le *vulgum pecus*, ne remontaient pas aux véritables origines, se laissaient hypnotiser par les histoires fantastiques avec lesquelles on amusait leurs imaginations, subissaient enfin l'influence des tirades humanitaires qui, dans cette école d'admiration mutuelle, présentaient chaque frère comme le modèle de toutes les vertus.

Pour nous, si nous voulons comprendre la raison d'être de la franc-maçonnerie, il nous suffit de voir la façon dont elle se répandit au XVIIIe siècle, *sous l'inspiration de l'Angleterre*, et alors bien des points restés obscurs s'éclaircissent et nous comprenons pourquoi les maçons, chez nous du moins, sont des internationalistes.

Au commencement du XVIIIe siècle, la franc-maçonnerie, débris des anciennes confréries de constructeurs, n'existait plus qu'en Angleterre, ce pays où l'on garde immuables pendant des siècles les habitudes, les institutions et les haines, et elle

venait de subir peu à peu une modification radicale qui s'acheva en 1717. Cette année-là, nous l'avons dit, les membres de l'association abandonnèrent complètement les questions d'architecture, et recrutés désormais exclusivement dans la haute société, séduits par les idées de fraternité déjà à la mode, par les mots plus encore que par les idées, ils se réunirent pour causer entre eux de ces graves problèmes sociaux, dont la solution paraît chaque jour plus introuvable malgré les flots de paroles, d'encre et de sang répandus pour sa recherche. Répartis entre quatre loges, ils choisirent un nouveau grand-maître, reconnurent l'autorité de la grande loge d'Angleterre et résolurent de tenir leurs assemblées d'une façon régulière. En outre, dans le but d'établir une distinction entre ces assemblées et les simples réunions mondaines, afin de frapper l'imagination des membres nouveaux, pour retenir les anciens par des engagements présentant un semblant d'importance, on interrogea les vieux formulaires, on adopta toute une série de cérémonies, tout un rituel compliqué dans lequel les mots, les gestes, les actes, les accessoires furent d'un symbolisme que l'on ne comprit pas toujours, que l'on respecta d'autant mieux, si bien que de nos jours nos Frères se livrent encore à toute une fantasmagorie dont ils

riraient les premiers s'ils la voyaient en usage dans le temple d'un culte quelconque.

Bientôt, grâce à ces exercices, au mystère dont on s'enveloppa, au serment exigé de chaque membre de ne rien révéler de ce qu'il apprendrait, à tout ce petit air de conspiration enfin, la société se trouva constituée assez fortement pour que les Anglais, gens éminemment pratiques, cherchassent immédiatement à en tirer parti. Quelques-uns d'entre eux voulurent se servir de cette puissance nouvelle pour aider les Stuarts exilés à remonter sur le trône. D'autres, et ce furent les plus nombreux, comprenant le rôle autrement important que l'on pourrait donner à cette association, résolurent de jeter sur le monde entier un immense filet dont l'Angleterre tiendrait les cordes. C'était d'autant mieux combiné qu'ils savaient parfaitement que si les autres peuples, le Français surtout, sont susceptibles de se laisser griser par les grands mots de fraternité, d'humanité et de liberté au point d'en oublier leurs propres intérêts, ce danger n'existe pas pour les Anglais, dont l'esprit pratique résiste à tous les emballements du cœur, à tous les enthousiasmes généreux.

Soutenus par leur gouvernement qui vit rapidement les avantages à retirer de cette puissance naissante, ils répandirent leurs loges dans l'uni-

vers entier, comme maintenant ils inondent de leurs missions protestantes les pays qu'ils veulent conquérir. La preuve de ce que nous avançons se trouve dans le tableau suivant qui donne la liste des *principales* loges auxquelles, de 1721 à 1775, et spécialement jusqu'à 1750, la grande loge d'Angleterre donna des constitutions, soit directement, soit par l'intermédiaire de ses grands maîtres provinciaux, délégués munis de ses pouvoirs, animés par conséquent de son esprit, qui parcouraient les régions confiées à leurs soins et introduisaient partout une maçonnerie dont ils conservaient bien entendu la haute impulsion. Chacune de ces loges principales, appelée mère-loge, fondait à côté d'elle ou dans les autres villes de nombreuses autres loges auxquelles elle envoyait le mot d'ordre, de telle sorte que, dans tout le pays où s'implantait la société, s'étendait un réseau dont le centre véritable était à Londres. Ajoutons enfin que partout, surtout au début, les maîtres des loges furent des Anglais et même, dans la suite, quand les nationaux des différents pays entrèrent plus nombreux dans les ateliers et en reçurent la maîtrise, un système de correspondances écrites ou verbales conserva à la grande loge d'Angleterre les grandes lignes d'une direction générale.

Principales loges ayant reçu des constitutions de la grande loge d'Angleterre.

1721 Mons (Belgique), (première loge continentale).
Dunkerque, (première loge en France).
1725 Paris, (première loge à Paris).
1726 Gibraltar, Paris, (loge Saint-Thomas).
1727 Madrid, Cadix.
1728 Bengale, Jamaïque.
1729 Paris (loge de Louis d'Argent et loge des Arts Sainte-Marguerite).
1731 La Haye, Andalousie, Russie.
1732 Paris, (loge d'Aumont, à l'hôtel de Bussy).
1733 Valenciennes, Hambourg, Hollande, Florence, Toscane, Boston, etc., (les années suivantes d'autres loges sont constituées en Amérique).
1735 La Haye, Lisbonne, Savannah, Suède, Sénégambie, Afrique, Amérique du Sud.
1736 Cap de Bonne-Espérance.
1737 Suisse, (Genève), Montferrat, Haute-Saxe, Amérique.
1739 Lausanne.
1740 Russie.
1742 Antigoa (Antilles).
1743 Suisse.
1744 Colonies anglaises, (les Antilles surtout).

1745 Colonies anglaises (les Antilles surtout), Danemark.
1748 (Date incertaine), Turquie.
1749 Danemark.
1750 La Barbade.
1754 Colonies anglaises, Suède.
1755 Hanovre.
1762 Andalousie, Hambourg, Basse-Saxe, Sud des Indes, Terre-Neuve, etc.
1766 Alsace, (grande loge provinciale du Haut et Bas-Rhin).
1769 Brunswick.
1770 Naples, Russie, Jamaïque, Caroline du Sud, Antilles.
1771 Saint-Pétersbourg.
1772 Venise.
1775 Amérique du Nord.

A l'inspection de ce tableau, on voit qu'une période d'environ cinquante ans suffit à l'Angleterre pour répandre la franc-maçonnerie dans toute l'Europe et dans tous les pays du monde sur lesquels elle avait déjà posé sa griffe ou qu'elle s'apprêtait à conquérir. En Europe, comme malgré sa rapacité elle n'avait pas l'espoir d'annexer des provinces, elle attirait dans la maçonnerie les hautes classes par lesquelles elle agissait peu à peu sur l'esprit public et sur les gouvernements qu'elle gagnait

sourdement à sa politique. Pour être d'ailleurs plus certaine que la maçonnerie servirait bien ses intérêts, dans plusieurs pays elle confia aux ambassadeurs mêmes du roi d'Angleterre le soin d'organiser les loges. Les grands-maîtres provinciaux, véritables députés chargés de maintenir l'influence anglaise et de l'augmenter, achevaient de relier entre elles les mailles de ce grand filet jeté sur l'univers entier et dont la force était incontestable, bien que, par ordre, la trame en fût assez légère pour ne pas attirer de protestations. Comment se plaindre de gens qui s'assemblaient pour parler de philosophie, pour préparer quelques actes de bienfaisance, pour donner des fêtes? Comment prendre ombrage de leurs réunions dans lesquelles il était interdit de parler politique? Et cependant certains souverains, par instinct le plus souvent plutôt que par raisonnement, défendirent à leurs sujets l'entrée des loges et poursuivirent ceux qui ne tinrent pas compte de ces ordonnances. Aussitôt le gouvernement anglais intervint, surtout dans les pays faibles, et plaida la cause des maçons persécutés comme s'il s'agissait de ses nationaux.

Aux colonies l'action fut plus directe encore. De même que maintenant les missions anglicanes proclament dans les colonies françaises la vérité du protestantisme et les bienfaits du protectorat

anglais, à cette époque les loges maçonniques répandaient en Afrique, en Asie, en Amérique, les idées de fraternité générale, cherchaient à grouper les adeptes en leur montrant Londres comme le vrai, le seul foyer de lumière. La différence entre la propagande du passé et l'apostolat du présent, c'est qu'autrefois nos ministres mal renseignés, comme ils le sont parfois, ne voyaient dans cette extension de la maçonnerie que le résultat peu dangereux des progrès de l'esprit philosophique, tandis que de nos jours notre gouvernement sait parfaitement que ce mouvement protestant est le prélude d'une invasion à main armée, et le sachant, il laisse faire nos voisins, moitié par peur, moitié par complicité.

Ainsi partout nous voyons la maçonnerie répandue par les Anglais et comme tout ce que nous connaissons du caractère de ceux-ci nous prouve d'une façon irréfutable que jamais ils n'agissent avec un esprit uniquement spéculatif, il devient de toute évidence qu'en jetant ainsi leurs loges dans l'univers, ils établissaient des points d'appui pour leur politique et cherchaient à se créer des courants d'opinions favorables. Ajoutons que presque partout aussi, après avoir exercé ouvertement leur influence pendant quelques années, ils permettaient aux différents pays de reprendre soi-disant leur indépendance par la suppression de

la tutelle de la grande loge de Londres, mais au fond, pour ne pas être apparent, le lien qui reliait tous les francs-maçons à leur pays d'origine n'en existait pas moins, prêt à se resserrer au moment voulu.

La France, naturellement la nation la plus sujette à s'enthousiasmer pour toutes les idées présentant un côté généreux, dussent ces idées avoir pour elle les conséquences les plus déplorables, la France fut d'abord le pays dans lequel l'Angleterre répandit la maçonnerie avec le plus de soin.

Nous avons parlé de la première loge installée à Dunkerque en 1721, de la seconde établie quatre ans plus tard à Paris, chez un traiteur anglais, par des Anglais de distinction et dont lord Derwent Waters fut le grand-maître jusqu'en 1736, bien qu'elle fût composée en grande majorité de seigneurs français. Si l'on se souvient que Dubois, mort depuis deux ans seulement quand cette loge se fonda, recevait pour ses bons services, de la part du roi d'Angleterre, une pension annuelle de 40,000 livres sterling, si l'on pense que le roi Georges voulut continuer le même système de corruption avec notre premier ministre, le duc de Bourbon, on ne sera pas surpris de voir nos voisins agir sur l'opinion publique dans toutes les hautes classes par la maçonnerie comme ils

exerçaient sur le gouvernement une pression salutaire par l'achat de certains hommes politiques — méthode, dit-on, encore suivie par eux de nos jours avec un plein succès.

Passons rapidement sur la fondation, à Paris, d'autres loges anglaises et arrivons à l'année 1736 où nous voyons les quatre loges de Paris se réunir et donner pour successeur à lord Derwent Waters un autre Anglais, le comte d'Harnouester : mieux que tout discours, le choix de ce nouveau grand maître prouve combien les frères d'alors se considéraient comme les vassaux de l'Angleterre. Et cependant celle-ci, toujours insatiable devant le succès, ne trouvait pas la soumission assez complète! Moins de deux ans après, dans une publication de la grande loge d'Angleterre, nous lisons cette phrase :

« Les loges étrangères, sous le patronage de la grande loge d'Angleterre, telles que celles de la cité d'York, d'Ecosse, d'Irlande, de France et d'Italie, affectent une indépendance blâmable et refusent de reconnaître la juridiction du grand-maître de l'Angleterre; cependant toutes tiennent leurs constitutions, lois et règlements des frères de la Grande-Bretagne qui ont cru récompenser leur zèle en leur confiant les secrets de la confraternité. Ces ingrats oublient que la splendeur dont ils jouissent ne leur provient que de l'Angleterre. »

Ainsi pour les Anglais pas de doute : ils sont les seuls inspirateurs de la franc-maçonnerie, et c'est si vrai, que lorsqu'en 1743, cédant aux vœux formulés depuis plusieurs années par les frères de Paris, ils daignent constituer une grande loge pour la France, ils l'intitulent « grande loge *anglaise* de France », nom qu'elle conserva jusqu'à ce qu'en 1756, elle devienne « la grande loge de France. »

Quand plus tard, en 1768, cette grande loge, à la suite de désordres, fut suspendue par la police, c'est encore vers l'Angleterre que les maçons tournent les yeux : ils demandent à la grande loge de Londres d'entretenir avec eux une correspondance régulière pour suppléer aux séances interrompues, pour réconforter les cœurs dans l'attente de jours meilleurs, pour ne pas perdre enfin la tradition qui veut que les francs-maçons soient des internationalistes, toujours prêts à demander un secours à l'étranger ou à le lui accorder.

Au XVIIIe siècle il est donc de toute évidence que l'Angleterre dirigea la franc-maçonnerie dans tous les pays du monde, spécialement en France. Pendant cette période ils furent donc non pas les alliés, mais les serviteurs de nos voisins qui alors, comme autrefois, comme maintenant, comme toujours, étaient les ennemis implacables de notre

patrie. Alors, par conséquent, comme aujourd'hui, en faussant les idées d'humanité et de fraternité, ils furent de mauvais patriotes. Mais jadis ils eurent une excuse : instruments inconscients, maniés très légèrement et très habilement par le cabinet de Londres, ils ignoraient leur mission, tandis qu'aujourd'hui ils connaissent parfaitement le mot d'ordre auquel ils obéissent, ils savent très bien que par leur orientation spéciale de la politique ils servent les intérêts britanniques au mépris des intérêts français. Au siècle dernier ils furent dupes; de nos jours ils sont criminels.

CHAPITRE IX

MARTINISTES

L'Illuminisme. — Martinez Pasqualis. — Elus Coëns. — Initiation d'un Martiniste. — Les visions. — Le frère du Guers. — L'abbé Fournié. — Saint-Martin : son école ; ses visions. — M. d'Hauterive. — Les Philalètes. — Les illuminés d'Avignon.

En religion et en philosophie, « illuminé » signifie « très exalté ». Dans l'antiquité, aux premiers temps du Christianisme, au moyen âge, on a donné ce nom à des individus ou à des sectes dont le mysticisme allait jusqu'à l'hérésie ou à la folie. Par les luttes des quiétistes, des molinistes et des jansénistes, le XVIIe siècle vit un retour à des théories analogues, et au XVIIIe, les illuminés formèrent des sociétés indépendantes de la franc-maçonnerie malgré plusieurs points communs.

Swedenborg avait commencé à grouper ses adeptes, mais bien qu'on lui doive la poussée décisive imprimée au mouvement théosophique et mystique, les illuminés proprement dits apparu-

rent seulement quelques années après ses révélations et bientôt, suivant les règles ordinaires de l'injustice vis-à-vis des novateurs, ils élevèrent école contre école. C'est d'eux seuls que nous nous occuperons, car ils éclipsèrent vite leurs prédécesseurs.

Quoique compris sous la même appellation, ils se divisent en deux grandes classes, très distinctes par les principes comme par le but poursuivi, les *Martinistes* et les *Illuminés de Bavière*.

Les premiers eurent pour fondateur Martinez Pasqualis, personnage étrange, d'origine orientale, croit-on, de famille israélite, né en Portugal, converti au christianisme. Ce mélange de races et de religions produisit un être mystique, qui cachait son origine, probablement parce qu'il ne la connaissait pas, et qui institua, vers 1754, un rite auquel il donna le nom d'Elus Coëns.

Après avoir parcouru mystérieusement une partie de la France, l'Ouest principalement, quittant une ville sans dire où il allait, entrant dans une autre sans laisser deviner d'où il venait, il s'établit en 1767 à Bordeaux et épousa même la nièce d'un ancien major du régiment de Foix, ce qui l'introduisit dans la société militaire, qui devait lui donner son disciple le plus fameux, Saint-Martin. Dans le Midi les imaginations, plus vives, s'enflamment facilement pour les idées étranges.

Aussi répandit-il rapidement ses doctrines à Toulouse, à Marseille, à Lyon enfin dont il trouva les loges toutes prêtes à devenir le foyer de ses théories. Quand il eut bien établi son système dans cette dernière ville, il vint en 1768 à Paris, où il rencontra des hommes distingués qu'il séduisit par sa science mystérieuse. Dix ans plus tard, il partit pour l'Amérique et mourut à Saint-Domingue, quelques mois après son arrivée.

Bien qu'il n'ait pas traduit lui-même ses théories en formules écrites, on peut, grâce aux livres de Saint-Martin, grâce à l'étude des séances de ses adeptes, se rendre compte du but poursuivi et des moyens employés par lui. Comme beaucoup de ses contemporains, effrayé par le matérialisme des philosophes, matérialisme qu'exagéraient encore certaines loges, il lutta contre cette tendance des esprits et, comme il arrive dans toute réaction, il tomba d'une exagération dans l'autre : aux défenseurs de la matière il opposa le mysticisme le plus exalté, à leurs théories attristantes il répondit par une idéalisation de la vie, contre leur positivisme il offrit une transformation du moral aux dépens des appétits physiques. Selon lui, dans tout être humain sommeille un côté divin qu'il faut réveiller, que l'on peut développer au point de le dégager entièrement de la matière. Métamorphoser l'homme ainsi, c'est le

régénérer, c'est le réintégrer peu à peu dans son innocence primitive, c'est enfin lui permettre d'entrer en rapport direct avec la divinité, état parfait auquel doit tendre tout individu, toute société même, car l'illuminisme comporte une action sociale collective.

Ce n'est pas du jour au lendemain que l'on peut dégager l'homme de ses liens terrestres et le transfigurer au point que le corps devienne une quantité négligeable, toujours soumise aux volontés de l'âme. Trop d'erreurs se sont accumulées depuis des siècles, trop de préjugés pèsent sur l'humanité. Il faut que la lumière se répande peu à peu, sinon trop éblouissante, elle aveuglerait au lieu d'éclairer. C'est pourquoi Pasqualis distribuait par petites doses sa science « mélange, dit Mattei, de gnosticisme et de judaïsme christianisé, nourris tous deux de la Kabale ». Il voulait que ses adeptes, ceux du moins qui devaient pénétrer plus avant dans les mystères de sa doctrine, se livrassent à l'étude des secrets cachés de la nature, des sciences surnaturelles, de la haute chimie, des nombres, de la divination. Peu à peu ils arrivaient ainsi à « la Chose », c'est-à-dire à la communication avec l'invisible, aux révélations des esprits, aux manifestations sensibles et directes de la divinité, but suprême qui, une fois atteint, assurait à l'illuminé le bonheur avec la

perfection. Quand son éducation était complète, quand il avait tiré tout le profit possible des leçons reçues, le fidèle pouvait même prétendre à « l'extériorisation », c'est-à-dire à la faculté pour son âme de quitter momentanément son corps et de visiter, avant la mort, l'empire des esprits : nos spirites actuels n'ont rien inventé et beaucoup même se montrent plus timides que leurs devanciers.

Pour recevoir ainsi progressivement la science, Martinez Pasqualis voulait que l'on observât des règles minutieuses. Prenons un illuminé, le jour de sa présentation et suivons-le depuis les détails de sa réception jusqu'aux résultats de son initiation.

L'assemblée se tient dans une vaste pièce, le *Temple*, sur le parquet de laquelle des cercles représentent l'univers. De distance en distance apparaissent des mots cabalistiques et à certaines places déterminées d'avance, sont posés des flambeaux avec un ordre spécial. Dans une pièce à côté, le *parvis*, pénètre le néophyte, après s'être fait annoncer au *porche*. Des frères sortent pour l'interroger. Ils lui demandent son nom, sa patrie, ses idées religieuses, ses intentions, et s'il répond d'une façon satisfaisante, ils le somment de prononcer à genoux le triple serment d'observer une discrétion absolue, de fuir la débauche et les jeux publics, de ne pas commettre d'adul-

tère ni de fréquenter les femmes de mœurs légères. Une fois ces préliminaires réglés, on fixe à plus tard la cérémonie de la réception.

Quand cet heureux jour arrive enfin, le néophyte se présente de nouveau au *parvis* et est introduit dans la chambre de la *retraite*, où le grand maître le questionne sur le but qu'il poursuit en entrant dans la société. Lorsque les réponses sont suffisantes, le grand maître ordonne de le placer au centre de l'univers et de retracer la création à ses yeux. Aussitôt des frères le dépouillent de ses vêtements, ne lui laissent qu'une chemise et un caleçon de flanelle blanche et le portent dans le *Temple*, enveloppé de trois tapis, dont l'un est blanc, le deuxième rouge, le troisième noir. Couché sur le dos, au centre des circonférences, la tête à l'occident, les pieds à l'orient, les deux genoux en l'air et les poings sur les yeux, il a comme oreiller une pierre triangulaire; puis on dépose à côté de sa figure un vase avec du feu; près du cœur, un vase plein de terre pétrie; à sa droite, un vase rempli d'eau. Un grand silence; quatre coups de tonnerre. Les Respectables et les Vénérables tournent six fois autour des circonférences, au bruit du tonnerre, à la lueur des éclairs. Un frère s'approche du patient, lui touche les genoux avec une baguette de houx, le cœur avec une baguette de frêne, enlève les draps, sauf

le blanc. Après une dernière prière, suivie d'une allocution, on dépouille enfin le candidat de son dernier voile et on le laisse en tête à tête avec un frère, qui ridiculise devant lui certaines défenses, l'engage spécialement à s'approcher d'une branche d'arbre, dans un coin, à l'examiner, symbole de la tentation du premier homme. Comme Adam, il cède à la tentation. Aussitôt les frères qui guettaient cette faiblesse, le chargent de chaînes, lui jettent de l'eau et de la boue, et le traînent neuf fois autour du parvis.

Le repentir s'empare bientôt de son cœur, et les frères compatissants l'arrachent aux mains des mauvais génies pour le ramener dans le temple où on le conduit, jusqu'au pied d'un escalier à vis. Il monte à reculons les trois premières marches, se met à genoux, jure de garder un secret absolu sur tout ce qu'il apprendra. Il monte cinq marches encore, et prête à genoux, le serment « d'être fidèle à la religion catholique, apostolique et romaine », d'aider ses frères par tous les moyens en son pouvoir. Une nouvelle ascension de sept marches est suivie d'un troisième serment : celui de ne jamais fréquenter les assemblées qui prennent injustement le titre de maçons. A ces mots, une trappe s'ouvre et le néophyte se retrouve au pied de l'escalier, sans s'être fait de mal, espérons-le : désormais il est *Illuminé*.

L'initiation suivait la réception, mais progressivement. Peu à peu on révélait les secrets, selon l'intelligence du frère, sa discrétion, sa foi, sa crédulité plutôt. On lui exposait les théories régénératrices, on lui racontait certains résultats obtenus et, lorsque son imagination semblait assez exaltée, on lui permettait enfin d'assister aux expériences théurgiques. Avant d'atteindre ce moment tant souhaité, il suivait un régime qui consistait à ne pas manger de sang, de pigeon, de rognon et de graisse, à jeûner aux équinoxes, à dire tous les jours l'office du Saint-Esprit, à réciter le *Miserere* et le *De Profundis* au centre de sa chambre, le soir, avant de se coucher, la face tournée du côté de l'orient, avec faculté d'ajouter, à volonté, d'autres prières catholiques.

Après un temps d'épreuve suffisant, l'adepte revêtait une grande robe, retenue par une ceinture et ornée d'une écharpe, le tout en étoffes et de couleurs fixées d'avance. Chaussé de mules avec semelles de liège, sans aucun objet en métal sur lui, parfumé tout spécialement, il se prosternait selon un rituel minutieux et alternait les génuflexions avec les prières, jusqu'à ce qu'il obtînt enfin les visions demandées si ardemment au ciel. La forme elle-même de ces visions était déterminée ainsi que leur couleur : elles devaient être blanches, bleues ou rouge clair. A la fin de

la séance, chaque fidèle disait ce qu'il avait vu, avec la durée très exacte des visions.

Le ciel malheureusement ne favorisait pas de même tous les fidèles. Si quelques-uns dans leur extase voyaient apparaître devant eux des êtres étranges, bien différents des êtres humains ou terrestres, s'ils recueillaient avec soin les profonds enseignements des habitants de l'au-delà, beaucoup d'autres attendaient pendant des mois, pendant des années, avant de recevoir enfin la récompense de leur dévouement. « Le jour où vous en serez dignes, leur répétait Martinez, les phénomènes se produiront. » Nos spirites actuels ne disent-ils pas eux aussi : « Vous verrez quand vous croirez » ?

Comme chez nos spirites, également, il se glissa parmi les élus coëns des charlatans qui vendirent des grades et montrèrent pour de l'argent de soi-disant apparitions. C'était inévitable. Martinez les poursuivit sévèrement, ainsi que le prouve le procès intenté en 1769, au frère du Guers, qui, non content d'exploiter par des visions la crédulité de ses adeptes, dénonça même le grand maître aux tribunaux. Celui-ci riposta par une demande aux magistrats d'intervenir. Le juge déclara à Guers qu'il serait jugé par le tribunal secret de l'ordre, ce qui était d'ailleurs reconnaître la validité de ce tribunal. Le frère fut ex-

pulsé et, dans sa colère, il accusa Martinez auprès du curé de sa paroisse d'être un apostat, d'enseigner une doctrine contraire à la religion chrétienne. Pasqualis, qui tenait, comme on l'a vu, à ne pas violer les règles de l'Eglise, protesta auprès de son curé contre cette accusation et lui apporta, comme il le dit, « ses certificats de catholicité ». Furieux de ce nouvel échec, Guers employa contre son ancien chef un moyen radical : il se présenta chez lui et lui tira un coup de pistolet. « Mon ange tutélaire, écrivit Martinez, le suivait alors pour p... dans le bassinet. » Grâce à cette bienveillante intervention, l'illuminisme conserva son chef, et les magistrats donnèrent au frère irascible l'ordre de quitter la France dans les quarante-huit heures : il s'embarqua pour Cayenne.

Parmi les disciples de Martinez, ce fut certainement l'abbé Fournié qui reçut les visions les plus complètes, et son cas ressemble trop à ceux de nos spirites actuels pour ne pas l'exposer avec quelques détails. Cet abbé, doué d'une imagination ardente, se passionna pour les doctrines spiritualistes qu'il mélangea à ses croyances catholiques. Quelques visions passèrent d'abord devant ses yeux comme des éclairs. Peu à peu, ces apparitions prirent un corps, se prolongèrent, se renouvelèrent. Un soir enfin, seul dans sa chambre, les portes, les fenêtres et les volets fermés, il

priait Dieu avec ardeur, lorsqu'il entendit très distinctement la voix de Martinez, mort depuis deux ans. Suivant la direction du bruit, il ouvrit la fenêtre et vit dans le jardin son ancien maître qui se promenait avec son père et sa mère, morts eux aussi depuis longtemps et « corporellement ». Cette vision le troubla tout d'abord au point qu'il passa une mauvaise nuit. « Je fus, entre autres choses, dit-il, légèrement frappé sur mon âme par une main qui la frappa au travers de mon corps, me laissant une impression de douleur que le langage humain ne peut exprimer et qui me parut moins tenir au temps qu'à l'éternité. » Vingt-cinq ans après, quand il pensait encore à ce coup, il était saisi de terreur.

A partir de ce moment, il causa souvent avec Martinez, avec son père et sa mère, avec sa sœur morte depuis vingt ans, et avec « un autre être qui n'était pas du genre des hommes ». Son commerce avec les esprits devint si courant qu'il reçut d'eux communication d'un livre avec ordre de le publier pour éclairer le genre humain. A trois reprises enfin il eut la joie de voir Jésus-Christ lui-même, la première fois crucifié, la seconde au sortir de son tombeau, la troisième dans le rayonnement de sa gloire, au milieu de ses saints, la sainte Vierge à ses côtés.

L'abbé Fournié était donc un spirite, plus au-

dacieux que ceux de nos jours, aussi convaincu pour le moins, avec cette différence que son spiritisme, loin de lutter contre son catholicisme, le confirmait pleinement. De tous les disciples de Pasqualis il reçut les plus belles visions, il en laissa du moins le souvenir, et il goûta les joies les plus vives.

Les théories de Martinez ne visaient pas un but politique et renfermaient certainement de très beaux côtés. Peut-on du reste jamais blâmer un homme de vouloir aider ses semblables à oublier leurs misères, à les supporter plus courageusement, à idéaliser la vie au lieu de leur interdire l'espérance ? Toutefois, si cette doctrine séduisait facilement les esprits inquiets, les pratiques étranges dont on l'enveloppait afin de frapper les imaginations blessaient la délicatesse de certains disciples qui n'en comprenaient pas la nécessité. Plusieurs se détachèrent du maître et, sous la direction de Saint-Martin, fondèrent un ordre rival, animé du même esprit mais dégagé de tout le fatras des cérémonies théurgiques.

Louis-Claude de Saint-Martin, appelé souvent le philosophe inconnu, était né en 1743 à Amboise, dans une famille très pieuse, qui lui donna une éducation des plus religieuses. Sérieux avant l'âge, il se livra de bonne heure à l'étude des philosophes et se passionna tellement pour leurs

ouvrages qu'il dut renoncer à la magistrature dans laquelle il occupait une place bien incompatible avec les rêves de son esprit. S'il accepta plus tard une lieutenance dans le régiment de Foix, s'il resta quelques années au service, c'est que le temps de paix où l'on vivait lui permettait de poursuivre ses études sur la philosophie et sur la religion, et encore donna-t-il de bonne heure sa démission.

Pendant qu'il tenait garnison à Bordeaux, il fit la connaissance de Martinez-Pasqualis. Séduit aussitôt par ses doctrines spiritualistes, il devint un de ses plus ardents adeptes et le maître s'occupa d'autant mieux de lui, que ses fortes études le mettait à même de pénétrer très avant dans les profondeurs de la science nouvelle. Il suivit avec ardeur le mouvement théosophique et entra dans les loges des Illuminés, avec l'espoir de trouver enfin dans les révélations supérieures dont on lui parlait l'idéal que son âme inquiète poursuivait depuis longtemps. Sa déception tout d'abord fut grande. D'une nature délicate, affinée par un puissant travail intellectuel, il fut blessé par les opérations théurgiques dont on accompagnait l'enseignement spiritualiste et sortit de la loge meurtri, troublé, effrayé même, mais animé plus que jamais du désir de trouver la vérité. En 1771, il vint à Paris, où la haute

société l'accueillit avec empressement. Les Lusignan, les Suffren, les Choiseul, les Flavigny, les Ruffé, les Pontcarré, pour ne nommer que les principaux personnages, lui ouvrirent toutes grandes leurs maisons. Les femmes surtout se disputèrent sa présence et beaucoup le prirent en quelque sorte comme directeur spirituel. La marquise de Clermont-Tonnerre, la duchesse de Bourbon, la marquise de Chabannais, la duchesse de Noailles, la marquise de Lusignan, écoutaient ses paroles avec vénération et le consultaient souvent.

Heureux de ces succès, car par une étrange anomalie ce philosophe sceptique adorait le monde, il résolut d'opposer à l'école trop formaliste de Martinez une secte uniquement spiritualiste, dégagée entièrement des cérémonies et des pratiques. Sans rompre complètement avec son maître, avec les alchimistes, avec les chercheurs des sciences occultes, il resta de plus en plus dans un rôle *enseignant*, tout en permettant à ses disciples *d'opérer* de temps en temps, c'est-à-dire d'évoquer des esprits. Lui-même opéra, généralement en tout petit comité, surtout avec M. d'Hauterive qu'il avait connu à Lyon, au cours d'une série de conférences à la loge de la Bienfaisance. Pendant plusieurs années ils se livrèrent ensemble d'abord à des études théurgiques, puis

à des expériences. Sans avoir encore tous les modes de communication que l'on prétend posséder aujourd'hui, sans disposer de médiums variés, ils s'adressaient cependant aux âmes des morts, même à des esprits supérieurs. M. d'Hauterive alla jusqu'à dire que dans ses ascensions astrales, dans ses visions, il se *décorporisait*, faculté que Saint-Martin toutefois ne reconnaissait pas. Le magnétisme à cette époque était à son début et, comme bien on pense, les deux amis l'étudièrent, s'y livrèrent avec ardeur. Saint-Martin adressa même à ce sujet une jolie réponse à Bailly qui, chargé par Louis XVI d'étudier les phénomènes magnétiques, avait conclu à leur non-existence, en attribuant tous leurs effets à la fourberie des malades.

— Voyez cependant, lui dit Saint-Martin, les chevaux que l'on traite à Charenton par le magnétisme.

— Que savez-vous si les chevaux ne pensent pas? s'écria Bailly.

— Monsieur, lui riposta le philosophe, vous êtes bien avancé pour votre âge.

De bonne heure, du vivant même de son premier maître, Saint-Martin exposa ses idées dans un livre intitulé : *Des Erreurs et de la Vérité*, qui eut un succès d'autant plus grand qu'il renfermait l'exposé de la doctrine de Martinez, doctrine encore assez mystérieuse et mal connue. A ce

premier ouvrage succédèrent plusieurs autres, destinés à répandre cette philosophie mystique, mais tous d'une obscurité complète. Les mots suivent les mots, les lignes succèdent aux lignes, les phrases s'enchaînent aux phrases régulièrement construites, sans possibilité d'y découvrir une idée. En avait-il toujours une lorsqu'il écrivait ces pages dont plusieurs, disait-il, étaient inspirées par des puissances suprêmes qui l'aidaient ainsi à remplir sa mission morale et religieuse? S'il faut l'espérer, on ne peut pas l'affirmer.

Toujours irréprochable dans sa vie privée, jusqu'à la Révolution il alterna ses leçons à ses adeptes avec des voyages à l'étranger où il se créa de grandes relations, surtout parmi les femmes qui continuaient à lui demander des conseils. Inquiété pendant la Terreur, pour ses correspondances avec l'étranger, correspondances purement philosophiques du reste, quelques-uns de ses anciens disciples, arrivés au pouvoir, le protégèrent, et il échappa, grâce à eux, à une mise en accusation. Jusqu'à ses derniers jours, il professa des idées que le spiritisme remet aujourd'hui presque entièrement en lumière. Il mourut doucement en 1803. Cette phrase, qu'il écrivait autrefois, lui revint-elle alors à la mémoire : « Je ne sais pourquoi les morts ne m'attristent pas

extrêmement. C'est peut-être par l'idée que j'ai eue souvent que la mort n'était qu'une promotion. »

Sous l'appellation indistincte de Martinistes, on a souvent confondu les disciples de Martinez avec ceux de Saint-Martin. Par le rapide exposé des doctrines de ces deux hommes, on voit que malgré la ressemblance des théories, une différence profonde séparait les deux écoles, puisque le second repoussait les pratiques et les cérémonies auxquelles le premier attachait une importance capitale. Les Martinistes vécurent néanmoins relativement en bonne intelligence les uns avec les autres. Appartenant pour la plupart aux classes élevées de la société, ils étaient généralement des gens honnêtes. Monnier qui en a connu beaucoup dans le midi et à Lyon, vrai foyer de l'illuminisme, dit que, malgré une valeur très réelle souvent, c'étaient des hommes très crédules, très exaltés, sans cesse occupés de prodiges et de revenants, mais de mœurs irréprochables. Il a même observé de grands changements dans la conduite de certains individus après leur entrée dans la secte.

Vers 1773, quelques Martinistes, sans se séparer complètement de leur chef, fondèrent à Paris, à la Loge des Amis réunis, le régime des Philalètes, ou « des chercheurs de la vérité », dans le but de

rassembler le plus de connaissances possibles sur les sciences occultes. Cette loge, composée de gens d'esprit, de littérateurs, de grands seigneurs et de financiers, attira dans ses réunions tous les personnages dont les opinions singulières et nouvelles pouvaient faciliter leurs recherches. C'est ainsi qu'elle invita successivement Duchanteau, Mesmer, Cagliostro, Saint-Germain, Saint-Martin à exposer leurs théories devant elle ou à reproduire leurs expériences dans des assemblées dont quelques-unes restèrent fameuses.

Sa réputation grandit bientôt, autant à cause de ses travaux dans le domaine du merveilleux que par suite de sa composition et des réunions des bals, des fêtes, des concerts qu'elle donna. Très bien installée, elle possédait des archives très complètes, une bibliothèque importante, un très beau cabinet de physique et d'histoire naturelle. M. Lavalette devint l'âme de cette institution qui disparut à sa mort.

Citons encore, parmi les différentes sectes de l'illuminisme, les Illuminés d'Avignon, société de maçonnerie hermétique, fondée en 1760 par le bénédictin dom Pernety, sur le modèle d'une ancienne secte Swedenborgienne. Elle se transporta, en 1779 à Montpellier où elle prit le nom d'Académie des vrais maçons, après quoi elle se fondit dans le grand courant Martiniste.

CHAPITRE X

LES ILLUMINÉS DE BAVIÈRE

Weishaupt. — Ressemblance avec nos socialistes. — Les frères insinuants. — Affiliation. — Les différents grades. — Dispersion de la Société. — Les Eveillés. — Les prophéties : Suzanne Labrousse, Catherine Théot, Cazotte. — Rôle des francs-maçons dans la Révolution.

De même qu'il ne faut pas confondre l'Illuminisme en général avec la franc-maçonnerie proprement dite, il convient d'établir une différence radicale entre les Martinistes et les Illuminés de Bavière, plus encore pour les divergences dans le but poursuivi qu'à cause des moyens employés. Les uns et les autres furent des exaltés; mais tandis que les théories des premiers furent uniquement philosophiques et morales, celles des seconds prirent un caractère social et politique. Leur influence, du reste, s'exerça dans deux pays distincts : celle des Martinistes en France, celle

des Illuminés en Allemagne, et si nous parlons de ces derniers, c'est parce qu'ils cherchèrent à gagner la France, parce qu'on leur a attribué un rôle considérable dans la préparation de la Révolution. En outre, leurs idées ressemblent trop à celles de nos socialistes actuels pour que nous n'exposions pas leur histoire, comme nous avons présenté celle des précurseurs de nos spirites.

Ce fut un professeur de droit canon à Ingolstadt, le bavarois Weishaupt, qui fonda, en 1776, un ordre auquel il donna d'abord le nom de « perfectibilistes » et qu'on appela ensuite « Illuminés de Bavière. » Pour gagner des adeptes, il indiqua la bienfaisance comme but apparent de sa secte, pour remédier, disait-il, aux maux de la superstition et de l'ignorance. A quelques initiés seulement, aux fidèles de la première heure, à ses « aréopagistes, » il avoua son but véritable, qui, très grandiose et très dangereux en même temps, consistait à « rétablir l'homme dans ses droits primitifs d'égalité et de liberté, » ce qui nécessitait, de son aveu même, la destruction de la religion, l'anéantissement de la société, l'abolition de la propriété, sources de tous les maux, suivant les paradoxes de Rousseau. Il fallait ramener l'humanité à l'état sauvage, le seul où elle goûtât vraiment la liberté, et pour briser ainsi les barrières qui séparaient les hommes, qui les rete-

naient, on devait supprimer l'autorité quelle qu'elle fût, les croyances, les préjugés, les distinctions de toutes sortes.

A ceux qu'effrayaient trop ces idées anarchistes, il prétendait revenir aux habitudes primitives du christianisme, mais aux autres, à ses vrais fidèles, il exposait franchement ses doctrines, telles que de nos jours, les collectivistes et les socialistes semblent les avoir reprises, jusqu'à en admettre les conséquences les plus extrêmes. C'était donc bien la disparition de toute autorité qu'il poursuivait : ni religion, ni maître, ni foyer, ni patrie. Tel était son idéal. Comme nos socialistes, il ne tenait aucun compte de la grande leçon de l'histoire, de ce fait que loin de retourner de la civilisation à l'état de nature, l'homme a une tendance à s'affiner de plus en plus, en sorte que lorsqu'un peuple abandonne ce mouvement progressif, il dépérit rapidement et disparaît bientôt. A l'inverse cependant de nos modernes anarchistes, il voulait arriver sans violence à ce résultat que l'on obtiendrait peut-être après des milliers d'années seulement, disait-il, car, toujours d'après sa théorie, l'autorité des gouvernements vis-à-vis des peuples doit cesser comme celle des parents vis-à-vis des enfants, quand l'âge permet aux uns et aux autres de se diriger seuls sans tutelle.

Il oubliait que les peuples sont toujours de grands enfants.

Par une étrange contradiction bien semblable à celle de nos révolutionnaires, pour affranchir l'humanité, il se montrait plus autoritaire et moins libéral que les gouvernements dont il avait la prétention d'amener la chute. Si, pour grouper des disciples, il essaya de séduire leurs imaginations par l'attrait du mystérieux et de l'inconnu, attrait aussi grand que celui de la nouveauté, s'il répandit le bruit que sa secte, fort ancienne, possédait le dépôt de secrets importants, il chercha en réalité à jeter sur l'Europe un immense filet dont lui-même tenait l'extrémité. Ancien élève des Jésuites, il employa les armes de ses maîtres et copia leur puissante organisation. Seuls les aréopagistes connaissaient son existence. Pour les autres, il demeurait invisible, inconnu. Il donnait des ordres et tous, quels qu'ils fussent, devaient obéir aveuglément, sans discussion. Le retour à la liberté commençait par l'absolutisme. En outre, un système général d'espionnage s'étendait sur tous les membres, qui se surveillaient les uns les autres, sans en rien dire bien entendu et adressaient des comptes rendus détaillés à des chefs inconnus à la plupart.

Au début, la secte se composa de peu de membres, pris surtout parmi les étudiants, dans cette

jeunesse ardente qui écoute plus facilement les emballements du cœur que les raisonnements de la tête. Chez les jeunes gens une utopie a toujours chance de réussir si elle renferme un côté généreux. Aussi Weishaupt s'adressa-t-il à eux avec succès. En même temps, il fit la connaissance d'un autre individu, bien digne de le comprendre pour des motifs moins louables, d'un intrigant, d'un charlatan, le baron de Knigge, qui en présence du parti à tirer d'une telle association pour un ambitieux, montra un zèle infatigable dans son développement. Afin de flatter la vanité de quelques-uns, il conseilla d'introduire des grades, tandis que pour s'assurer l'indifférence des gouvernements, il recommanda d'emprunter le voile de la franc-maçonnerie, si répandue partout et considérée généralement comme une réunion inoffensive de gens désireux de se distraire en bonne société. Weishaupt l'approuva. Il entra dans une loge, engagea ses disciples à imiter son exemple et chercha à gagner à sa cause les francs-maçons, pour lesquels l'idée d'une société secrète n'avait rien d'effrayant. Divisant ensuite son travail en deux, il chargea Knigge de la propagande dans le Nord de l'Allemagne, tandis qu'il se réservait plus spécialement le Sud.

De bonne heure, il partagea ses disciples en deux grandes classes : celle des « préparations »,

dont le rôle était de former les néophytes, celle des « mystères », à qui revenait la direction. Tous les associés avaient une mission commune, celle de « frère insinuant », qui consistait à recruter des adeptes. Weishaupt recommandait de choisir de préférence les hommes de mérite, ceux qui par leur position, par leur nom, par leur fortune disposaient de quelque influence, et aussi les libraires, les maîtres de poste, les maîtres d'école, en un mot tous les individus capables de rendre quelques services, quitte à laisser ensuite dans les grades inférieurs ceux dont l'intelligence ne répondrait pas à la situation. Comme il connaissait le cœur humain, il disait aussi de s'adresser à quiconque aurait souffert d'une injustice.

Une fois son dévolu jeté sur un individu, l'illuminé devait chercher à se lier avec lui, à gagner sa confiance, à pénétrer ses secrets. Après quelques discussions sur les doctrines voisines de l'illuminisme, avec beaucoup de discrétion naturellement, il lui vantait les avantages d'appartenir à une association qui assurerait le bonheur de l'humanité. A celui que l'ambition guidait, il promettait des emplois. Sur les timides, au contraire, il agissait par frayeur : cette société mystérieuse, dans laquelle on lui offrait d'entrer, avait droit de vie et de mort sur le genre humain. Peu à peu il devait ainsi amener sa victime à de-

mander son admission dans la secte : il commençait à le lier par le serment le plus absolu de ne jamais révéler aucun des secrets de l'ordre, après quoi il proposait à ses supérieurs de le nommer « minerval ».

Arrivé à ce premier grade, le novice passait alors soit seul, soit en compagnie d'autres « minervaux », sous la direction d'un « illuminé dirigeant », auquel incombait le soin de diriger son éducation morale et politique. Le bonheur, lui disait-on, ne réside pas dans les plaisirs physiques, mais dans la pratique de la vertu, en sorte que, par cette lutte contre ses vices, on lui apprenait à se dominer pour l'amener ensuite à une abnégation complète de lui-même.

Lorsque cette seconde préparation était jugée suffisante, le « minerval » devenait « illuminé mineur ». Alors il apprenait que le but de l'association était de transformer le genre humain en une famille bonne et heureuse. Il ne connaissait encore que des minervaux ou quelques frères du même ordre que lui et on lui parlait avec une mystérieuse admiration des classes supérieures.

« D'illuminé mineur », on passait « illuminé majeur ». Introduit dans une grande pièce, devant les juges réunis, après avoir prêté serment de dire la vérité, l'adepte leur remettait par écrit

l'histoire de sa vie, histoire dont on donnait lecture à haute voix, en la comparant, pour juger de sa franchise et de son dévouement à l'ordre, au « code scrutateur », dans lequel étaient exposés les actes, les pensées, les amours, les amitiés du récipiendaire qui apprenait alors la rigoureuse surveillance exercée sur lui à son insu. En cas de résultat favorable, il était admis à ce nouveau grade et travaillait désormais tout spécialement au développement de l'ordre.

Seuls les « prêtres » ou « époptes » connaissaient le but final. Pour leur initiation, on les amenait dans une chambre au milieu de laquelle on avait placé sur une table, un sceptre, une couronne et de l'or. L'initié auquel on présentait ces emblèmes de grandeur, devait les repousser avec indignation. Dans un discours violent, le chef de l'assemblée lui montrait alors les usurpations du pouvoir, les injustices de la propriété, les bienfaits de l'internationalisme. Il l'excitait contre les gouvernements, contre les monarchies spécialement et aussi contre une puissance nouvelle, contre la fortune. Nos socialistes pourraient reprendre ces tirades et les intercaler dans leurs harangues contre le despotisme et l'infâme capital, mais ils aimeraient moins la fin de la cérémonie : l'adepte à genoux, devant un crucifix, adressait une prière à Jésus-Christ, « le vrai fondateur de

l'illuminisme », disait Weishaupt qui comptait le Christ parmi les sages.

Les initiés des grades supérieurs étaient invités à cultiver les sciences, à expliquer les chiffres, à enlever les empreintes des cachets, à pénétrer le plus de secrets possibles soit sur les individus, soit sur les gouvernements, à s'insinuer dans tous les emplois importants et spécialement dans les tribunaux, dans les ambassades ou dans les ministères. De la sorte, ils étendaient de plus en plus ce filet qui devait enserrer les gouvernements. Tous les moyens leur étaient bons. Le résultat seul importait. Pour éviter les indiscrétions et pour assurer leur tranquillité, ils employaient dans leur correspondance un style figuré, avec des appellations particulières pour eux-mêmes et pour les villes.

La secte s'accrut rapidement. Elle se composa bientôt d'éléments très divers, pris partout où ils se trouvaient, à la condition qu'ils fussent utiles à la cause générale. Des hommes d'élite, d'une grande valeur et de bonnes mœurs, se réunirent à de vulgaires ambitieux, ou à des gens d'une imagination inquiète; on vit des magistrats, des diplomates, des ecclésiastiques à côté d'individus qui remplissaient des emplois beaucoup plus modestes, mais tous, quelle que fût leur situation, obéissaient ponctuellement au mot

d'ordre parti d'en haut, de ces régions dont on leur parlait secrètement et que la plupart ne connaissaient pas. La société exerça d'abord sa puissance sur la Bavière, dont elle tenait une grande partie des charges, puis elle chercha à s'étendre, à gagner dans toute l'Europe, et pour cela envoya des voyageurs avec mission d'attirer des adeptes. A propos de Cagliostro, nous verrons que bien des gens l'ont cru un délégué de cette secte et ont vu là une source de sa fortune. Nous ne le pensons pas.

Vers 1784, quatre membres, vexés de ne pas atteindre les hauts grades, accusèrent auprès du gouvernement bavarois la société de conspirer contre le trône. Le roi de Bavière donna l'ordre de saisir tous ses papiers. On connut ainsi les principaux détails qui permirent de reconstituer l'histoire de la secte. L'étude de ces archives montra au roi le danger de laisser se propager ces doctrines; il ferma les loges et expulsa les frères. Weishaupt se réfugia chez le duc Ernest de Saxe-Gotha qui lui accorda une pension avec le titre de conseiller honoraire. Pendant quelque temps encore, ses disciples essayèrent de lutter, de se réunir, mais peu à peu ils durent y renoncer et se dispersèrent. Quelques-uns, croit-on, se retirèrent en Italie, pour y fonder les Eveillés, ordre qui prit peu d'expansion et qui

se signala surtout par les pratiques bizarres de l'initiation : les personnes que la secte voulait attirer à elle recevaient, par lettres anonymes, des rendez-vous dans les ruines où les affiliés les attendaient déguisés en bandits. Le reste de la cérémonie était en rapport avec cette mise en scène romanesque.

Les illuminés étaient-ils aussi dangereux qu'on l'a craint autrefois et qu'on l'a dit depuis? Il y eut sans doute parmi eux des gens peu recommandables, animés d'un esprit très destructif, mais la grande majorité ne doit pas être confondue avec ces révolutionnaires qui appartenaient tous aux grades élevés et qui seuls connaissaient le but véritable de l'association. Les autres membres, ceux des grades inférieurs, ne voyaient dans ces théories qu'une tendance philanthropique, bien en rapport avec les idées de l'époque. Ils espéraient rendre l'humanité plus heureuse, et si, dans un avenir assez lointain, ils songeaient à la possibilité de diriger les gouvernements pour assurer le triomphe de leurs doctrines, ils proscrivaient les mesures violentes. Si l'on eût appliqué leurs théories rigoureusement, ils eussent été les premiers à être effrayés, à souffrir, à crier l'injustice.

Il est donc peu probable que les illuminés aient exercé sur la Révolution l'influence qu'on leur a prêtée, par assimilation avec nos jacobins, qui

furent exaltés sans doute, mais avec infiniment moins d'idéalisme et beaucoup plus de violence. En outre, malgré leur intention de gagner toute l'Europe, malgré les tentatives faites avant leur dispersion, les illuminés de Bavière n'eurent que peu d'affiliés en France et n'y tinrent même probablement pas de loges.

Ne quittons pas les illuminés sans dire un mot d'une femme étrange, sorte de folle, hystérique certainement, qui, sans former une secte proprement dite, eut ses adeptes, comme les eurent d'ailleurs tous les individus d'une violente singularité. Clotilde-Suzanne Courcelles de Labrousse, connue sous le nom de Suzette Labrousse, naquit en Périgord en 1741. Très jeune, elle témoigna de son exaltation religieuse par de véritables folies qui, plusieurs fois, à la grande terreur de ses parents, mirent sa vie en danger. Vers l'âge de dix ans, dans le désir d'entrer plus vite dans ce ciel dont elle demandait chaque jour à Dieu de lui ouvrir la porte, elle avala des araignées pour se tuer, et l'on eut toutes les peines du monde à lui démontrer qu'il est défendu de se suicider, même avec des araignées. Elle consentit cependant à prendre une autre nourriture, mais pour lutter contre la gourmandise, elle porta sur elle un mélange de suie, de cendre et de fiel, dont, à l'insu de tout le monde, elle jetait une pincée

dans les aliments qu'elle trouvait trop à son goût. Dans son lit, dans ses souliers elle mettait des cailloux, choisis parmi les plus pointus et les plus coupants, elle portait un cilice, se donnait la discipline, remèdes sans doute encore insuffisants pour lutter contre les ardeurs d'un tempérament naissant, car, en raison de ce principe, que la laideur est la meilleure sauvegarde de la vertu, elle épargna toute tentation aux autres et évita pour elle-même les tentatives des audacieux en se jetant de la chaux vive au visage.

Effrayés, ses parents cherchèrent à modérer un zèle si dangereux, mais au lieu d'écouter leurs conseils, elle prétendit s'entretenir avec Dieu, en recevoir même l'ordre de quitter son père et sa mère pour aller par le monde, inconnue et mendiante, instruire les grands de la terre et leur tracer leurs devoirs.

Elle partit donc et voulut tout d'abord entrer chez les Ursulines qui eurent la sagesse de la mettre à la porte. Seule, sur les grands chemins, de village en village, de ferme en ferme, elle vécut d'aumônes, sans qu'aucun des prêtres auxquels elle demandait si elle devait suivre sa vocation, c'est-à-dire prêcher dans le monde, osât lui donner un autre conseil que de s'adresser ailleurs, ce qui ne compromettait personne.

Vers 1780 cependant, elle rencontra un brave

moine, Dom Gerle, très honnête homme qui crut à ses paroles, sans doute parce qu'elle lui promit un bel avenir, lui annonça même qu'il siégerait dans une grande assemblée où il prendrait sa défense, ce qui se réalisa, puisque Dom Gerle, nommé neuf ans après député de la Constituante, eut à parler un jour en sa faveur. D'autres prédictions attirèrent sur elle l'attention du public. Comme il arrive pour toutes les prédictions, on oublia celles qui étaient fausses, on amplifia les autres après leur réalisation, on les formula surtout en termes plus précis, de sorte que ce qui avait passé tout d'abord inaperçu, prit assez d'importance pour laisser croire dans le peuple à la sainteté de cette fille qui, disait-on, en 1784, dans la chapelle du séminaire de Périgueux, avait annoncé la convocation des Etats-Généraux, à date fixe, et qui, depuis, avait récité chaque jour une prière dans cette chapelle, jusqu'au moment de l'ouverture de l'assemblée.

Quand éclata cette Révolution qu'elle avait prédite, elle suivit anxieusement les événements et elle alla même, en 1792, à Rome pour y défendre auprès du pape la constitution civile du clergé. Mal lui en prit. Enfermée au château Saint-Ange, où elle fut d'ailleurs bien traitée, elle n'en sortit qu'en 1798, lors de l'entrée des Français à Rome.

Calmée par ces six années de réclusion, elle

vécut paisiblement, dans un petit cénacle de fidèles qui la croyaient vraiment inspirée de Dieu, et elle mourut en 1821, avec la réputation d'une prophétesse chez ses adeptes.

Autre visionnaire également cette Catherine Théot, dite « la mère de Dieu », née en 1725, près d'Avranches, pauvre villageoise très exaltée, venue de bonne heure à Paris où elle se mit à prêcher, suivant l'ordre que lui avaient donné des apparitions de régénérer le genre humain. Dans la rue la foule s'amassait pour entendre ses prophéties. Chez elle, elle initiait quelques fidèles auxquels elle promettait l'immortalité. La duchesse de Bourbon, femme très exaltée, perdue dans les idées mystiques, la reçut chez elle, comme elle reçut d'ailleurs Suzette Labrousse et bien d'autres fous ou charlatans, ce qui n'empêcha pas la police de mettre la main sur Théot et de l'envoyer méditer en prison sur les dangers des prophètes dans une société sceptique. Relâchée au début de la Révolution, elle fut arrêtée de nouveau en 1794 et impliquée, ainsi que Dom Gerle, dans un procès de conspiration, mais, sans avoir la peine de monter sur l'échafaud, elle mourut à la Conciergerie.

D'autres personnes annoncèrent la Révolution, d'une manière reconnue plus ou moins merveilleuse lorsque l'événement dissipa les obscurités

de certains termes. Cependant, bien que les contemporains aient cru plus tard à ces prophéties, il faut se montrer moins crédules et voir dans ces prédictions non pas l'effet d'une double vue, mais la conséquence toute naturelle d'un raisonnement basé sur la connaissance exacte de la situation du pays. Ainsi, « la prophétie Turgotine », chanson composée à la suite d'un souper, par M. de Lisle, au plus beau temps du mesmérisme, contient, il est vrai, l'annonce d'un prochain bouleversement, la promesse de l'égalité établie entre le peuple et la noblesse : quoi de merveilleux là-dedans? la platitude seule de ces vers qui exprimaient des pensées discutées tous les jours, dans les salons, presque à chaque conversation.

Plus sérieuse à première vue, la fameuse prophétie de Cazotte, racontée par Laharpe, s'explique partiellement. On connaît les faits : à la suite d'un grand souper chez le duc de Nivernais, dans les premiers mois de 1788, la conversation tomba sur l'agitation publique que l'on ressentait déjà, et Cazotte, prenant la parole, annonça dans un grand silence qu'une révolution allait éclater, terrible, sanglante, dans laquelle on proclamerait le règne de la Raison. On croyeit, à cette époque, à des réformes prochaines mais pacifiques. Aussi un sourire d'incrédulité accueillit-il cette prédiction.

— Vous avez tort, s'écria Cazotte en se levant, car des événements effroyables se dérouleront bientôt. La royauté tombera, le pays sera en feu, la guerre éclatera avec nos voisins, le sang coulera au dedans comme au dehors.

— Que deviendrons-nous ? s'écria un des convives.

— Presque tous vous périrez de mort violente. Vous, Chamfort, en vous ouvrant les veines. Vous, Condorcet, en vous empoisonnant. Nicolay, Bailly, Roucher, Grammont, bien d'autres, le roi lui-même, monteront sur l'échafaud et le roi aura seul un confesseur.

— Et vous ?

— Je mourrai aussi sur l'échafaud.

Personne ne riait plus. On se sépara sous le coup d'une impression pénible.

A notre grand regret, cette impression ne fut notée par Laharpe que plusieurs années après et ne fut même livrée au public qu'en 1806, trois ans après la mort de Laharpe, ce qui enlève beaucoup d'intérêt à une prophétie dont le fond peut être vrai, comme résultat des observations, des réflexions de cet homme très fin qu'était Cazotte, mais dont les détails peuvent aussi fort bien avoir été arrangés après coup par l'imagination de l'écrivain qui rapporte ces faits.

Beaucoup de personnes, cependant, ont préféré

s'en tenir à la lettre même de la prédiction et y voir l'effet d'une intuition d'autant plus probable, disent-elles, que Cazotte était un adepte de Martinez et avait été initié, à Fourvières et à la Croix-Rousse, par les illuminés de Lyon.

Aux approches d'ailleurs des grands événements de l'histoire, des signes apparaissent toujours pour prévenir l'humanité. Ces signes, malheureusement, ne sont compris qu'après coup, lorsqu'il est trop tard, lorsque l'expérience seule a permis d'en comprendre le sens, ce qui enlève beaucoup de leur utilité. L'homme, poussé par l'inquiétude, voudrait savoir, voudrait percer ce voile bienfaisant avec lequel Dieu lui cache l'avenir pour lui permettre de supporter le présent, et c'est pourquoi ces prophètes, de quelque nature qu'ils soient, ont toujours chance de réussir auprès de la foule : il suffira, une fois, d'un hasard heureux pour inspirer à des milliers d'individus une confiance absolue en leurs autres prédictions. La masse se conduit avec l'imagination plus facilement et plus vite surtout qu'avec la raison : nous en verrons une preuve nouvelle dans l'étude du mesmérisme, mais avant d'aborder l'histoire de ce mouvement extraordinaire, avant de quitter les francs-maçons, voyons quelle fut leur influence sur cette Révolution vers laquelle, au XVIIIe siècle, tout semble converger.

L'ont-ils préparée, l'ont-ils organisée, comme voudraient le faire croire certains francs-maçons, qui, défenseurs des principes de 1789 — ou plutôt de 1793, ceux de 1789 sont trop libéraux pour eux — plient l'histoire au besoin de leur cause ? Louis Blanc l'affirme et ajoute que depuis de longues années le but de la société était le renversement des lois existantes, la propagation des idées de fraternité et d'égalité, mais que ce but restait secret, connu seulement de quelques grands dignitaires qui laissaient croire aux autres Frères que l'on poursuivait un but de charité, de bienfaisance, ou même plus simplement que l'on voulait s'amuser dans des banquets ou des fêtes.

A l'appui de sa théorie, il montre la plupart des grands révolutionnaires dans les loges. Ainsi, dit-il, Garat, Brissot, Bailly, Camille Desmoulins, Condorcet, Chamfort, Danton, Dom Gerle, Rabaut-Saint-Etienne, Pétion, étaient de la loge des Neuf-Sœurs. Fauchet, Goupil, Bonneville, de celle de la Bouche-de-Fer. Sieyès avait fondé au Palais-Royal le Club des Vingt-Deux. Laclos, La Touche, Sillery, Custine, Lameth, La Fayette assistaient régulièrement aux séances de La Candeur. Bonaparte, ont affirmé quelques auteurs, sans le prouver d'ailleurs d'une façon certaine, avait été initié dès les débuts de la Révolution. Enfin, dirent d'autres écrivains, la franc-maçon-

nerie seule explique les rapides progrès des Français qui, pendant la Révolution d'abord, puis sous l'Empire, trouvèrent en Allemagne des intelligences nombreuses parmi les frères qui les considéraient comme des libérateurs et favorisaient leurs mouvements par tous les moyens possibles, sans craindre d'employer la trahison vis-à-vis de leurs souverains pour assurer le triomphe de l'Idée, ce qui rentre bien du reste dans l'internationalisme de la franc-maçonnerie.

Que nos soldats aient été reçus à bras ouverts dans quelques villes, dans quelques pays remués par le mot de « Liberté », c'est possible, c'est même certain : que Bonaparte devenu empereur se soit déclaré protecteur de la franc-maçonnerie et lui ait même donné son frère comme grand maître, c'est la preuve que ce grand homme savait profiter des courants existants et que ne voulant pas ou ne pouvant pas les arrêter, il cherchait au moins à les diriger à sa guise pour en tirer parti; qu'un grand nombre de révolutionnaires aient été francs-maçons, cela n'a rien d'extraordinaire à une époque où toute l'élite de la société affichait ouvertement son affiliation à telle ou telle loge; mais que la franc-maçonnerie ait préparé effectivement la Révolution dans le sens où l'indique Louis Blanc, d'après le plan bien arrêté d'une vaste conspiration, nous ne le pensons pas.

Comment admettre, en effet, que les loges recrutées presque uniquement dans la haute classe de la société, dans la noblesse, dans l'armée, dans la magistrature, dans le clergé même, parmi les littérateurs et toute l'élite intellectuelle de la nation, aient eu comme objectif la chute de cette royauté à laquelle tous étaient dévoués, car tous sentaient là leur appui le plus solide ? — Mais les chefs seuls, dit-on, connaissaient ce but. — Ces chefs cependant, nous l'avons vu, étaient tous choisis parmi les plus grands seigneurs. En outre, nous avons signalé de nombreuses protestations de fidélité au roi et d'attachement à la religion données par les sociétés, et cela jusqu'en 1791. Il est vrai que plus tard, à la fin du premier empire, on vit de même les loges protester de leur fidélité à l'Empereur et quelques jours après ordonner la célébration des messes d'actions de grâce en l'honneur du retour de Louis XVIII, ce qui rentre assez bien dans le caractère de nos francs-maçons actuels dont l'hypocrisie et le mensonge sont les moyens préférés, mais nous persistons à croire qu'avant 1789 ceux qui se déclaraient ainsi les fidèles sujets du roi n'avaient aucunement l'arrière-pensée de le renverser un jour.

N'avons-nous pas vu, en effet, les loges suspendre leurs travaux dès le commencement de la tourmente révolutionnaire? Dès les premiers jours

aussi, beaucoup de frères sont dispersés, poursuivis, exilés, emprisonnés et plus tard guillotinés. Avec les idées de fraternité qui régnaient dans la société, si les chefs du nouveau gouvernement avaient réellement été des francs-maçons, conservant la direction de la franc-maçonnerie, ils n'auraient pas laissé massacrer ainsi leurs confrères. Pendant toute la Révolution, malgré quelques essais partiels et infructueux, les loges furent fermées, la franc-maçonnerie fut oubliée, preuve évidente que ses maîtres ne dirigeaient pas le mouvement comme on l'a prétendu. Comme opposition, il suffit de signaler la façon dont les loges, toutes puissantes de nos jours, affirment leur triomphe avec leur activité.

On s'exagère, du reste, toujours la puissance des sociétés secrètes. Puissantes, elles le sont aussi longtemps que la crédulité publique s'effraye des mystères dont elles s'entourent, aussi longtemps surtout que leur action s'exerce partiellement, sur de petits détails. Mais le jour où les événements plus forts qu'elles les forcent à se dévoiler, à agir dans la pleine lumière, dans des circonstances difficiles, alors apparaissent leur faiblesse, l'inanité de leurs théories en face de la pratique, l'insuffisance de leurs petits moyens. Dans les situations graves, il faut des hommes énergiques et ce n'est pas dans ces as-

semblées enfantines, où tout se borne à des tirades creuses ou à des symboles ridicules, que l'on trouvera l'homme de bon sens et d'action qui dirigera la marche du peuple. Celui qui parle n'agit pas et celui qui agit ne parle pas.

Aussi sommes-nous persuadés qu'avant 1789, si, dans les assemblées de francs-maçons, on agita souvent comme sujets de discussion, comme exercices de rhétorique, les idées répandues dans les ouvrages de philosophie et appliquées depuis par la Révolution, on prétendait bien rester dans la théorie, on ne songeait nullement à former un complot. Voyez la frayeur de ces orateurs lorsqu'à côté d'eux des hommes d'actions mirent en pratique leurs déclamations! Ils se hâtèrent de fermer leurs loges, d'émigrer ou de se rapprocher de ce trône qu'on les a accusés de vouloir renverser. Seuls, peut-être, et encore n'est-ce pas bien prouvé, les illuminés travaillèrent vraiment à l'éclosion de la Révolution, mais il faut ajouter que chez eux les chefs, uniquement, poursuivirent ce but soigneusement caché aux adeptes qui ne les eussent pas suivis, et la secte, peu nombreuse, ne doit pas être confondue avec la franc-maçonnerie proprement dite.

Cette dernière, toutefois, eut une grande influence sur la Révolution, mais pas dans le sens où on le croit généralement. Ce fut une influence

morale, non effective. Elle prépara les esprits, pas les événements.

Par les exemples de fraternité et d'égalité donnés depuis cinquante ans dans les loges, elle habituait les hommes à fusionner entre eux, à se sentir les coudes, à détruire peu à peu les préjugés qui les séparaient depuis si longtemps. Dans les réunions, de grandes discussions s'engageaient sur les théories philanthropiques. Pour rechercher le bonheur de l'humanité, on commentait les tirades de Rousseau, on discourait à perte de vue sur la *sensibilité*, sur la *bienfaisance* et au sortir de chacune de ces séances on eût abandonné tous les privilèges aussi facilement qu'on les abandonna dans la nuit du 4 août. Peu à peu les têtes travaillaient, les idées libérales gagnaient, le mouvement se préparait, encore à l'état de rêverie, car beaucoup de ces utopistes furent les premiers à trembler devant des conséquences qu'ils n'avaient pas soupçonnées. D'autres, au contraire, se préparaient ainsi vraiment aux luttes de l'assemblée. Ils prirent l'habitude de développer leurs idées en public, ils se familiarisèrent surtout avec ce parlementarisme dont ils trouvaient dans les loges l'image assez exacte, et si l'on veut s'en convaincre, il suffit de comparer les tirades pompeusement débitées dans les réunions maçonniques aux discours prononcés en

suite à l'assemblée. C'était une sorte d'entraînement auquel on se soumettait, entraînement de la pensée et de la parole, sans but nettement tracé, comme on l'a prétendu. Les francs-maçons, ainsi que le reste du pays, étaient emportés par un immense courant qui, formé depuis des siècles, accumulait ses forces contre les dernières barrières sociales pour les renverser dans un suprême effort. Des mouvements de cette nature ne sont pas créés par tel ou tel homme : ils sont la conséquence de toute la vie d'un peuple. Les individualités disparaissent devant eux : la direction générale en appartient à une puissance plus haute, dont l'humanité ne reconnaît que plus tard l'intervention.

CHAPITRE XI

MESMER

Débuts de Mesmer. — Son arrivée en France. — Enthousiasme public. — Animosité des médecins. — Il quitte la France et revient bientôt. — Engouement général. — Les plaisanteries. — Son départ.

Entraînés par le grand courant du mysticisme qui luttait contre le matérialisme, les esprits s'habituaient peu à peu à croire tout possible dans le domaine du merveilleux. D'autre part, ceux qui demandaient à la science une explication des phénomènes extraordinaires en apparence assistaient à des découvertes si curieuses qu'ils finissaient par douter de l'impossible. Tous, par conséquent, étaient préparés à recevoir la nouvelle de prodiges nouveaux : Mesmer pouvait arriver et bouleverser la société par la révélation d'une force inconnue jusque-là, assez grande pour dissiper toutes les maladies. Chaque fois que la foule entendra

parler d'un homme qui soulage les misères ou d'un endroit dans lequel s'opèrent des guérisons miraculeuses, elle se précipitera vers cet endroit ou près de cet homme.

Ce fut à la fin de 1777 que l'on apprit à Paris la venue prochaine d'un personnage étrange qui soignait les malades sans aucun remède, par le simple fluide de ses yeux et de ses mains. Comme il arrive fréquemment, Mesmer était précédé en France par une réputation plus grande que celle qu'il laissait dans son pays où l'on avait même mis en doute la sincérité de ses cures. Né en Allemagne en 1734 — on ne sait trop si ce fut à Vienne, à Weiler ou à Mersebourg — il passa son doctorat à Vienne, en 1766, et soutint avec succès, devant la faculté de cette ville, une thèse aussi hardie que neuve « sur l'influence des planètes sur le corps humain. » Pendant quelques années il exerça la médecine, toujours à la recherche d'une chose qu'il pressentait, sans arriver à la définir complètement. Il fut enfin mis sur la voie de sa découverte par un jésuite, le père Hell, dont il fit la connaissance en 1774, et qui soignait les malades par des fers aimantés. Ensemble ils travaillèrent pendant deux ans, obtenant, dirent-ils, d'importantes guérisons par l'aimant et par l'électricité, mais bientôt Mesmer se sépara de son compagnon, et avec une pointe

de charlatanisme jointe à ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans les idées du père Hell, il soigna les malades d'après sa propre méthode. A l'entendre, il opéra des cures merveilleuses même sur des infirmités regardées comme incurables. Les médecins, au contraire, indignés de le voir se séparer d'eux, nièrent tous les résultats obtenus. Quoi qu'il en soit, sa réputation commença dès lors à s'établir et l'on parla surtout de lui dans les pays étrangers, où l'on vantait ses succès sans avoir encore constaté ses échecs. Devant l'animosité croissante de ses compatriotes, il les abandonna, visita la Souabe, la Suisse, où il rencontra Gassner avec lequel il eut de longues conversations, et arriva enfin en France en 1778.

Il descendit modestement, avec son unique domestique, dans un petit hôtel de la place Vendôme, beaucoup plus étroite à cette époque que maintenant, et sa maison fut bientôt envahie par une foule nombreuse. Gentilshommes, grandes dames, magistrats, militaires, abbés, tous accoururent pour voir cet homme singulier, à la figure énergique et forte, aux traits calmes et pleins de noblesse. Chose curieuse : cet engouement, qui devait dans la suite prendre des proportions fantastiques, faillit au début tomber subitement, par suite de la futilité des Parisiens, mais le mystère dont il s'entoura, l'originalité de son sys-

tème, la haine des médecins le sauvèrent de l'oubli. Dès les premiers jours aussi, bien entendu, on tourna en ridicule sa découverte avant même de l'étudier, ce qui lui fit dire : « Les Français qui prétendent le mieux connaître leur nation assurent qu'il lui est impossible d'accueillir une bonne raison que préalablement elle ne se soit épuisée en mauvais raisonnements. S'il en est ainsi, ajoutait-il, je dois être très incessamment écouté avec la dernière attention, car la quantité de propos insensés auxquels j'ai donné lieu est inconcevable. »

Quelques cures heureuses détruisirent rapidement le mauvais effet des premières plaisanteries, et il commença hardiment ses traitements. Pour les diriger plus à son aise, trois mois après son arrivée, il s'établit dans les environs de Paris, à Créteil, où rien ne venait le distraire dans les soins qu'il donnait à ses malades. Les médecins qui n'ont jamais aimé les guérisons obtenues sans leur intervention, ne manquèrent pas de hausser les épaules, comme il leur arrive souvent, sans se donner la peine d'étudier les faits que Mesmer, cependant, proposait de leur soumettre, ou en déclarant que les malades vraiment guéris n'avaient rien d'incurable, ce qui n'empêchait pas qu'eux-mêmes ne les avaient pas soulagés. Deux partis se formèrent : la société de médecine disait que le

docteur allemand ne voulait pas laisser constater l'état des malades avant le traitement; celui-ci reprochait au contraire à la société de se refuser à tout examen. C'était, disait-il, probablement parce qu'il soignait n'importe qui : « En France, la guérison d'une personne pauvre n'est rien : quatre cures bourgeoises ne valent pas celle d'un marquis ou d'un comte; quatre cures de marquis équivalent à peine à celle d'un duc et quatre cures de ducs ne seraient plus rien devant celle d'un prince. Quel contraste avec mes idées, moi qui croirais mériter l'attention du monde entier quand bien même je n'aurais guéri que des chiens! »

Heureusement pour lui, il se signala par d'autres guérisons, qui ne le réconcilièrent pas avec la société de médecine, mais lui attirèrent la faveur du public, au point qu'il dut bientôt revenir à Paris. L'affluence fut telle qu'il lui devint impossible de soigner tout le monde lui-même. Il s'associa dès lors avec un jeune médecin, nommé Deslon, qui adopta ses idées avec autant d'ardeur que ses confrères les repousssaient, et il introduisit dans son mode de traitement une modification importante qui amena aussitôt un développement inouï du magnétisme : il commença à soigner ses malades à l'aide du fameux baquet dont nous parlerons plus tard dans l'exposé du système.

Dès lors un vrai délire s'empara de la population. Comme il n'y avait que trois baquets payants et un gratuit pour les pauvres, on retenait à l'avance sa place au baquet ou même on prenait un baquet entier et l'on adressait à ses amis des invitations dans le genre de celle-ci : « Viendrez-vous ce soir avec nous? J'ai mon baquet. » Et tous, malades ou non, accuraient chez le docteur en vogue qui encaissait de jolies recettes. Bientôt son appartement de la place Vendôme fut trop petit, et il s'installa dans l'hôtel Bullion, entre la rue Montmartre et la rue Jean-Jacques Rousseau. Sa clientèle augmenta encore. Au désir de se faire soigner, se joignait une question de mode, surtout depuis que Marie-Antoinette ne cachait pas son admiration pour le magnétisme, et bien que des gens très riches demandassent à Mesmer ou à Deslon de les traiter à domicile, il resta de bon ton de se réunir autour du baquet. Plusieurs malades même se mirent en pension à l'hôtel Bullion, au prix de dix louis par mois.

Malgré son ardeur et sa fertile imagination, Mesmer ne suffisait pas à toutes les demandes. Il commença dès lors à vendre des objets magnétisés, dont la vertu sans être aussi efficace que celle de son baquet, soulageait bien des maux. Il vendit surtout beaucoup de petits baquets, préparés dans le genre du sien, suivant certaines

règles qu'il ne dévoilait pas, afin de conserver les avantages de son invention. Ce fut une véritable épidémie de baquets. Des centaines de personnes voulurent avoir le leur sans cesser de fréquenter celui du maître, dont la puissance était plus grande. Enfin, les pauvres eux-mêmes accoururent en si grand nombre chez le docteur allemand que celui-ci, qui d'ailleurs les soignait gratis, devant l'impossibilité de tous les recevoir, magnétisa un arbre du boulevard, à l'extrémité de la rue de Bondy. Des milliers de malades s'y attachèrent avec des cordes, dans l'espoir d'une guérison qui se produisait d'ailleurs parfois lorsque l'imagination du malheureux était assez surexcitée pour triompher de quelque maladie nerveuse. D'autres attendaient impatiemment leur tour, assis à terre, jusqu'au départ d'un de ceux qui tenaient une des cordes. Les passants s'arrêtaient, les uns gouailleurs, d'autres intéressés par ce singulier spectacle qui, par sa durée pendant des mois, fit au magnétisme plus de bien que les plaisanteries ne lui causaient de tort.

Ce qui acheva encore de répandre dans ce Paris, toujours frondeur, le goût du magnétisme, fut l'animosité maladroite de la Faculté de Médecine. Pour mettre en effet un terme à toutes les attaques dont Mesmer et lui étaient l'objet de la part de ses confrères, Deslon résolut de prendre hardiment

la défense du système dans un débat public devant la Faculté. Il réclama le contrôle de trois docteurs, qui, depuis la fin de 1779, suivirent leurs travaux et déclarèrent, après sept mois d'expérience, que les faits soumis à leur observation étaient bien réels, mais pas suffisamment probants. Naturellement Deslon protesta, accusa ses juges de mauvaise foi, et leur proposa un examen plus sérieux : on prendrait vingt malades, désignés par le sort; le sort également partagerait ces malades entre Mesmer et des médecins et on verrait les résultats. La Faculté répondit à cette demande par un violent réquisitoire, suivi de la défense absolue, pour le membre récalcitrant, de continuer ses pratiques magnétiques sous peine de se voir exclu de la docte société. Deslon brisa avec ses confrères, et la foule, dans laquelle se répandit le bruit qu'on lui refusait un examen sérieux, cria à la persécution en se précipitant avec plus de confiance encore que par le passé chez la victime de cette injustice.

Mais ces attaques réitérées, ce refus surtout d'étudier soigneusement les faits reproduits chaque jour en public, amenèrent chez Mesmer un tel dégoût qu'à la fin de 1780, il annonça son intention de quitter Paris au mois d'août suivant. La terreur éclata chez ses malades en proportion de leur confiance et ils supplièrent leur sauveur

de ne pas les abandonner. Celui-ci resta inflexible dans sa détermination. On profita du goût non dissimulé de la reine pour le magnétisme et, par son entremise, on décida le Gouvernement à intervenir. Louis XVI y croyait peu, comme le prouve son mot à La Fayette au départ de celui-ci pour l'Amérique : « Que pensera Washington, lui dit-il, quand il saura que vous êtes le premier garçon apothicaire de Mesmer? » Une autre fois, au moment où il se rendait à la messe, un jeune homme, assez bien mis, fend la foule et se jette à ses pieds en s'écriant :

— Grâce, Sire! ce damné de Mesmer m'a ensorcelé.

— Messieurs, répond tranquillement le roi en se retournant vers son aumônier et les chapelains, il s'agit du démon et cette affaire, par conséquent, vous regarde.

Le soir, cependant, le jeune homme couchait à la Bastille pour lui apprendre à ne pas troubler les méditations d'un monarque.

Malgré ce peu d'enthousiasme pour le magnétisme, poussé par l'entourage de la reine, Louis XVI permit à son ministre, M. de Maurepas de proposer à Mesmer une expertise, avec promesse, en cas de réussite, de lui donner une propriété et une pension de 20,000 livres. Sur le refus de Mesmer, il ne fut plus question d'expertise et

on lui offrit simplement une forte pension à condition de ne pas quitter la France. Dans une entrevue avec le ministre, Mesmer refusa, et il exposa les motifs de sa conduite dans une longue lettre adressée à la reine qui l'avait engagé à accepter ces offres royales par humanité, pour ne pas abandonner ses malades. Au fond, à sa colère contre les médecins se joignait une cupidité trop grande pour se contenter de la somme mise à sa disposition.

Il se retira à Spa où il apprit bientôt qu'en son absence Deslon cherchait à le supplanter. Par le fait, la foule allait chez l'élève. Mesmer comprit le danger. Son secret était sur le point d'être divulgué : il résolut de le vendre aussi cher que possible. A ceux, en conséquence, qui le suppliaient de revenir, il répondit par ces conditions : on trouverait cent personnes qui donneraient chacune cent louis et auxquelles il révélerait alors sa science. Des amis choisis couvrirent peu à peu la souscription et Mesmer revint triomphalement à Paris où une légère réconciliation avec Deslon fut bientôt suivie d'une nouvelle brouille qui amena des discussions et des querelles sans fin dans la haute société, jusqu'à la cour, car partout, dans toutes les maisons, dans la rue comme dans les salons, le mesmérisme était l'objet de toutes les conversations.

L'enthousiasme était général, partagé par le peuple aussi bien que par la bourgeoisie ou la noblesse. Plus de huit mille personnes suivirent le traitement. « La maison de M. Mesmer, écrivait un contemporain (Nougaret), est comme le temple de la divinité qui réunit tous les états; on y voit des cordons bleus, des abbés, des marquis, des grisettes, des militaires, des traitants, des freluquets, des médecins, des jeunes filles, des accoucheurs, des gens d'esprit, des têtes à perruque, des moribonds, des hommes forts et vigoureux, etc. »

Les guérisons assez nombreuses qui se produisaient ou que l'on proclamait, étaient aussitôt attaquées par les uns, confirmées par les autres, commentées par tous. Les journaux relataient les faits les plus remarquables, des brochures circulaient pour ou contre le mesmérisme, des gravures reproduisaient les scènes du baquet et des caricatures les parodiaient.

La souscription ouverte par Mesmer à son retour accrut encore l'engouement public. Tout le monde voulut entrer dans cette société constituée sous le nom de « *Loge de l'Harmonie*, » mais le maître choisissait avec soin ses disciples, n'accordait sa confiance qu'à ceux dont la position, l'intelligence ou la fortune les mettaient à même de lui rendre d'importants services. Avec plus de

demandes d'admission qu'il ne voulait d'élèves, il ne craignait pas de faire attendre ceux qui sollicitaient l'insigne faveur de recevoir ses confidences. Ainsi, en 1783, la Société de l'Harmonie ne comptait encore que 48 membres, au nombre desquels, il est vrai, dix-huit gentilshommes d'un rang élevé, deux chevaliers de Malte, un avocat, quatre médecins, deux chirurgiens, sept banquiers, deux ecclésiastiques, trois moines. Relevons quelques noms sur la liste des souscripteurs, publiée en 1784 par Mesmer pour riposter aux attaques de la Faculté. Nous voyons que le docteur Cabanis, le comte d'Avaux, le comte de Noailles, le comte de Pastoret, le marquis de Rouvre, le marquis de Montesquieu, le marquis de Chastellux, le marquis de la Fayette, le duc de Choiseul-Gouffier, et bien d'autres grands personnages avaient contribué à fournir les 240,000 livres placées en viager sur la tête du maître. Celui-ci, du reste, tout en exigeant de ses disciples un silence absolu, leur permit dans la suite de vendre le secret, mais à la condition de le faire payer très cher et de lui réserver une forte part sur les bénéfices. En outre, afin de suffire à l'instruction des nouveaux membres, il fonda des cours, dans lesquels il prit rarement la parole, seulement pour dire quelques mots, et qu'il confia à ceux de ses élèves qui avaient le mieux pénétré sa

pensée. On raconte qu'à un de ces cours, le professeur fut pris subitement d'un mal de cœur; les assistants se précipitèrent vers lui et commencèrent à le soigner par le magnétisme. « Non! non! s'écria-t-il. Pas de ce remède! Prenez plutôt du vinaigre. »

On crut le magnétisme capable de tout guérir, on ne jura que par lui, on alla jusqu'à traiter les chevaux par son aide et on établit à cet effet une clinique à Charenton. Quand le prince Henri de Prusse vint en France, en 1784, on magnétisa devant lui, à Lyon, un vieux cheval malade. Les magistrats, en grands costumes de cérémonie, assistaient à l'expérience que dirigeaient des médecins. On magnétisa l'animal sans le toucher, puis on dirigea vers son larynx l'action magnétique, et il fut aussitôt pris d'une quinte de toux. Les médecins conclurent à une affection des voies respiratoires, diagnostic dont l'autopsie démontra la vérité.

Non contents des baquets, les fidèles voulurent avoir des objets magnétisés comme les arbres de leurs jardins, des baguettes, de l'eau. Un adepte se basant sur ce qu'un réservoir est magnétisé aussi facilement qu'un baquet, proposa même de répandre le fluide sur le réservoir de Chaillot et d'alimenter ainsi toutes les maisons d'une eau bienfaisante, sans qu'il en coûtât plus de cin-

quante livres à chaque abonné. Mesmer, du reste, tirait à merveille parti des situations. Ainsi s'il apprenait qu'au moment d'entrer chez lui une femme était tombée en crise à la vue du cadran situé dans la cour de sa maison, il annonçait aussitôt qu'il avait, en effet, magnétisé le cadran.

Paris, on le pense bien, ne pouvait pas conserver le monopole d'une aussi belle science. Elle se répandit en province, où elle fit fureur, à l'étranger même, jusqu'en Amérique où La Fayette l'introduisit, à la Dominique où les nègres s'y livrèrent avec ardeur. En France elle gagna rapidement l'armée. Les officiers, auxquels la longue période de paix que l'on traversait laissait beaucoup de loisirs, étudièrent le magnétisme, avec leurs soldats pour sujets de leurs expériences. Les sociétés dites « de l'Harmonie », dans le genre de celle de Paris, se fondèrent en grand nombre, de tous les côtés, et, parmi les loges maçonniques, beaucoup se livrèrent au magnétisme, surtout celles qui avaient des tendances mystiques ou recherchaient d'une façon plus spéciale les phénomènes étranges. Toutes les sectes d'illuminés, sectes swedenborgiennes ou martinistes, se déclarèrent ouvertement pour cette science dont ils firent l'objet de leurs études.

Un tel succès ne pouvait aller sans de violentes critiques. Aux attaques des médecins se joignirent

les plaisanteries de toutes sortes. Une célébrité n'est vraiment complète que lorsque la caricature l'a consacrée : celle-ci s'en donna à cœur joie contre le magnétisme qui y prêtait beaucoup, il faut l'avouer, surtout grâce aux exagérations de certains adeptes plus enthousiastes qu'adroits. Les chansons succédèrent aux épigrammes. De nombreux pamphlets furent répandus, les uns insipides, les autres remplis d'esprit. L'un d'eux, intitulé « l'Evangile du jour », commence ainsi :

« En ce temps-là, il arriva du Nord un enchanteur qui vint se fixer dans la ville des badauds ;

« Et il leur dit : « Vous êtes tous des sots ; je « suis médecin et les médecins sont des ignorants, « et moi seul ai la connaissance du bien et du « mal... »

« Et il dit à ses disciples : « Je vous donnerai « le secret de faire de l'or, si vous m'apportez « votre or. »

« Et il exigea encore qu'ils lui envoient la plus grosse part de l'or qu'ils feraient ;

« Et c'était un acte de justice, toutes choses venant de lui devaient retourner à lui. »

Le théâtre s'en mêla. A la Comédie italienne on joua « *Les docteurs modernes* », vaudeville dirigé contre le mesmérisme et qui souleva des tempêtes. Chaque soir, partisans et amis du système se donnaient rendez-vous dans la salle — heureux

directeur ! — pour témoigner de leur sympathie ou de leur antipathie. Les dames les plus ferventes du baquet montèrent une cabale ; l'une d'elles envoya son laquais entendre la pièce avec ordre de siffler vigoureusement. Le laquais, fidèle à sa consigne, siffla avec un acharnement qui amena son expulsion, car il était ce soir-là le seul à protester : il s'était trompé de pièce et sifflait le lever de rideau, un inoffensif vaudeville qui ne s'était jamais vu faire tant d'honneur.

Un autre jour, le conseiller Duval d'Espréménil jetait au public, du haut de sa loge, les exemplaires d'un mémoire destiné à défendre le magnétisme et dont la lecture faite à haute voix à Versailles, avait eu l'heureux effet d'endormir le Roi, au grand scandale des dames présentes.

M. Court de Gebelin se crut guéri d'une longue maladie par le magnétisme et lança un manifeste : quelques jours après il mourut. Les journaux annoncèrent sa mort en ces termes : « M. Court de Gebelin, auteur du « *Monde primitif* », vient de mourir, guéri par le magnétisme animal. »

Le monde savant reprit de plus belle ses attaques. Le Roi s'émut enfin de tout ce bruit, et, sur les instances mêmes de Deslon qui réclamait depuis longtemps une enquête, il demanda une étude sérieuse à une commission de médecins, auxquels il adjoignit cinq membres de l'Acadé-

mie des sciences, pris parmi les plus fameux, puisque nous y trouvons les noms de Lavoisier, de Franklin, de Bailly. Après de longues expériences contradictoires, durant lesquelles elle releva un grand nombre de supercheries évidentes, la commission remit au Roi deux rapports, l'un que l'on rendit public, l'autre qui resta secret à cause de ses détails trop techniques et trop scabreux, mais rédigés tous les deux par Bailly et condamnant d'une façon absolue la doctrine de Mesmer dont ils exposaient les dangers pour la santé et la morale publiques.

Mesmer ne se releva pas de ce coup. Vainement il essaya de lutter, il chercha surtout à extorquer quelque nouvel argent à ses souscripteurs : il se vit condamné et quitta la France, en 1785, honni par la populace, maudit intérieurement par ses protecteurs et par ses partisans qui, pour ne pas se discréditer eux-mêmes, continuèrent à le proclamer un grand homme. Quand il sortit de Paris, une montgolfière s'éleva des Tuileries; sur une large bande était inscrit : « Le vendangeur » et un grand dessin représentait une tête chargée d'un cuvier sur lequel on lisait, en lettres de feu : « Adieu baquet, vendanges sont faites. »

Après un court séjour en Angleterre, où il fut mal accueilli, il traversa la France, reçut à Grenoble une véritable ovation et voyagea ensuite en

Italie et en Allemagne. De temps en temps il revenait en France, incognito. On raconte même que présent à Paris le jour de l'exécution de Bailly, un de ses plus violents adversaires, il se découvrit courageusement devant la victime qui passait à côté de lui pour aller à l'échafaud.

Il mourut en 1815.

CHAPITRE XII

LE MAGNÉTISME

Historique et théorie du magnétisme. — Procédés d'opérations. — Le baquet. — Les crises. — Le somnambulisme. — Les trois frères Puységur. — Le chevalier Barbarin.

Au commencement du XVIe siècle, Paracelse, le grand-maître en magie, en astrologie et en alchimie, enseignait une théorie des pôles qui ressemblait beaucoup à celle que devait promulguer Mesmer. Un siècle plus tard, en 1608, Glocenius, professeur de médecine à Marbourg en Autriche, publiait un traité « de la cure magnétique des plaies », théorie reprise après lui par Van Helmont, par Hélimontus, par Robert Fludd, qui tous prétendaient obtenir des guérisons sans remèdes et professaient la doctrine des sympathies, alors très répandue : ne disait-on pas qu'Henri III, encore duc d'Anjou, était devenu follement amou-

reux de Marie de Clèves pour s'être, par mégarde, essuyé la figure avec une chemise qu'elle venait de quitter?

Au XVIIe siècle, l'Ecossais Maxwell réunit presque toutes les bases du mesmérisme, avec cette différence qu'il supprimait l'attouchement, tandis que l'Irlandais Greatrakes déplaçait les douleurs en touchant les parties malades, les forçait à glisser le long des membres, disait-il, et les enlevait complètement. Plus tard, nous l'avons déjà vu, Gassner chassa les maladies du corps par ses exorcismes et le père Hell enfin les soigna par l'aimant et par l'électricité.

Il est donc inexact d'avancer que Mesmer inventa le magnétisme animal « qui, disait-il d'ailleurs lui-même, est un rapprochement de deux sciences connues, l'astronomie et la médecine. C'est moins une découverte nouvelle qu'une application de faits aperçus depuis longtemps à des besoins sentis de tous les temps. » Il réunit toutes les connaissances que l'on avait déjà sur ce sujet, étudia spécialement l'influence astrale à laquelle il croyait, et formula ainsi peu à peu sa grande théorie de la communication à établir entre les êtres. Selon lui, l'homme possède des qualités analogues à celles de l'aimant; sa sensibilité est assez grande pour le mettre en rapport avec les êtres qui l'environnent, même les plus éloignés, et cette action

sur le système nerveux peut devenir un moyen de guérison ou un préservatif contre la maladie. Les sensations que nous éprouvons, nous pouvons les concentrer en nous, les accumuler, puis les communiquer à une autre personne avec qui nous sommes en relation, comme une machine peut se charger d'électricité pour la répandre ensuite par les fils conducteurs. Notre corps est un réceptacle puissant qui reçoit des impressions dont on ne saurait même pas analyser l'essence, et qu'y a-t-il d'étonnant à ce que les phénomènes extérieurs de la nature aient de l'effet sur des organes aussi sensibles? Pourquoi par exemple — c'est toujours Mesmer qui parle — la lune exercerait-elle une influence assez grande sur la mer pour déterminer le flux et le reflux et n'agirait-elle pas sur notre organisme? De là aux théories astrales, il n'y a qu'un pas, en partie déjà franchi.

Pour méditer plus profondément, il s'imposa un véritable supplice : « M'apercevant, dit-il, que toutes les fois que nous avons une idée nous la traduisons immédiatement et sans réflexion dans la langue qui nous est la plus familière, je formai le dessein bizarre de m'affranchir de cet asservissement : tel était l'effort de mon imagination que je réalisai cette idée abstraite. Je passai trois mois sans langue. » Son cerveau faillit éclater sous l'effort épouvantable auquel il le condamna.

Après avoir bien mûri sa théorie, il la mit en pratique, mais de deux façons bien distinctes, sans parler des procédés employés par le père Hell et par lui pendant la période du tâtonnement.

A son arrivée à Paris, il soigne d'abord des malades par attouchement. Suivons-le dans une de ses opérations. Il commence par se mettre en rapport avec son sujet. Assis en face de lui, pied contre pied, genou contre genou, les yeux dans les yeux, il porte, sans les appuyer, ses pouces sur le creux de l'estomac, les laisse fixes et passe légèrement les doigts sur les côtés en se rabattant vers la rate. Ces passes durent généralement un quart d'heure, quelquefois moins, jusqu'à ce que le malade éprouve tantôt une sensation de chaleur, tantôt une impression douloureuse dans la partie à soigner. Alors les passes varient suivant la maladie, mais avec cette règle générale : une main se promène sur l'organe souffrant, tandis que l'autre se place derrière. Les crises commencent. Le malade pousse des cris de douleur, tombe en pâmoison, éclate de rire, soupire, se jette à terre. Pour le calmer un piano-forte ou un harmonica ne cesse de jouer, remplaçant les secours que les convulsionnaires s'appliquaient, et peu à peu la crise disparaît avec une impression de langueur, de soulagement, de bien-être.

Quoique Mesmer eût dressé quelques disciples,

jeunes et robustes, à imiter ses passes, le traitement allait trop lentement au gré des centaines de malades qui se présentaient chaque jour. Il fallait autre chose. Alors apparut le fameux baquet.

Au milieu d'une salle éclairée d'un demi-jour, dans une cuve de bois, de six pieds de diamètre, d'un pied et demi de hauteur, Mesmer mettait, sur un lit de limaille de fer et de verre pilé recouvert d'eau, des bouteilles pleines d'eau, rangées symétriquement, les goulots vers le centre, et d'autres bouteilles en sens inverse. Il couvrait le tout d'un couvercle percé de trous par lesquels passaient des tiges de fer dont une des extrémités plongeait dans le baquet, dont l'autre, en pointe, se recourbait à angle droit.

Assis autour du baquet, chaque patient tenait une tige et en appliquait la pointe sur la partie malade. Parfois, une corde fixée au baquet entourait tous les assistants qui formaient encore une deuxième chaîne en se tenant par le pouce. Dans un coin de la salle jouait un harmonica.

Les effets du baquet étaient très variables. Les premières fois où l'on s'asseyait autour, on n'éprouvait généralement rien. Peu à peu dans la suite, on était pris de bâillements, de rires nerveux, et bientôt les crises commençaient, différentes aussi suivant les malades, plus violentes dès qu'un des assistants, ou mieux une des as-

sistantes avait une première convulsion. La crise alors semblait contagieuse. Toutes les femmes tombaient les unes après les autres, soit naturellement, soit par ce besoin d'imitation, inné en elles, qui les pousse à copier le mal, même parfois le bien.

C'étaient d'abord des gémissements douloureux, des pleurs, des hoquets, des râles. Une teinte cadavérique recouvrait le visage. Puis, tout à coup, éclatait un rire strident, suivi de larmes, de cris et accompagné de frémissements, de tremblements, de tiraillements épouvantables. Mesmer emportait alors le malade dans une chambre toute capitonnée, dite « salle des crises », dans laquelle le convulsionnaire s'agitait tout à son gré, sursautait, hurlait, se tordait, pris parfois d'expectorations affreuses et de crachements de sang. Après trois heures de crises quelquefois, les malades, pleins de langueur et de rêverie, se déclaraient soulagés.

Dans leur rapport au roi, en 1784, les médecins attribuèrent l'effet du magnétisme à l'imagination des malades, à l'esprit d'imitation qui rendait les séances publiques si dangereuses, puisque la vue d'une crise chez l'un pouvait déterminer une convulsion chez un autre. On risquait fort ainsi d'avoir sur les systèmes nerveux une influence épouvantable; on risquait en outre,

comme ils le dirent dans leur rapport secret, de porter une atteinte sérieuse aux bonnes mœurs.

Par les passes du médecin sur l'estomac, sur le bas-ventre, on disposait les femmes à d'autres sensations qu'augmentaient encore les regards, les frôlements de genoux, si bien que Deslon avouait lui-même qu'une femme magnétisée tombait dans la dépendance de son magnétiseur et que très souvent cette opération déterminait chez elle un penchant que sa raison avait peine à combattre. Les femmes trouvaient là un véritable attrait physique et ce fut une des raisons de l'immense succès de cette science qui guérissait les malades avec des impressions agréables; aussi coururent-elles chez leur magnétiseur, auquel beaucoup témoignèrent plus que de la reconnaissance.

Le rapport de Bailly, reproduit presque exactement par la société de médecine à 80,000 exemplaires, fit beaucoup de mal au mesmérisme; mais ce qui acheva certainement la ruine de Mesmer, ce fut la découverte du somnambulisme par son disciple Puységur : du moment que le maître ne marchait plus en tête du progrès, il était perdu, débordé par le mouvement qu'il avait créé et dont les proportions nouvelles lui enlevaient toute direction.

Au nombre de ses adeptes, se trouvaient les

trois frères Puységur. Le plus jeune, généralement connu sous le nom de comte de Chastenet, était officier de marine. Après avoir été soigné par Mesmer, il avait suivi ses cours et était retourné à Brest, tout émerveillé du fameux système dont il vantait partout les bienfaits, si bien qu'un médecin de la ville, dans l'impuissance de soulager une dame très souffrante, le pria de venir à son aide. Chastenet la guérit radicalement, ce qui causa dans tout le pays une émotion très grande.

S'étant embarqué peu de temps après, il initia presque tous les officiers du navire, le *Frédéric-Guillaume*, magnétisa son équipage, magnétisa le bâtiment lui-même, qui devint un grand baquet, et se fit obéir par magnétisme. Il prétendit — c'est consigné sur le livre du bord — que pendant une croisière de quatre mois, dans la mer du Nord, il obtint ainsi de nombreuses guérisons. Mais ce qu'il y a de plus remarquable à signaler, c'est que dès 1783, en soignant une dame de Brest, il constata des effets de lucidité tout à fait inconnus. A cent pas de distance, elle le sentait venir et, une fois auprès d'elle, elle refusait de répondre à tout autre qu'à lui. Il communiqua aussitôt cette découverte à Mesmer qui lui recommanda le secret le plus absolu. Plus tard seulement, il osa en parler à ses frères.

Le deuxième de ceux-ci, le comte Maxime de

Puységur, mestre de camp en second du régiment de Languedoc, élève lui aussi de Mesmer, soigna plusieurs personnes à Bayonne. Ne pouvant recevoir chez lui tous les malades, il s'établit sous les arbres du bastion Saint-Etienne, mais pendant l'hiver 1784, les frères augustins, en reconnaissance de la guérison d'un de leurs pères, lui cédèrent une salle de leur couvent. Le maire, un chirurgien et un médecin signèrent soixante certificats de cures non douteuses, et lorsque Puységur quitta Bayonne, au grand désespoir des habitants qui l'adoraient, il déposa 600 livres à la mairie pour permettre à qui voudrait de contrôler par des recherches la véracité des guérisons. Cette somme resta intacte.

L'aîné des trois frères, le marquis de Puységur, opérait dans le parc de son château à Buzancy, où il soigna d'abord les malades suivant les procédés de Mesmer. Débordé bientôt par la foule qui accourait chez lui de tous les côtés, il eut l'idée de substituer au baquet du maître un gros arbre au feuillage retombant. Chaque branche, chaque feuille remplaça une des tiges du baquet, et pour permettre à plus de personnes à la fois de puiser la santé à cette nouvelle source, de longues cordes relièrent au tronc de l'arbre magnétisé les assistants qui se tenaient en outre par la main en formant la chaîne. Cent trente malades se soignèrent

ainsi simultanément. A l'inverse de ce qui se passait autour du baquet, le calme le plus complet régnait sous l'arbre de Buzancy. Les malades chantaient doucement, sans doute pour que la musique augmentât la sensibilité de leurs nerfs, mais ils n'avaient pas les crises effrayantes qui rendaient indispensable, chez Mesmer, l'organisation d'une salle capitonnée.

Ce traitement fut copié à Beaubourg-en-Brie, à quelques lieues de Paris, par le marquis de Rouvre qui magnétisa chez lui un grand arbre et qui adapta dans les branches de longues cordes allant jusque dans la campagne. Les domestiques, changés en infirmiers, circulaient autour des malades, relevaient les uns, calmaient les autres, emportaient au château ceux dont les crises présentaient un caractère trop violent.

Un jour, au mois de mai 1784, en soignant un jeune paysan atteint d'une fluxion de poitrine, Puységur remarqua de singuliers effets produits par sa volonté. Sans rien lui dire, le malade pris d'un sommeil étrange, agissait, pensait au gré du magnétiseur. Celui-ci eut l'idée de l'interroger sur sa maladie après l'avoir endormi, et le paysan entra dans des détails surprenants, justes en tous points, qui permirent de hâter sa guérison, car il indiquait les remèdes à prendre. Mêmes questions avec le même succès au sujet des maladies des

autres personnes en traitement. Le fait était intéressant. Mesmer l'avait observé dans quelques cas, mais ne lui avait pas attaché l'importance que lui accorda Puységur.

Celui-ci comprit qu'il y avait là une modification radicale du magnétisme. Pendant quelque temps encore il conserva son ancien système, tout en s'occupant de plus en plus du phénomène qui l'avait mis sur la voie du somnambulisme. D'autres cas se produisirent, aussi probants, et désormais il modifia complètement son mode d'action.

De retour dans son régiment, à Strasbourg, il initia des camarades, magnétisa des hommes comme son frère avait magnétisé son équipage et fonda la « Société de l'Harmonie de Strasbourg » qui devait bientôt devenir la plus importante de toutes les sociétés de magnétisme répandues en France ou en Europe.

Plus de baquet. La volonté du magnétiseur remplaçait les passes et les courants. « Croyez et veuillez, » disait Puységur à ses adeptes, et il obtenait, par son regard, par le seul dégagement de sa volonté, un sommeil magnétique qui permettait au patient de suivre, avec une lucidité complète, la pensée d'un autre, de voir même à distance ce qui se passait ailleurs. Quelques personnes, bien entendu, étaient des sujets meilleurs que les autres, et Puységur se servait

d'elles plus spécialement, soit chez lui, soit dans les salons où on le suppliait de reproduire ses expériences. Tantôt il obtenait l'immobilité et l'insensibilité, tantôt il plaçait son sujet dans des postures impossibles à maintenir longtemps naturellement, tantôt enfin il obtenait des phénomènes, bien connus aujourd'hui, d'extériorisation de pensée ou de volonté.

Cette découverte fit un bruit immense et porta un coup funeste au magnétisme animal que l'on considéra dès lors comme une science en retard. De toutes parts, les magnétiseurs amateurs se révélèrent, obtenant parfois des résultats curieux, amenant aussi, souvent, chez des sujets trop faibles des désordres très graves. Le somnambulisme devint à la mode, comme l'avait été le magnétisme, plus facilement encore, puisque la volonté seule de l'opérateur dispensait de tout accessoire.

Mais ce fut surtout en province qu'il obtint toute sa faveur. « A Paris, dit Bersot, on ne s'occupe pas deux fois de suite de la même chose. » Au nombre de quarante environ, les sociétés de l'Harmonie, acquises désormais au somnambulisme plus qu'au magnétisme, comptèrent plus de quatre mille associés tant en France qu'à l'étranger. Le Midi et les petites villes de Bretagne devinrent les centres où elles se développèrent le plus activement.

A Lyon, le chevalier Barbarin prétendit obtenir, lui aussi, des effets de somnambulisme, mais par la prière seulement, se rapprochant en cela des pratiques de Gassner. Cette nouvelle école, recrutée surtout parmi les Swedenborgistes, amena une scission chez les partisans du somnambulisme. On les appela « fluidistes » ou « spiritualistes » suivant qu'ils furent disciples de Puységur ou de Barbarin. Dans la suite, les premiers reparurent sous le nom de magnétiseurs, les seconds se confondirent avec les spirites, mais ces modifications se produisirent plus tard, après la Révolution, pendant laquelle les événements se succédèrent trop importants pour que l'on songeât à poursuivre une étude sincère de ces phénomènes dont plusieurs, de nos jours, sont encore si mal connus que l'on discute sur leur nature et même sur leur existence.

CHAPITRE XIII

DEUX GRANDS CHARLATANS

Saint-Germain ; Mystère sur son âge ; ses prétentions ; sa richesse. — Cagliostro : sa vie ; ses escroqueries.

Les merveilles du magnétisme avaient disposé les esprits aux diableries de Cagliostro, mais avant de parler de ce maître charlatan, il convient de revenir de quelques années en arrière et de dire un mot d'un autre charlatan, homme étrange, qui déconcerta ses contemporains au point que plusieurs lui attribuèrent une origine fabuleuse, un âge fantastique.

D'où venait ce comte de Saint-Germain, qui, sous Louis XV, intrigua toute la cour ? Mille versions différentes ont circulé à ce sujet, surtout de son vivant, et il s'est plu à laisser sur sa patrie, sur sa famille, sur la date de sa naissance, un mystère d'où dépendit, en grande partie, sa cé-

lébrité. Selon les plus grandes probabilités, il naquit au commencement du XVIIIe siècle et était fils d'un banquier juif de Bordeaux et de la reine d'Espagne, veuve de Charles II. Cette princesse allemande, au tempérament ardent, avait été choisie par l'entourage du roi, précisément à cause de la légèreté de ses mœurs et de la liberté de son caractère, avec l'espoir qu'elle triompherait malgré lui de l'impuissance vraie ou supposée de son royal époux, si bien qu'à son arrivée à la cour de Madrid, le marquis Del Carpio, chargé de la recevoir, s'approcha de l'introducteur, qui s'apprêtait à la présenter en prononçant un grand discours, et lui demanda à brûle-pourpoint : « Est-elle déjà grosse? C'est ce qu'il nous faudrait. » Cette double origine expliquerait à la fois la faveur du comte de Saint-Germain à la cour et l'immense fortune qu'on lui vit prodiguer sans jamais en connaître la source. Toutefois ce sont là des probabilités, non des certitudes.

Ce mystérieux personnage vint en France en 1750, après avoir parcouru différents pays sous plusieurs noms. Dès les premiers jours de son arrivée, il étonna tout le monde par son luxe inouï et répandit le bruit qu'il avait le secret de la pierre philosophale, qu'il fabriquait des diamants, qu'il possédait un élixir de longue vie dont

il se servait lui-même depuis des siècles. Sur des révélations faites à demi, les imaginations travaillèrent et bientôt les légendes les plus fantastiques circulèrent à son sujet. Des gens s'imaginèrent l'avoir vu quarante ans auparavant, sans trouver dans sa personne aucun changement. Lui-même, du reste, entretenait ces illusions, ne se compromettait pas par un aveu catégorique, variait ses réponses suivant le degré d'intelligence ou de crédulité de ses interlocuteurs. C'est ainsi que Mme de Pompadour lui dit un jour :

— Quel âge avez-vous ?

— Je ne sais, répondit-il.

— Mme de Gergy, qui fut ambassadrice à Vienne, il y a cinquante ans, prétend vous y avoir connu tel que vous êtes aujourd'hui.

— C'est vrai.

— Vous auriez alors plus de cent ans.

— Ce n'est pas impossible.

— Oh ! Oh !

— Mais ce qui est encore plus possible, c'est que cette dame, que je respecte, radote affreusement.

Une autre fois, Mme d'Angevilliers lui demandait le nom de l'auteur d'un air de musique très agréable qu'il jouait.

— Je ne le connais pas, répondit Saint-Ger-

main, tout ce que je puis vous dire, c'est que j'ai entendu cette marche lors de l'entrée d'Alexandre le Grand dans Babylone.

Connaissant prodigieusement bien l'histoire, lorsqu'il racontait quelque fait ancien, ou parlait d'un personnage historique, il présentait son récit de telle sorte qu'on le prenait pour un des témoins de l'événement. De temps en temps, il avait un *lapsus* dans le genre de celui-ci : « François Ier se retournant alors vers moi... » Si on ne disait rien, il continuait : au contraire, sur une marque d'étonnement de son interlocuteur, il se reprenait vite : « vers le duc un tel... »

— Ces bêtes de Parisiens, disait-il, croient que j'ai cinq cents ans, et je les confirme dans cette idée puisque je vois que cela leur fait tant de plaisir. Ce n'est pas, ajoutait-il, que je ne sois infiniment plus vieux que je ne le parais.

Une plaisanterie contribua encore à répandre le bruit de son immortalité et de la haute antiquité de sa naissance. Il y avait à Paris un mystificateur très habile, surnommé mylord Gower parce qu'il contrefaisait à merveille les Anglais. Quelques jeunes seigneurs le conduisirent chez de bons bourgeois du Marais, choisis parmi les plus crédules, et le présentèrent comme le comte de Saint-Germain. Voyant ses hôtes croire les yeux fermés les histoires qu'il leur racontait, il paya

d'audace et leur parla longuement de Jésus-Christ, dont il se prétendit le contemporain.

— C'était le meilleur homme du monde, leur disait-il sérieusement, mais bien romanesque et imprudent. Souvent je lui ai prédit qu'il finirait mal.

Et continuant de plus belle, il racontait son intervention auprès de Ponce-Pilate en faveur de son ami Jésus, ses conversations avec les saintes femmes, son discours aux évêques réunis au concile de Nicée, lorsqu'il voulut faire canoniser Sainte Anne :

— « C'était une bonne femme leur disais-je, en terminant. Cela vous coûtera peu d'en faire une sainte. » Et son brevet lui fut expédié, assurait-il.

Loin de protester contre ces fables, Saint-Germain les laissa se propager. Pour expliquer son extraordinaire longévité, il se prétendait possesseur d'un élixir merveilleux qu'il se gardait bien de prodiguer. On racontait cependant, et le récit a dû être dicté par Saint-Germain lui-même au *London Chronicle* qui l'a reproduit, qu'il donna une petite fiole du merveilleux liquide à une grande dame, désireuse de rajeunir :

— Ménagez-le, dit-il; prenez-en seulement quelques gouttes au premier quartier de la lune.

Heureuse, la dame enferme la précieuse bouteille dans une armoire en disant à ses femmes de

chambre, pour détourner leur curiosité, que c'est un remède contre les coliques.

Quelques jours plus tard, une des femmes de chambre, prise de douleurs violentes, n'hésite pas à préférer sa propre santé à celle de sa maîtresse, et avale le contenu de la petite fiole qu'elle remplit ensuite d'eau. Le lendemain matin elle dort plus longtemps que d'habitude. Sa maîtresse impatientée l'envoie chercher. Quand elle paraît, personne ne la reconnaît : la veille, elle avait 45 ans, ce matin, on lui en donnerait à peine 16.

La conversation de Saint-Germain était des plus variées, des plus intéressantes. Il savait tout, avait tout vu, tout étudié, et sa mémoire prodigieuse lui servait à merveille. De taille moyenne, robuste, mis toujours avec beaucoup de goût et une affectation de simplicité, il étonnait par son aplomb autant qu'il séduisait par son esprit. Le baron de Gleichen, ministre de Danemark, raconte que pendant une visite chez la veuve du chevalier Lambert, il vit entrer le comte de Saint-Germain qu'il ne connaissait pas encore, et qui, sans plus de façon, lança son chapeau, son épée sur le lit de la maîtresse de la maison, se jeta dans un fauteuil et s'écria en interrompant la personne qui parlait :

— Vous ne savez ce que vous dites! moi seul puis vous entretenir sur cette matière. Je l'ai ap-

profondie aussi bien que la musique qu'il m'a fallu abandonner, la connaissant trop bien, ne pouvant plus faire de progrès.

Le lendemain, Gleichen, dînant avec lui dans la même maison, parla de la peinture italienne.

— Venez chez moi, lui dit Saint-Germain et je vous montrerai quelques toiles.

Il y alla en effet et vit de merveilleux tableaux et des pierreries en quantité incroyable, dont il était impossible de reconnaître la fausseté, bien qu'elles ne fussent pas montées.

M. de Saint-Germain, du reste, adorait les pierreries qu'il étalait ainsi que les bijoux, les diamants surtout, avec une profusion inouïe, soit sur des tabatières, sur des boutons d'habit, sur des boucles de souliers, soit dans des cassettes où il puisait à pleines mains devant les témoins émerveillés. Parfois même il en distribuait, semblant n'y attacher aucune importance, comme cela lui arriva chez Mme de Pompadour, à qui, un jour, il montrait une petite boîte remplie de topazes, de rubis et d'émeraudes pour une somme immense. Il jeta, d'un air indifférent, sur un coin de la table, une petite croix ornée de pierreries.

— Mais ce n'est pas à dédaigner! s'écria Mme du Hausset.

— Prenez-la, madame, lui dit-il.

Et Mme du Hausset l'accepta, croyant l'objet de

peu de valeur. Plus tard seulement un bijoutier lui en dit le prix qui était considérable.

Il avait la prétention de grossir les perles et de leur donner une eau plus belle. Louis XV lui-même le consulta au sujet d'un diamant terni par une tache. Comme Saint-Germain se vantait de l'enlever, on apporta le diamant qu'on pesa et qu'on estima à 10,000 livres sans la tache, à 6,000 livres avec l'impureté. Un mois après, Saint-Germain rendit au roi le diamant parfaitement net, pesant presque identiquement le même poids : le bijoutier de la cour en offrit 9,600 livres.

Le roi, du reste, le tenait en haute estime et le traitait avec considération, à la grande indignation de tous les courtisans. Mme de Pompadour le recevait dans la plus grande intimité, pour le charme de sa conversation. On a prétendu qu'il servait d'espion politique à plusieurs gouvernements : la chose n'a pas été prouvée d'une façon certaine, pas plus qu'on n'a trouvé la source de ses richesses ou même qu'on n'a découvert si elles étaient réelles ou fausses.

Peut-être, parmi les pierreries qu'il étalait avec tant d'ostentation, en existait-il quelques-unes de vraies, celles qu'il laissait étudier, et les autres étaient-elles merveilleusement imitées? Peut-être, au contraire, avait-il reçu de son père une fortune considérable? Toujours est-il que ses contempo-

rains, malgré leur curiosité, ne découvrirent pas d'où venait son argent : jamais on ne lui vit recevoir une lettre de change. On a prétendu aussi, pour expliquer sa richesse, qu'il était l'envoyé secret d'une importante secte de francs-maçons; mais cette supposition ne repose sur aucun fondement.

Ajoutons enfin que, parmi ses contemporains, beaucoup ne le prirent jamais au sérieux. Voltaire spécialement, dans sa correspondance, en parle en termes fort railleurs et Frédéric II l'appelait « un conte pour rire. »

Vers 1760, le ministre de la guerre, le maréchal de Belle-Isle, voulut l'employer à une négociation secrète avec la Hollande, à l'insu de Choiseul, ministre des affaires étrangères. Celui-ci éventa la conspiration et arracha au roi un ordre d'expulsion contre lui. Ce grand aventurier se retira d'abord en Angleterre, où il éveilla la curiosité aussi fortement qu'en France, puis il passa bientôt à la cour de Russie dont il partagea les intrigues, lors de la Révolution de 1762. Il parcourut ensuite l'Allemagne et l'Italie, recherché pour sa conversation, étonnant tout le monde par l'infinie variété de ses connaissances autant que par son luxe inexplicable. Pendant quelque temps, il domina complètement le margrave d'Anspach qui avait pour lui du respect et de l'admiration.

— Connaissez-vous cette écriture? dit-il un jour à ce dernier en lui montrant une lettre.

— Oui, c'est celle de Frédéric II.

— Et ce cachet?

— C'est son cachet particulier.

— Eh bien! vous ne saurez pas ce que contient cette lettre.

Et il la remit dans sa poche.

Il se fixa enfin dans le duché de Slesvig, auprès du landgrave Charles de Hesse, grand protecteur des sciences hermétiques, avec qui il rechercha la pierre philosophale, et il mourut en 1780, entre les bras de trois ou quatre femmes qui, pendant les dernières années de sa vie, le soignèrent comme un enfant. Jamais le landgrave ne voulut donner connaissance des papiers qu'il lui laissa et il finit par les brûler.

Cet homme se distingua par son habileté, par le charme de son esprit, par ses excellentes manières et il différa de tous les autres charlatans en ce qu'il se contenta d'abuser de la crédulité de ses contemporains sans adresser à leurs bourses d'appels indiscrets plus ou moins déguisés.

De tous les charlatans passés ou présents, le plus grand fut certainement celui dont nous avons maintenant à nous occuper, ce Cagliostro qui souleva une curiosité telle qu'aujourd'hui encore bien

des gens se demandent s'il ne joua pas dans l'histoire un rôle sérieux.

Ecrire en détail sa vie, le suivre dans ses pérégrinations à travers l'univers, ce serait donner un roman que l'on ne manquerait pas d'accuser d'invraisemblance, comme il arrive souvent, lorsqu'on se contente de décrire fidèlement ce qui est arrivé. Du reste nous ne pouvons ici que résumer en quelques mots l'existence de cet aventurier.

Bien que son vrai nom fût Joseph Balsamo, il en a porté tant d'autres, s'appelant successivement marquis Pellegrini, comte Fénix, marquis d'Haunat, Belmonte, Malissa, Tischio, que pour éviter toute confusion, nous lui conserverons son titre de comte de Cagliostro sous lequel il parut en France.

Il naquit à Palerme, en 1743, et perdit de très bonne heure son père, honnête commerçant de la ville, en sorte que ses oncles, pour son éducation, le mirent au séminaire de Saint-Roch, d'où il s'enfuit plusieurs fois. A l'âge de 13 ans, il entra, près de Palerme, chez les Benfratelli, ordre de religieux qui soignaient les malades, et ce fut là que, sous l'habit de novice, il reçut de l'apothicaire les premières notions de médecine et de chimie, dont il devait, dans la suite, tirer si grand parti. Son inconduite lui attira bientôt les réprimandes les plus sévères. Pour donner un

exemple de la précocité de sa perversité, citons ce simple fait : chargé de la lecture à haute voix pendant les repas, il substituait aux noms des saintes du martyrologe le nom des courtisanes alors en vogue et qu'il connaissait déjà. Les réprimandes et les punitions se succédaient pour lui sans interruption, si bien qu'afin d'y échapper, il se sauva du couvent et revint à Palerme où un de ses oncles le recueillit. Sa conduite fut déplorable à tous les points de vue. Dissolu, querelleur, menteur, il commit des escroqueries chez toutes les personnes qui le reçurent. Ainsi, portant la correspondance amoureuse d'un de ses amis et d'une de ses cousines, il se faisait payer ses services par l'un et par l'autre. Introduit chez un notaire, son parent, il falsifia un testament. Il vola l'oncle qui l'hébergeait. Enfin il persuada à un orfèvre, nommé Marano, qu'il connaissait une grotte dans laquelle était caché un trésor considérable, dont il le rendrait maître, mais à la condition, pour écarter les démons qui gardaient l'entrée, de se livrer à des évocations et de placer sous un rocher soixante onces d'or. Le trop crédule orfèvre déposa l'argent demandé; après quoi il vint devant la grotte avec son introducteur qui se mit aussitôt en devoir de conjurer les démons. Tout à coup cinq ou six diables sortirent de l'obscurité, s'élancèrent sur l'orfèvre et le rouèrent de

coups : c'étaient des amis de notre jeune bandit qui s'étaient entendus avec lui pour voler le malheureux Marano et qui reçurent leur part des soixante onces d'or.

A la suite de ce dernier exploit, il quitta Palerme et commença à parcourir le monde, vivant le plus souvent d'escroqueries. A Messine il fit la connaissance d'un personnage singulier, connu sous le nom d'Altotas, avec lequel il visita l'Archipel, l'Egypte et peut-être d'autres pays d'Orient, étudiant la cabale et les sciences occultes, gagnant quelque argent par des opérations de chimie, par la vente de remèdes merveilleux. A Malte, Altotas mourut et Cagliostro, désormais seul, extorqua une assez forte somme au grand maître Pinto avant de revenir en Italie.

Ayant rencontré à Rome une jeune fille d'une beauté idéale, Lorenza Feliciani, il trompa si bien ses parents, honnêtes commerçants de la ville, qu'ils la lui donnèrent en mariage. Dès lors s'ouvrit devant lui une nouvelle source de revenus. Il entreprit l'éducation amoureuse de cette malheureuse enfant que la nature n'avait pas créée vicieuse, il pervertit ses sens, son cœur, son esprit et finit par lui persuader qu'il fallait plaire à tous les hommes, que l'adultère n'est point un crime, lorsque les femmes s'y livrent par intérêt. Avec un cynisme effrayant, il la jeta ainsi dans le lit

de plusieurs individus riches, et lui-même, pendant ce temps, continua ses escroqueries, fit des faux, abusa de tous les gens assez crédules pour se laisser prendre à ses grandes paroles.

Bientôt découvert cependant, dénoncé à la police, il partit avec Lorenza et l'amant de cette dernière, le riche Agliata, qui, bien entendu, paya tous les frais de voyage jusqu'à Bergame où il laissa ce joli couple continuer à errer seul de ville en ville, à travers l'Europe, s'arrêtant là ou là, suivant les amants que Cagliostro trouvait pour sa femme. Cet ignoble personnage forçait la malheureuse Lorenza à pratiquer ce métier honteux et, lorsqu'on ne se montrait pas assez généreux vis-à-vis d'elle, il n'hésitait pas à menacer de chantage les victimes de ses intrigues. Lui-même volait tant et plus, avec une audace et une habileté qui seules expliquent comment il ne fut pas arrêté plus souvent. Emprisonné cependant quelquefois, spécialement à Palerme, à Londres deux fois, à Palerme de nouveau, il parvint toujours à se faire relâcher ou à s'évader, grâce aux riches protecteurs que séduisait la beauté de Lorenza.

A sa dernière incarcération à Palerme, sa femme se lia, sur ses indications, avec le fils d'un haut personnage de Sicile, jeune homme très fort et très violent, qui prit le ménage sous sa protec-

tion et alla trouver le président du tribunal, chez qui il rencontra l'avocat de la partie adverse. Il somma ce dernier de retirer sa plainte. Sur son refus, l'irascible amoureux lui infligea, séance tenante, une correction si formidable que le président, témoin de la scène, menacé d'un traitement pareil, donna immédiatement l'ordre de mettre le prisonnier en liberté.

Pendant des années, Cagliostro se promena ainsi, dupant tout le monde, vendant à l'un le secret de fabriquer de l'or, arrachant à l'autre de fortes sommes pour découvrir un trésor imaginaire, extorquant mille écus à un naïf afin de lui procurer la pierre philosophale, volant des diamants ou des perles avec la promesse de les rendre plus gros, se faisant payer des pronostics certains pour les numéros sortant à la loterie, montrant à tout propos des brevets et des papiers parfaitement imités, étonnant tout le monde par sa parole facile, par l'infinie variété de ses prétendues connaissances, par le mystère de sa naissance et de son origine, menant partout grand train avec un argent dont personne ne connaissait la source et qui était le fruit de toutes ses infamies.

Grâce à son intelligence, cet aventurier, qui changeait de nom à propos pour ne pas se compromettre, conquit en Europe la réputation d'un

homme extraordinaire, dépositaire des secrets les plus importants. La curiosité s'éveillait partout à son sujet, on parlait de guérisons merveilleuses, d'évocations fantastiques, de découvertes importantes, d'une puissance complète de divination. D'escroqueries, pas question. Il dupait si bien son monde, que beaucoup de ses victimes refusaient de l'attaquer et que d'autres attendaient avec une confiance aveugle la réalisation de ses promesses.

Ce fut précédé de cette réputation qu'il arriva à Strasbourg, le 19 septembre 1780. Une foule énorme s'était portée à sa rencontre, sur le pont de Kehl et quand il apparut, dans un superbe carrosse, traîné par six chevaux, sa femme resplendissante de beauté à ses côtés, une longue acclamation s'éleva : son entrée devint un vrai triomphe.

Dès les premiers jours il se concilia les sympathies de la population par ses prodigalités, par son désintéressement apparent, par la bonté avec laquelle il visitait les pauvres, donnait aux uns des remèdes, aux autres de l'argent, les invitait même à recevoir chez lui des conseils gratis, tandis que par son luxe il étonnait tout le monde, d'autant plus que sa fortune, comme toute sa personne d'ailleurs, passait pour avoir une origine mystérieuse : on ne voyait jamais entrer

chez lui un sac d'argent, aucun banquier ne lui payait de lettre de change, et cependant il dépensait des sommes énormes, répandant l'or à pleines mains.

La curiosité des gens chercha à pénétrer les secrets de sa vie : elle y eut d'autant moins de mal qu'il entr'ouvrait certaines portes, trop heureux de propager sur lui-même les légendes les plus étranges. On apprit ainsi que ce bienfaiteur de l'humanité, comme on l'appelait, toujours prêt à secourir les pauvres ou à se rendre au chevet des malades, dormait quelques heures seulement dans un fauteuil et suivait un régime d'une frugalité telle qu'il est permis de supposer qu'une fois seul, il oubliait près d'une table mieux servie les rigueurs de son jeûne public.

Son succès fut immense. Tout le petit peuple émerveillé de sa générosité, l'adorait et la haute classe, conquise par ses grandes manières, par le mystère qui planait sur lui, s'arrachait la faveur de le recevoir, de lui parler, de le voir seulement : mais lui, très difficile dans ses relations, ne fréquentait pas tous les salons. Son grand quartier général était chez l'archevêque de la ville, chez le cardinal de Rohan qui avait si bien pris ce charlatan sous sa haute protection, que même après l'affaire du collier, il ne cessa de lui témoigner la plus grande estime et la confiance la plus entière.

Un personnage très connu en Allemagne, curieux mélange d'instruction et d'ignorance, de piété et de superstition, Lavater, le fondateur du système de phrénologie, vint à Strasbourg pour le voir : « Si vous êtes le plus instruit de nous deux, lui dit Cagliostro, vous n'avez pas besoin de moi; si c'est moi qui le suis, je n'ai pas besoin de vous. »

Mécontent de cette réponse, Lavater lui écrivit le lendemain:

— D'où viennent vos connaissances? Comment les avez-vous acquises? En quoi consistent-elles?

— *In verbis*, *in herbis*, *in lapidibus*, se contenta de lui écrire Cagliostro, qui prétendait, en effet, produire des évocations par des paroles mystérieuses, trouver des remèdes dans les herbes et étendre indéfiniment sa fortune par la pierre philosophale.

D'une taille ordinaire, un peu gros, le cou très court, le teint olivâtre, le visage rond, le nez retroussé, les yeux à fleur de tête, Cagliostro avait dans toute sa personne quelque chose d'étrange, qu'augmentait encore la singulière expression de son regard d'une acuité parfois terrible. Toujours vêtu très richement, avec des manchettes de dentelle, des bagues énormes, des chaînes de montre étincelantes, des boucles et des boutons de diamant, il prétendait fabriquer lui-même toutes

les pierreries dont il était couvert, et en cela il pouvait bien ne pas mentir, car tout cet attirail, qui sentait le charlatan d'une lieue, était en imitation. Son langage était en rapport avec son costume, mélange indistinct de français et d'italien. Il faisait à tout propos des citations dans une langue qu'il disait être l'arabe, mais il se gardait bien de traduire des pensées que leur obscurité rendait plus belles encore. Il parlait avec emphase de sa naissance qui remontait, disait-il, à quelques centaines d'années, de ses voyages à travers l'univers, surtout au centre de l'Afrique, dans une ville fameuse, dix fois plus grande que Paris. Enfin, il se livrait aux évocations que nous décrirons à propos de son système de franc-maçonnerie.

La réputation d'un homme aussi extraordinaire se répandit dans toute la France, et parmi les noms de ses adeptes les plus fervents on peut relever ceux de Rohan, Miromesnil, Ségur, Vergennes, Chaulieu, Polignac, pour ne citer que les principaux. A Bordeaux et à Lyon, où il alla installer sa franc-maçonnerie et commettre quelques vols, il eut un succès immense, et lorsqu'au commencement de 1785 il s'établit à Paris, ce fut un vrai délire. La foule se précipita dans sa maison de la rue Saint-Claude avec autant d'ardeur qu'elle avait auparavant couru chez Mesmer.

La haute société surtout se donna rendez-vous chez lui. Plus de deux cents carrosses à la fois encombrèrent sa rue et les rues avoisinantes.

On venait chez lui autant pour le voir que pour assister à une de ses évocations ou pour obtenir quelque remède. Il eut la chance de guérir le frère du cardinal de Rohan, le prince de Soubise, qui refusait d'abord de le recevoir et qui consentit enfin à avaler un élixir dont l'effet fut merveilleux. Cette cure, habilement exploitée, ainsi que quelques autres d'ailleurs, lui donnèrent une faveur inouïe, surtout dans la noblesse et à la cour où on ne parlait que de lui et de ses prodiges. Tout le monde voulait voir ses expériences et il n'eut pas de mal à recruter les membres de sa franc-maçonnerie parmi les plus grandes familles de France et les plus riches.

Malheureusement pour lui, quelques mois après son installation à Paris, il fut impliqué dans le fameux procès du Collier. Son rôle n'a pas été très exactement défini. Selon toutes les probabilités cependant, il s'était entendu avec Mme de La Motte pour duper le cardinal de Rohan sur l'esprit duquel il exerçait un empire immense, et il devait partager avec elle le produit de cette formidable escroquerie.

Acquitté avec le cardinal, il reçut, avec sa liberté, l'ordre de quitter la France.

Son départ causa un vrai désespoir à ses adeptes. Il se retira d'abord en Angleterre, puis de là passa en Allemagne, voyagea en Suisse, en Italie, et vint enfin à Rome où le 27 décembre 1789 il fut arrêté par ordre du pape. Poursuivi par la cour pontificale comme « pratiquant » la franc-maçonnerie, il fut condamné à mort. Mais le pape commua sa peine en celle d'une réclusion perpétuelle. Enfermé au château Saint-Ange, il mourut on ne sait au juste quand; en 1795, croit-on. Sa femme mourut également en prison.

CHAPITRE XIV

LE RITE EGYPTIEN

Hâblerie de Cagliostro. — Sa franc-maçonnerie. — Ses évocations. — Conclusion.

Les légendes les plus fantastiques circulèrent sur ce personnage, qui mystifia et vola ses contemporains avec une audace n'ayant d'égale que la crédulité de ses victimes. On lui croyait tout possible, guérisons, connaissance de l'avenir, évocations même, et, de sa part, les histoires les plus invraisemblables semblaient naturelles.

Ainsi, on disait qu'ayant invité six grands personnages à un souper, il leur proposa de doubler le nombre des convives par l'adjonction de six morts illustres. Sur son ordre, Diderot, D'Alembert, Voltaire, Choiseul, l'abbé Voisenon et Montesquieu sortirent de leur tombe pour se ranger autour de sa table. Il agissait comme nos spirites

qui, par un véritable abus de leur puissance, entrent très indiscrètement en communication de préférence avec des personnages qui eussent probablement refusé de les fréquenter de leur vivant.

Une autre fois on racontait — et on croyait, ce qu'il y a de mieux — qu'invité à dîner dans une maison, à Chaillot, avec plusieurs jeunes femmes, une d'elles lui avait dit par plaisanterie, en lui montrant l'Ecole Militaire que l'on apercevait au loin :

— Il y a peu d'hommes ici, monsieur de Cagliostro, et vous qui êtes si puissant, vous devriez bien prier quelques officiers de l'Ecole de venir danser avec nous.

— Rien de plus facile, répondit l'imperturbable charlatan. Il me suffit de jeter entre eux et nous un pont invisible.

Et en même temps il ouvrit la fenêtre, étendit le bras dans la direction de l'Ecole. Un éclat de rire partit derrière lui. Indigné de ce manque de respect, Cagliostro détourna son bras, l'étendit vers les Invalides, et quelques secondes après entraient dans le salon dix-huit invalides avec des jambes de bois.

Lors du procès du collier enfin, on raconta que M. de Crosne, chargé de l'interroger, lui avait demandé :

— N'avez-vous rien à vous reprocher ?

— Je n'ai sur la conscience qu'un seul remords, répondit Cagliostro.

— Lequel?

— La mort de Pompée, et encore on ne peut m'en faire un crime : j'ai exécuté l'ordre de Ptolémée.

— Je n'ai point entendu parler de ce fait, dit M. de Crosne. Il a dû se passer sous mon prédécesseur.

Très habilement, il profita du goût de ses contemporains pour le merveilleux et fonda une secte maçonnique à laquelle il donna le nom de *rite Egyptien*, parce qu'il en avait retrouvé les éléments, disait-il, dans les Pyramides. Par le fait, il avait été initié en Allemagne dans les loges de *la Haute*, *de la Stricte et de l'Exacte Observance*, par un autre charlatan nommé Schnœder, qui l'avait mis au courant de l'ancienne et de la nouvelle cabale, de la magie, de la divination, en un mot de toutes les sciences hermétiques alors si en honneur. En outre, dans un voyage en Angleterre, le hasard avait mis entre ses mains un manuscrit de Georges Costou qui renfermait un plan détaillé d'une maçonnerie reposant sur l'occulte. De ces connaissances diverses, il forma un tout auquel il ajouta encore les secrets de son charlatanisme, et il fonda ainsi sa maçonnerie, dont il établit la première loge à Strasbourg en 1780, la mère-

loge à Lyon en 1782, sous le nom modeste de Loge de la Sagesse triomphante, et ensuite une grande loge à Paris, sans parler de quelques autres villes dans lesquelles il trouva également des adeptes.

Son but, disait-il, était de conduire ses disciples à la perfection par une double régénération physique et morale : il obtenait la première grâce à la découverte d'une matière donnant la santé et l'éternelle jeunesse, la seconde par l'application d'un pentagone mystique qui restituait à l'homme l'innocence primitive perdue par le péché originel.

Nous exposons, nous n'expliquons pas.

Le formulaire de son rite était un mélange de cérémonies religieuses, de réunions mondaines, de pratiques cabalistiques, d'évocations spirites par lesquelles il correspondait avec les esprits et avec les anges. Lui-même était grand maître de l'ordre, grand cophte, comme il s'intitulait, et en imitation des règlements de la franc-maçonnerie ordinaire, il avait créé les trois grades d'apprenti, de compagnon et de maître. S'adressant surtout à l'aristocratie, il parvint même à faire accepter au duc de Luxembourg-Montmorency le titre de grand maître protecteur du rite Egyptien.

Bientôt des femmes de qualité, émerveillées des récits qu'elles entendaient, demandèrent à Lorenza de former une loge pour elles. Celle-ci fixa à trente-six le nombre des adeptes, qui devaient ver-

ser chacune cent louis. Dans la même journée les trente-six fidèles furent trouvées et on décida que la séance d'inauguration aurait lieu le 7 août 1785. Lorenza, nommée grande-prêtresse, loua pour l'occasion une maison dans le faubourg Saint-Honoré. On a raconté sur cette séance des faits tellement fantastiques qu'il est difficile d'y ajouter foi. Toujours est-il qu'un grand dîner termina cette fête, au cours de laquelle on s'amusa beaucoup. Parmi les fondatrices de l'ordre, citons quelques noms, qui mieux que tout, prouveront l'engouement de la société pour notre aventurier et pour sa femme : Mmes de Brienne, Dessales, de Brassac, de Choiseul, d'Espinchal, de Trévières, de la Blache, de Boursonne, de Montchenu, d'Auvet, d'Ailly, d'Erlach, de Bréhant, de Loménie, de Genlis, d'Havrincourt, de Polignac, etc.

Que se passait-il donc de si attrayant dans les réunions?

Un maître agissant, ou une maîtresse agissante, présidait la séance si l'on n'avait pas le bonheur d'avoir le grand cophte avec soi. Sur une table recouverte d'un tapis vert, on posait une carafe pleine d'eau pure et neuf bougies allumées. Tous les assistants se mettaient en adoration.

La maîtresse amenait alors devant la table un enfant qui devait être d'une pureté complète, avoir

les nerfs sensibles, les yeux bleus, et être né sous une certaine constellation. Si c'était un garçon, on l'appelait un *pupille;* une fille, une *colombe*. C'était un grand honneur pour une famille d'avoir un de ces êtres privilégiés et Beugnot raconte que lorsque Mlle de Latour, nièce de Mme de La Motte fut déclarée *Colombe*, sa mère faillit en mourir de joie.

La maîtresse agissante imposait les mains sur la tête de l'enfant, les y laissait un moment, lui disait de réciter avec elle une formule d'évocation et lui ordonnait de voir dans la carafe.

Au bout d'un certain temps, la colombe, généralement bien endoctrinée à l'avance, déclarait que l'eau de la carafe se troublait et qu'elle voyait ce qu'on lui avait ordonné de voir. Parfois cependant on se servit d'enfants non prévenus, et Cagliostro les hypnotisa littéralement, si bien qu'il leur fit dire tout ce qu'il voulut. Ce fut ainsi qu'il prétendit connaître l'avenir et voir les faits se dérouler à distance. Quelques heureuses coïncidences dues soit au hasard, soit à l'habileté du charlatan donnèrent à ces opérations une vogue immense.

Lorsqu'il s'agissait d'installer une loge nouvelle, l'évocation se produisait suivant un cérémonial un peu différent. Tous les fidèles, vêtus de blanc, un voile noir sur la tête, restaient en prière jusqu'à ce que la *colombe*, enfermée cette fois dans

un tabernacle, ait vu dans la carafe Moïse ou le grand cophte apparaître dans un nuage bleu et déclarer que le ciel était satisfait. A ce moment seulement on rejetait les voiles de deuil et on se séparait.

La cérémonie était parfois très longue et on se reposait une heure sur sept. Pour l'installation de la loge de Lyon, l'adoration dura cinquante-quatre heures; pour celle de Strasbourg, trois jours et trois nuits.

Pour être reçue apprentie, une femme devait être âgée au moins de 21 ans, « avoir de l'esprit et être bien élevée ». Introduite d'abord dans la chambre des réflexions, pièce toute tendue de noir où on la laissait un moment en tête-à-tête avec un squelette, on l'amenait ensuite devant la maîtresse qui lui posait des questions, exigeait d'elle certains serments, et, pour tenter la solidité de sa vocation, la prévenait qu'on allait lui couper les cheveux : on lui coupait en réalité une petite mèche. Pendant toute la cérémonie, spécialement pendant cette dernière partie, il était bien recommandé aux sœurs présentes de ne pas rire. Une fois cette épreuve victorieusement surmontée, on chantait quelques cantiques et, toujours par l'entremise d'une *colombe*, on évoquait soit Moïse, soit le grand cophte, soit un ange, plus particulièrement l'ange Gabriel! — Déjà!

Quant à la régénération physique qu'il avait promise à ses fidèles, Cagliostro indiqua, pour l'obtenir, un régime auquel très peu se soumirent, sans succès d'ailleurs. Il fallait se retirer pendant quarante jours à la campagne, avec un ami seulement. On ne devait manger ni viande, ni rien d'échauffant et ne boire que de l'eau. Le dix-septième jour, on se faisait saigner, après quoi on buvait des laxatifs et on avalait des gouttes mystérieuses. Le trente-troisième jour, on se mettait au lit et on y restait jusqu'au quarantième, en buvant seulement un consommé. « L'adepte, ajoutait Cagliostro, pourra, tous les cinquante ans, renouveler la même opération jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de le retirer de ce monde et de l'appeler à lui, « *per omnia sœcula sœculorum.* »

De même que nous comprenons difficilement comment des gens sensés purent ajouter foi à de pareilles billevesées, nous ne pouvons nous imaginer l'engouement dont ce charlatan fut l'objet et la désinvolture avec laquelle il traitait tous ceux qui n'écoutaient pas assez pieusement sa parole. Lorsque, par exemple, les Philalètes tinrent à Paris leur fameux convent de 1785 auquel ils avaient convié tous les maçons et tous les personnages pouvant apporter une note curieuse à la réunion, ils s'adressèrent naturellement à Cagliostro afin qu'il développât devant eux les théories

du rite Egyptien. Des députés allèrent chez lui et le grand cophte daigna tout d'abord leur donner quelques explications : ils revinrent enthousiasmés dire à leurs collègues : « Sans avoir complètement l'usage de notre langue, il l'emploie comme les prophètes s'en servaient autrefois. Sa doctrine doit être regardée comme sublime et pure. »

Cependant, comme le maître ne se rendait pas assez vite aux séances, une nouvelle députation insista auprès de lui. Nouvelle promesse d'assister au convent, mais avec une condition cette fois : c'est que les Philalètes brûleraient toutes leurs archives pour n'écouter que sa parole. Les Philalètes résistèrent et Cagliostro, voyant là un moyen d'échapper à ses promesses et de ne pas avoir à soumettre ses expériences au jugement d'hommes éclairés et désireux d'approfondir ses soi-disant mystères, s'entêta dans son idée. Après un échange de visites et de lettres, il rompit enfin toute relation avec eux par cet anathème qui prouve l'audace de ce charlatan et la naïveté de ses adeptes :

« A la gloire du grand Dieu! »

« Pourquoi le mensonge est-il toujours sur les lèvres de vos députés, tandis que le doute est constamment dans vos cœurs? Ne vous excusez

point, car, je vous l'ai déjà écrit, vous ne m'avez point offensé. Dieu seul peut décider entre vous et moi.

« Vous dites que vous cherchez la vérité; je vous la présentais et vous l'avez méprisée. Puisque vous préférez un amas de livres et d'écrits puérils au bonheur que je vous destinais et que vous deviez partager avec les élus; puisque vous êtes sans foi dans les promesses du grand Dieu ou de son ministre sur la terre, je vous abandonne à vous-mêmes et je vous le dis, en vérité, ma mission n'est plus de vous instruire. Malheureux Philalètes! vous semez en vain, vous ne recueillerez que l'ivraie! »

Malgré toute cette fantasmagorie, la crédulité de ses disciples était telle que lorsqu'il quitta la France, les loges de Lyon lui écrivirent plusieurs fois pour le remercier de leur être apparu en compagnie de Moïse et d'Isaïe!

« Vos fils seront heureux, lisons-nous à la fin d'une de ces lettres, si vous daignez les protéger toujours et les couvrir de vos ailes; ils sont encore pénétrés des paroles que vous avez adressées du haut de l'air à la Colombe qui vous implorait pour elle et pour nous : « Dis-leur que je les aime et les aimerai toujours. »

Plusieurs disciples le rejoignirent à Londres où il essaya vainement d'établir un courant semblable

à celui qui avait fait sa gloire en France. Un avis cependant, inséré par lui dans le *Morning-Herald*, invitait tous les frères à se réunir :

« A tous les maçons véritables!

« Au nom de Jehova, le temps est venu, où doit commencer la construction du nouveau temple de Jérusalem. Cet avis est pour inviter tous les véritables maçons de Londres à se réunir, au nom de Jehova, le seul dans lequel est une divine Trinité, et de se trouver, demain soir, 3 du présent, 1786, sur les neuf heures, à la taverne de Reilly, Grande-Rue de la Reine, pour y former un plan et poser la première pierre fondamentale du véritable temple dans ce monde visible. »

Malgré les promesses alléchantes de ce programme, les Anglais eurent le mauvais goût de se désintéresser du grand-cophte qui ne tarda pas à les abandonner, à les laisser à leur misère et à leur ignorance, mais avant son départ, il adressa au peuple français « une lettre » qui était un violent pamphlet contre la Cour, le Parlement, la Royauté, et dans laquelle il annonçait la Révolution : « La Bastille, disait-il, sera détruite de fond en comble, le sol sur lequel elle s'élève deviendra un lieu de promenade. »

Ce fut cette prédiction qui contribua le plus à répandre la légende que Cagliostro était un émis-

saire des Illuminés de Bavière, chargé de préparer la Révolution en France. Au fond, ce fut simplement un escroc, très habile, très intelligent, d'une volonté de fer, qui trompa tout le monde et n'agit jamais que pour son propre compte.

CONCLUSION

Tout le XVIIIe siècle marche vers la Révolution. Sans vouloir nous occuper du côté politique, sans essayer de prouver, ce qui serait facile, que la conséquence de l'absolutisme de Louis XIV, de l'égoïsme de Louis XV et de la faiblesse de Louis XVI devait être une réaction du peuple contre ses maîtres, nous regardons les transformations subies par les idées, au point de vue spécial, bien entendu, d'où nous avons envisagé cet ouvrage, et nous remarquons deux courants très distincts, contraires en apparence, aboutissant cependant l'un et l'autre au même point, au renversement d'une société vermoulue. Si, d'une part, les philosophes sapaient les vieilles idées, attaquaient la religion, ébranlaient le trône, s'appuyaient sur la science pour prouver la fausseté des croyances admises jusque-là, de leur côté, les spiritualistes se perdaient dans le rêve, invoquaient, à l'appui de leurs espérances, le témoignage du ciel même qui, par ses manifestations, par ses prodiges, découvrait, disaient-ils, les mys-

tères de l'au-delà, et entrevoyaient la possibilité d'une humanité idéale dans laquelle les peuples ne formeraient plus qu'une immense famille. Ainsi les uns démolissaient le passé au nom de la Raison, les autres rêvaient au nom de l'Idée la constitution d'une société parfaite. Les uns et les autres, révolutionnaires et utopistes, partis d'un point de départ diamétralement opposé, arrivaient à la même conclusion, aboutissaient au même événement qui leur donna tort aux uns et aux autres, preuve que la raison seule, pas plus que l'imagination, ne suffit pour conduire un peuple.

« Imagination et raison » voilà les grandes directrices de la société du XVIIIe siècle.

Aux grandes discussions théologiques de la fin du XVIIe siècle, à l'écrasement du protestantisme, aux luttes des jésuites et des jansénistes, succéda, en effet, l'ère des philosophes et des savants qui prétendirent faire avancer l'humanité d'un grand pas par la substitution du rationalisme aux anciennes croyances. Le surnaturel, selon eux, n'existait pas et il fallait délivrer le peuple de toutes les superstitions avec lesquelles on le guidait. La science n'était-elle pas là pour servir de flambeau, pour éclairer enfin l'univers dans sa marche vers le progrès ?

Mais aussitôt, à ces froides théories, si sèches pour le cœur, les théosophes répondirent par des

théories inverses : au rationalisme, ils opposèrent le spiritualisme le plus exagéré. Ballottée de la sorte entre ceux qui ne parlaient qu'au corps et ceux qui ne s'adressaient qu'à l'âme, la société perdit peu à peu son ancienne foi et la remplaça par la croyance au Merveilleux.

L'homme est si fatigué de ce qu'il voit chaque jour, il a, au fond du cœur, un tel besoin de croire à quelque chose de plus élevé que lui, il éprouve une telle soif d'idéal, que lorsque le doute a détruit sa religion, plutôt que de rester dans l'isolement il devient superstitieux et demande au surnaturel de combler le vide dont il souffre. Prenez cet homme qui refuse d'élever ses regards vers Dieu, qui nie l'existence même de ce Dieu parce que sa raison est impuissante à la démontrer, et parlez-lui d'un fait étrange, inexplicable : aussitôt sa curiosité s'éveille, son imagination travaille, et il veut voir, et il voit, et il croit à l'impossible, lui qui ne croyait plus à rien!

C'est une des lois de l'histoire, la grande loi des réactions, qu'à une époque de scepticisme succède toujours une époque de spiritualisme. N'en voyons-nous pas une preuve de nos jours dans ce retour au symbolisme et au mysticisme? Comme son prédécesseur, le XIXe siècle ne fut-il pas incrédule, immoral, vicieux, superstitieux, enclin au merveilleux, pareil à ces vieux pécheurs qui, sui-

vant la parole de Mme d'Oberkirch, tremblent à l'idée de l'enfer et croient se repentir parce qu'ils ont peur? Les grandes théories politiques, humanitaires, philosophiques ou religieuses que nous agitons de nos jours on les agitait alors. N'avons-nous pas vu les illuminés dépasser en violence les théories de nos anarchistes? Lisez les rapports présentés aux assemblées de francs-maçons, écoutez leurs discussions philanthropiques, et vous retrouverez les tirades chères à nos socialistes qui, comme leurs devanciers d'ailleurs, n'indiquent pas le remède pratique aux maux contre lesquels s'indigne leur vertu. Quant au merveilleux n'y croyons-nous pas autant qu'on y croyait alors? le pays ne vient-il pas d'être inondé de prédictions dont les plus fameuses, comme du temps de Suzette Labrousse, sortaient de la bouche d'une pauvre malade qui appelait un ange à son secours, un ange même ayant de vagues connaissances poétiques? Nos spirites enfin ne semblent-ils pas prendre leurs théories dans les ouvrages des théosophes? N'imitent-ils pas leurs expériences? N'obtiennent-ils pas des résultats analogues, aussi obscurs, aussi souvent dénaturés par les charlatans?

Oui, le XIXe siècle à sa fin ressemble singulièrement au précédent. Le XXe commencera-t-il comme s'est terminé le XVIIIe, par un bouleverse-

ment formidable d'où, nouveau phénix, il sortira plus fort, épuré par la flamme de quelque immense bûcher? Au cours de cet ouvrage nous avons trop mal parlé des prophéties pour vouloir en faire une ici... A chacun de craindre ou d'espérer suivant ses désirs ou son tempérament.

BIBLIOGRAPHIE

Pour ne pas distraire continuellement l'attention du lecteur par des notes composées uniquement du titre d'un livre, mais, en même temps, pour lui permettre de contrôler, s'il le désire, l'exactitude des faits rapportés dans cette étude, nous avons cru préférable de donner ici une notice bibliographique des principaux ouvrages *imprimés* qui existent sur ce sujet à la Bibliothèque Nationale, et même, pour faciliter les recherches, nous indiquons la cote du catalogue. Il conviendrait de signaler aussi les manuscrits, les journaux, les gravures, les estampes, les objets divers qui donnent de précieuses indications, mais cette nomenclature, déjà longue, paraît suffire.

Amiable et Colfavru. — *La Franc-Maçonnerie en France, depuis* 1725 ; 1890, 8°,H, 5,549.

Anonymes. — *Marie-Antoinette, Louis XVI et la famille Royale ;* Lb^{39},6,220.

Portefeuille d'un exempt de police ; 1785, Lb^{39},6,165.

La Franc-Maçonnerie, histoire authentique des sociétés secrètes depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par un ancien Rose-Croix ; 8°,H, 5,069.

Vie de Joseph Balsamo, extraite de la procédure instruite à Rome en 1790, 1791, K 14,268.

Correspondance sur les nouvelles découvertes du baquet octogone ; 1785, Ib^{63}6.

Examen de la prétendue possession des filles de la paroisse de Landes ; 1737, Lk^{7},3,397.

Arnoux Laffrey. — *Siècle de Louis XV ;* 1796, Lb^{38},23.

BACHAUMONT. — *Mémoires;* L^45,24.

BERSOT. — *Etudes sur le* XVIIIe *siècle*; 1855, La^30,28.
Mesmer et le magnétisme animal; 187?, Ib,^62,27.

BERTRAND (abbé), *Précis historique de la Franc-Maçonnerie* 1892; 8°H,5,782.

LOUIS BLANC. — *Histoire de la Révolution française* (1er volume).

HONORÉ BONHOMME. — *La société galante et littéraire au* XVIIIe *siècle*; 1880, Li^2,105.

DE LA BORDE. — *Lettres sur la Suisse*; 1783, M,16,498.

BOURGEOIS. — *Le Salon de Cazotte à Pierry en* 1784; 1890, Ln^27,39,163.

BRUNELLIÈRE. — *Du rôle de la Franc-Maçonnerie au* XVIIIe *siècle;* 1883, L°H, pièce 39.

CALMEIL. — *De la folie* considérée sous le point de vue pathologique, historique et judiciaire; 1845, Id^86,130.

DOM CALMET. — *Traité sur les apparitions et les esprits*; 1751,R,30,457.

CAMPAN (M^e) *Mémoires*; L^45,24, tome X.

CAPEFIGUE. — *Louis XV et la société du* XVIIIe *siècle;* 1842, Lb^38,25.

CARRÉ DE MONTGERON. — *La vérité sur les miracles du diacre Pâris;* 1734.

CAYLUS. — *Souvenirs*; Lb^38,31.

DE LA CHAPELLE. — *Le ventriloque*; 1772, V,43,304.

CLAIRON (Mlle) *Mémoires*; L^45,24, t. VI.

CLAVEL. — *Histoire de la Franc-Maçonnerie*, H, 5,231.

DE CLOSMADEUC. — *Les sorciers de Lorient*, 1885, Li^32,740.

COYER. — *L'année merveilleuse* 1747, Li^3,11.

DECREMPS. — *La magie blanche dévoilée* 1784-1786. R 12,637.

DELEUZE. — *Histoire critique du magnétisme animal*, 1813. Ib^62,8.

FABART. — *Histoire philosophique et politique de l'occulte*, 1885, 8° R, 6,898.

FIARD. (abbé). — *La France trompée par les magiciens et démonolâtres du* XVIIIe *siècle*, 1803, Z, 27,896.

FIGUIER. — *Histoire du Merveilleux*, 1881, 8° R, 3,152.

FINDEL. — *Histoire de la Franc-Maçonnerie depuis son origine jusqu'à nos jours*, 1866, 8°H5,396.

GARINET. — *Histoire de la Magie en France*, 1818, 8°R36,841.

DE GENLIS (Csse). — *Mémoires inédits sur le* XVIIIe *siècle et sur la Révolution*. La33,60A.

Souvenirs de Félicie, L48,24 t. XIV.

DE GONCOURT. — *Portraits intimes au* XVIIIe *siècle*, 1857, Ln2 35.

GOURIET. — *Personnages célèbres dans les rues de Paris*, 1811, Ln25,95.

GRIMM. — *Nouveaux Mémoires secrets et inédits sur le* XVIIIe *siècle*, La30 26.

GROSLEY. — *Œuvres inédites*, 1812, Z,29,571.

HOEFFER. — *Nouvelle biographie générale*, case G. $\frac{100}{8}$

JANNET ET DESCHAMPS. — *Les Sociétés secrètes et la société*, 1883, 8°G,987.

JANNET ET LOUIS D'ESTAMPES. — *La Franc-Maçonnerie et la Révolution*, 1884, 8°H,884.

LA PORTE. — *Notices et observations à l'occasion de quelques femmes de la société du* XVIIIe *siècle*, 1835, Ln17,17.

LAROUSSE. — *Dictionnaire complet.*

LEBRUN. — *Histoire critique des pratiques superstitieuses*, 1732, G,32,738.

LESCURE. — *Correspondance secrète inédite sur Louis XVI, Marie-Antoinette, la Cour et la ville, de* 1777 *à* 1792, Lb39,6,180.

DE LÉVIS. — *Souvenirs et portraits* 1780-1789, 1815, Lb39,64.

LINGUET. — *Analectes politiques, civiles et littéraires*, 1777-1778, Lc2 87.

DE MAISTRE (Joseph).— *Soirées de St-Pétersbourg*, R,42,681.

MAMOZ. — *Histoire de la Franc-Maçonnerie à Angoulême au* XVIIIe *siècle*, 1888, 8°H,423.

MATTER. — *Saint-Martin, le philosophe inconnu*, 1882, Ln27, 18,294.

Swedenborg, sa vie et ses écrits, 1863, N,29,591.

MERCIER. — *Tableaux de Paris*, Li³,52.
Mercure étranger, 1813, Z,55,041.
Mercure de France, 1809, Lc²,41.
MESMER. — *Mémoires de F. A. Mesmer*, 1799, Ib⁶²,3.
Précis historique des faits relatifs au magnétisme animal jusqu'en avril 1781, Ib⁶²,4.
MICHAUD. — *Bibliographie universelle.*
MICHELET. — *Histoire de France.*
MIRABEAU. — *Lettres sur Lavater et Cagliostro*, 1786, K, 12,538.
MIRVILLE. — *Des esprits et de leurs diverses manifestations*, 1858, R,44,047.
MOUFLE D'ANGERVILLE. — *Vie privée de Louis XV*, 1781, Lb³⁸,19.
MOUNIER. — *De l'influence attribuée aux philosophes, aux francs-maçons et aux illuminés sur la Révolution de France*, 1801, La³²,72.
NOGUEZ (Abbé). — *Les mœurs d'autrefois en Saintonge et en Aunis*, 1891, Li²⁸,204.
NOUGARET. — *Anecdotes sur le règne de Louis XVI*, 1791, Lb³⁹,5.
Les sottises et les folies parisiennes, 1781, Li³,50.
Les historiettes du jour ou Paris tel qu'il est, 1787, Li³,61.
Tableau mouvant de Paris, 1787, 4i³,83.
Aventures parisiennes, 1888, Li³,83.
D'OBERKIRCH (B^ne^). *Mémoires*, 1754-1789, 1869, Lb³⁹,66.
PAPUS (Encausse). *Martinez de Pasqually*, 1895, Lu²⁷43,321.
PLYTOFF. — *La magie, les lois occultes, la théosophie, l'initiation, etc.*, 1892, 8°R,10,556.
Les sciences occultes, 1891, 8°R,10,324.
PONTARD. — *Suzette Labrousse*, 1891, Lb³⁹ 9,832.
PUYSÉGUR. — *Mémoires pour servir à l'histoire et à l'établissement du magnétisme animal*, 1784-1785, Ib⁶⁴,72.
REBOLD. — *Histoire générale de la Franc-Maçonnerie*, 1851, H, Inventaire, 17,595.

REGNARD. — *Les maladies épidémiques de l'esprit, sorcellerie, magnétisme, etc.*, 1886, Id[36],539.

ROSEN. — *L'ennemie sociale*, 1890, 8°H,5,568.

ROUXEL. — *Histoire et philosophie du magnétisme*, 1895, Ib[62],36.

SALGUES. — *Des erreurs et préjugés répandus dans les* XVIIIe *et* XIXe *siècles*, 1828, La[30],25.

THORY. — *Acta Latomorum, chronologie de l'histoire de la franc-maçonnerie*, Inventaire, H,11,968.

Histoire de la fondation du Grand-Orient de France, Inventaire H,15,783.

DE TILLY. — *Mémoires*, 1828, Lb[29],71.

TOURLET. — *Notice historique sur les principaux ouvrages du philosophe inconnu*, Ln,[27] 18,291.

VOLTAIRE. — *Siècle de Louis XIV.*

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS V

CHAPITRE PREMIER

LES JANSÉNISTES

Les Camisards. — Luttes des Jésuites et des Jansénistes. — Miracles sur le tombeau de Jacques II; sur celui de Mgr Vialart. — Le diacre Pâris. — Saint-Médard. — Les Convulsionnaires. — Les secours. 1

CHAPITRE II

SORCELLERIE

Les sorciers. — Façon de les reconnaître. — Les lycanthropes. — Les hydroscopes. — Jacques Aymar. — Chiromanciennes. — Cartomanciennes. — Les miroirs magiques. — Un fou 21

CHAPITRE III

LA MAGIE

Les Alchimistes. — Alchimistes riches. — Alchimistes pauvres. — Procès de Lorient (1736). — Possession

des filles de Landes. — Les Vampires. — Histoires de magie. — Les ventriloques. — Façon de dévoiler l'infidélité d'une femme. 44

CHAPITRE IV

LES EMPIRIQUES

La sensibilité. — Les maladies nerveuses. — Les médecins. — Les empiriques. — Le prophète Élie. — Remède contre les douleurs. — Gassner : ses guérisons. 65

CHAPITRE V

THÉOSOPHIE ET SPIRITISME

Le spiritisme et la théosophie. — Phénomènes spirites : Mlle Clairon ; Mme de Genlis ; esprits frappeurs. — Les théosophes. — Historique. — Swedenborg. — Les visions. 79

CHAPITRE VI

LA FRANC-MAÇONNERIE

Historique de la Franc-Maçonnerie en France. — Sa composition. — Son but. — Différence radicale avec la Franc-Maçonnerie actuelle. — Les Francs-Maçons étaient religieux. — Côté mondain. — Réceptions . . 94

CHAPITRE VII

LA FRANC-MAÇONNERIE (*Suite*). — ORDRES SIMILAIRES

Les loges d'adoption. — Principales réunions. — Maçonnerie d'imitation : Ordres de la Félicité, de l'Ancre, des Fendeurs, des Mopses, du Bouchon, de la Persévérance, de la Rose. — Ordres sérieux : Rite écossais. 111

CHAPITRE VIII

LA FRANC-MAÇONNERIE ET L'ANGLETERRE

But actuel. — But primitif. — La Franc-Maçonnerie en Angleterre. — Sa diffusion dans l'univers par les Anglais. 129

CHAPITRE IX

MARTINISTES

L'Illuminisme. — Martinez Pasqualis. — Elus Coëns. Initiation d'un Martiniste. — Les visions. — Le frère du Guers. — L'abbé Fournié. — Saint-Martin : son école ; ses visions. — Mr d'Hauterive. — Les Philalètes. — Les illuminés d'Avignon 143

CHAPITRE X

LES ILLUMINÉS DE BAVIÈRE

Weishaupt. — Ressemblance avec nos socialistes. — Les frères insinuants. — Affiliation. — Les différents grades. — Dispersion de la société. — Les éveillés. — Les prophéties : Suzanne Labrousse ; Catherine Théot ; Cazotte. — Rôle des Francs-Maçons dans la Révolution 161

CHAPITRE XI

MESMER

Débuts de Mesmer. — Son arrivée en France. — Enthousiasme public. — Animosité des médecins. — Il quitte la France et revient bientôt. — Engouement général. — Les plaisanteries. — Son départ 186

CHAPITRE XII

LE MAGNÉTISME

Historique et théorie du magnétisme. — Procédés d'opérations. — Le baquet. — Les crises. — Le somnambulisme. — Les trois frères Puységur. — Le chevalier Barbarin. 204

CHAPITRE XIII

DEUX CHARLATANS

Saint-Germain : Mystère sur son âge; ses prétentions; sa richesse. — Cagliostro : sa vie ; ses escroqueries. 217

CHAPITRE XIV

LE RITE ÉGYPTIEN

Hâblerie de Cagliostro. — Sa franc-maçonnerie. — Ses évocations 238

Conclusion 250

BIBLIOGRAPHIE. 255

Imp. PAUL DUPONT. — Paris, 1er Arrt. — 66.5.1902 (Cl.)

University of British Columbia Library

DUE DATE

OCT 11 1979	
OCT 17 1979 REC'D	
NOV 10 1981	
OCT 28 1981 RECD	

FORM NO. ET-6

UNIVERSITY OF B.C. LIBRARY
3 9424 01102 8690